
A P R O B A T I O N .

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le second Tome de *la Vie de Monsieur De La Salle , Instituteur des Freres des Ecoles Chrétiennes* ; il contient de nouveaux exemples de Vertu & de Religion qu'a pratiqués ce saint Instituteur , jusqu'à la fin de ses jours ; & la lecture de ce second Tome doit procurer au Public les mêmes avantages que le premier , & aux Freres des Ecoles Chrétiennes , la même édification. En Sorbonne ce 11. Décembre 1732.
Signé , DE MARCILLY.

TABLE DES CHAPITRES,

PARAGRAPHES, ET SECTIONS.

LIVRE QUATRIÈME.

L'esprit, les sentimens, & les vertus de M. De La Salle.

CHAP. I.	Pureté de la foi de M. De La Salle.	208
ART. I.	Principes, maximes & Instructions de M. De La Salle à l'égard de l'Eglise.	
§. 1.	Respect dû à l'Eglise.	203
§. 2.	Soumission due à l'Eglise.	208
§. 3.	Caractere de sa soumission due aux décisions de l'Eglise.	215
ART. II.	Courage de M. De La Salle à faire profession ouverte de sa Foi & à se déclarer contre les nouvelles doctrines, lorsqu'il étoit à propos de le faire.	218
ART. III.	L'esprit de Foi ou la vie de foi de M. De La Salle.	229
§. 1.	Esprit de Religion dont M. De La Salle étoit rempli.	233
§. 2.	Esprit Ecclesiastique qu'a toujours fait paroître M. De La Salle.	236
SECT. 1.	La haute idée que notre S. Pretre avoit de sa dignité & de la sainteté de son état : son zele pour la discipline Ecclesiastique.	242
SECT. 2.	Son amour pour la sainte vertu de pureté.	248
CHAP. II.	La grande confiance que M. De La Salle avoit en Dieu, son détachement admirable & son abandon heroiq. à la divine Providence	254
CHAP. III.	De la charité du S. Pretre.	269
ART. 1.	Premiere marque de l'éminente charité de M. De La Salle; son goût de Dieu & des choses de Dieu.	270
§. 1.	Le puissant attrait que M. De La Salle avoit pour la solitude, la vie cachée & le silence.	271
§. 2.	Amour extraordinaire qu'avoit l'Instituteur des Freres pour l'oraison.	277
§. 3.	Recueillement profond & habituel de M. De La Salle en tous tems & en tous lieux, & son étude à se rendre la presence de Dieu familiere & continuelle.	290
§. 4.	Sagesse & discretion de l'Instituteur des Freres des Ecoles Chrétiennes.	298
§. 5.	Admirable modestie de M. De La Salle.	307
§. 6.	La parfaite régularité de l'Instituteur des Freres.	316
ART. II.	Seconde marque de l'éminente charité de M. De La Salle; ce qu'il a fait pour Dieu.	332
§. 1.	Zele du saint Prêtre pour la gloire de Dieu.	333
§. 2.	Zele de M. De La Salle pour le salut des ames.	338
SECT. 1.	Zele incomparable & grace particuliere de M. De La Salle pour la conversion des pécheurs qui paroissent desesperez.	ibid.

TABLE DES CHAPITRES.

· SECT. 2. Zele de M. De La Salle pour l'instruction & l'éducation Chrétienne de la jeunesse abandonnée.	354
· SECT. 3. Zele de M. De La Salle pour la sanctification des Freres.	363
· §. 3. Caracteres de la charité de M. De La Salle pour le prochain , sur tout à l'égard des Freres.	370
· §. 4. Charité heroïque de M. De La Salle à l'égard de ses ennemis & de ses persecuteurs , dans le suport des défauts du prochain , & dans son attention à ménager l'union & la concorde entre les Freres.	379
ART. III. Troisième marque de l'éminente charité que M. De La Salle a eüe pour Dieu ; ce qu'il a sacrifié & souffert pour Dieu.	391
· §. 1. Admirable esprit de pauvreté dans l'Instituteur des Freres.	ibid.
· §. 2. Profonde humilité de M. De La Salle.	402
· §. 3. Son esprit d'obéissance.	
SECT. 1. La doctrine & les sentimens de M. De La Salle sur l'obéissance.	423
SECT. 2. Etenduë que M. De La Salle donne à la vertu d'obéissance , les conditions & les fondemens sur lesquels il l'appuye.	430
SECT. 3. Les pratiques d'obéissance , ou la maniere de s'y exercer , que M. De La Salle enseignoit.	439
SECT. 4. Les grands exemples d'obéissance que M. De La Salle a donné pendant toute sa vie.	444
· §. 4. Son esprit de Pénitence & de Mortification.	451
· §. 5. Sa patience & sa douceur.	466
CHAP. IV. L'amour de M. De La Salle pour nôtre Seigneur Jesus-Christ.	481
CHAP. V. Dévotion de M. De La Salle envers la très-sainte Vierge , saint Joseph , saint Michel , les saints Anges & quelques autres Saints.	487
CHAP. VI. Quelques faits qui paroissent tenir du miracle arrivez devant & après la mort de M. De La Salle.	494
CHAP. VII. Conclusion de cette Histoire. Portrait de l'intérieur de M. De La Salle.	499

Fin de la Table des Chapitres du quatrième & dernier Livre.

A B R E G É

*De la Vie de quelques Freres de l'Institut des Ecoles Chrétiennes ,
morts en odeur de sainteté.*

A V A N T - P R O P O S .

LA Loi qu'on s'est faite de ne rien avancer que sur le témoignage de ceux qui ont vû de leurs yeux & entendu de leurs oreilles , oblige de faire en peu de mots le recit des vertus de quelques Disciples de M. De La Salle , dont la Vie a été la bonne odeur de Jesus-Christ.

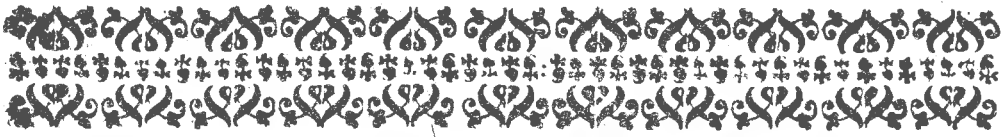
La ferveur dans les premières années de l'Institut des Freres des Ecoles Chrétiennes étoit si grande , les exemples de vertu étoient si héroïques & si fréquens dans la personne de l'Instituteur ; le zèle de ses premiers Disciples pour l'imiter , étoit si ardent , que la seule vertu éclatante se faisoit remarquer ; de-là chez eux l'oubli des vertus & des hommes médiocres en vertus ; de-là l'oubli même de quantité d'actions de vertu extraordinaires en elles-mêmes , mais devenues ordinaires & communes par leur multitude , & par le nombre de ceux qui en donnoient des exemples ; d'ailleurs l'état de Freres des Ecoles Chrétiennes ne permettant pas qu'ils vivent toujours ou même long-tems ensemble , par la nécessité qu'il impose de les séparer & de les rendre comme ambulans dans des Ecoles de Pais différens & éloignez , ceux qui se sont le plus distingués dans la carrière de la perfection , ont perdu si souvent les Témoins de leur sainte vie , qu'on ne sçait à qui s'adresser pour en faire information : la plupart même de ces Témoins étant morts , les autres étant dispersez , il n'est pas possible de recueillir leurs dépositions ; le peu qu'on en dira , fera juger du reste. Le jour du Seigneur nous en révélera davantage. Dieu a ses desseins , quand il ne nous apprend pas tout ce que nous pourrions & voudrions sçavoir de la vie de ces ames choisies , qu'il a conduites au Ciel par la voye étroite.

Ce n'est pas sans doute par hazard , que nous ne sçavons rien ou peu de choses de la vie des Patriarches , des Prophètes , & des Hommes illustres en sainteté , qui ont précédé la Loi de grace : La divine

2 *Abregé de la Vie de quelques Freres de l'Institut, &c.*

Providence a même laissé oublier la vie d'un nombre infini de Saints qui ont couru dans les voyes de la perfection sur les traces de leur divin Maître. Il y a dans le Ciel une multitude innombrable de Saints de l'un & de l'autre sexe , & de tous les Etats dont nous ignorons également le nom & la vie. Le peu que nous sçavons de celle des Fondateurs de nôtre Religion , je parle des Apôtres , nous fait regretter ce que nous avons tant d'intérêt de connoître. Si le Nouveau Testament nous apprend une partie de ce qu'ont fait S. Pierre , S. Paul & S. Jean , il ne nous révèle presque que les noms des autres Disciples du Sauveur : ce qui est étonnant , c'est que ce silence passe jusqu'à la plus sainte des pures créatures. Le peu que le S. Esprit nous apprend de la vie & des actions de celle qu'il a fait un abîme de graces & de sainteté , nous fait une Loi de vouloir ignorer ce qu'il lui a plû de nous cacher. Apres tout , si nous avons perdu la connoissance des vies d'une infinité de Saints , il nous en reste en assez grand nombre , & plus qu'il ne faut pour apprendre à le devenir. Une partie du recit que nous allons faire , auroit dû trouver sa place dans la vie de M. De La Salle , puisque plusieurs de ceux qui en sont les objets , sont morts avant lui ; mais comme on n'en avoit pas les Mémoires , quand on écrivoit l'histoire de sa Vie , on supplée à ce défaut par ce qui suit.





A B R E G É
 DE LA VIE
 DU FRERE
B A R T H E L E M I,
 PREMIER
 SUPERIEUR GÉNÉRAL
 DE LA SOCIÉTÉ
 DES FRERES DES ECOLES CHRE'TIENNES,
 APRES MONSIEUR DE LA SALLE.



L est juste de donner la premiere place dans ce petit Recueil des Vies de quelques Disciples de M. De La Salle, à celui qui fut son Successeur dans la conduite de l'Institut, & qui devenu Supérieur du S. Homme, se regarda toujours comme son humble Disciple. S'il ne s'agissoit ici que de faire l'Eloge du Frere Barthelemi, il suffiroit de dire qu'il a été l'Enfant le plus attaché à son Pere, le Disciple le plus soumis à son Maître, & l'Image la plus parfaite du S. Instituteur. Honoré de sa plus grande confiance, Dépositaire de ses secrets les plus cachez, Compagnon presque inséparable de sa Personne, Témoin familier de sa conduite, il devint le premier héritier de son autorité, après avoir reçu les prémices & la plénitude de son esprit : autorité qu'il exerça avec tant de perfection, que les Freres ne crurent presque pas avoir perdu leur Pere, tandis qu'ils possedoient ce Fils qui lui ressembloit si bien, & qui le representoit si parfaitement. C'étoit au F. Barthelemi que M. De La Salle communiquoit son cœur, déclaroit ses desseins, confioit ses peines & ses chagrins, demandoit même avis. Il lui donnoit part au gouvernement ; il partageoit avec lui l'autorité : après avoir tenté plusieurs fois de s'en décharger en entier sur lui, & il l'en laissa revêtu quand il se retira en Provence. Et enfin, à son retour il réussit à accomplir le grand vœu qu'il avoit fait de se mettre aux pieds du Frere Barthelemi, en le faisant élire en sa place

Nous garderons dans cet Abregé le même ordre que dans la Vie de Monsieur De La Salle. Dans le premier Chapitre nous donnerons l'Histoire de la Vie & de la mort du Frere Barthelemi, & dans le second nous parlerons de ses vertus.

CHAPITRE PREMIER.

Qui contient l'Histoire de la Vie du Frere Barthelemi.

I.
Sa naissance,
sa famille. **L**E Frere Barthelemi, né d'une Famille vile & obscure, n'eut rien de grand devant le monde, que sa vertu. Ses Pères étoient pauvres, mais craignant Dieu, & du nombre de ceux que la Sainte Ecriture appelle simples, justes & droits de cœur. Le Pere faisoit par état ce que le Fils fit dans la suite par vocation: Il étoit Maître d'Ecole, mais Maître d'Ecole Chrétienne; car, si obligé de vivre de ce métier il ne pouvoit pas rendre ses services gratuits, il les rendoit sanctifiants, en les exerçant avec pieté & en tâchant d'inspirer la crainte de Dieu à ceux qui venoient recevoir ses Leçons: Cette disposition si nécessaire à ceux qui instruisent la Jeunesse, & cependant si rare en ceux qui le font en mercenaires, gagnoit à celui-ci toute la confiance des Habitans du lieu où il demouroit. Il y étoit chéri & honoré; & on le chargeoit avec assurance de l'Instruction d'une Jeunesse, qui prend ses premiers pas pour le bien ou pour le mal, dès qu'elle en reçoit les premieres Leçons, ou qu'elle en voit les premiers exemples. La Mere semblable à son Mari étoit une de ces femmes sages, qui font le bonheur de l'homme, & que Dieu lui promet dans les Ecritures ou comme récompense de sa vertu, ou comme don de sa pure libéralité. Pieuse, modeste, tranquille, amie de la paix & de l'union, elle faisoit les délices & les richesses de celui qui la possédoit, & elle vivoit avec lui sans bruit, sans querelles, respectée également au-dedans & au-dehors de sa maison.

Deux enfans jumeaux furent le fruit de leur mariage, & tous deux furent héritiers de leur vertu, qui fut l'unique patrimoine qu'ils avoient à attendre.

Le fils dont nous parlons, nommé Joseph sur les Fonds de Bâtême, eut toute sa vie la plus tendre dévotion envers son S. Patron. Il nâquit le 11. Février 1678. dans un Bourg, nommé Saint, au Diocèse de Cambray.

Son Pere qui s'appelloit Truffet, n'ayant point d'autre héritage à lui laisser que celui de sa pieté, eut grand soin de la lui faire succer avec le lait, & de l'élever dans la crainte du Seigneur. D'abord que l'Enfant put parler, le Pere lui aprit ce qu'un Chrétien doit sçavoir, & cultiva avec attention une terre qui ne tarde pas de produire le fruit des vices ou des vertus, selon qu'elle en est ensemencée.

L'heureux Pere ne semoit pas dans une terre ingrate; il trouvoit en son fils un cœur préparé par la grace, qui ne monroit que de l'inclination pour le bien, & une docilité propre à recevoir les impressions de la plus haute vertu. Ainsi l'Enfant croissoit à ses yeux en âge & en pieté. Prévenu, ce semble, du Seigneur par les bénédictions de sa douceur, il ne laissoit remarquer en lui que de la réputation pour le mal, & du penchant pour le service de Dieu. Soumis à ses Pères, il en faisoit les délices; doux & debonnaire par caractère, il se rendoit ai-

amable à tout le monde ; porté à la priere & modeste à l'Eglise , il étoit l'exemple de ses Compagnons.

Le jeune Joseph paroissant né pour les Belles-Lettres aussi-bien que pour la pieté , après en avoir reçu les premiers élémens , fut envoyé à Douay dans le Collège des Peres Jesuites , où il fit avec distinction ses basses Classes , & étudia ensuite la Philosophie.

II.
Il étudia ,
& il se consacra à l'Etat Ecclésiastique.

Ses Parens le destinoient à l'Etat Ecclésiastique , & il s'y destinoit lui-même ; car tous ses penchans le portoient vers le Sanctuaire. Il aimoit la priere , le Chant & les Cérémonies de l'Eglise. Son atrait pour ces fonctions lui en donnoit du goût , & rien autre chose ne flâtoit ses inclinations. Ainsi ravi de trouver les desirs de son Pere conformes aux siens , & croyant voir dans cet accord les marques de sa vocation , il ne pensa plus qu'à préparer par de ferventes prieres sa consécration au service des Autels.

Instruit des devoirs & des obligations Ecclésiastiques , dont il avoit fait une sérieuse étude , il se presenta à la Tonsure ; & il la reçut avec tant de pieté , qu'il parut au sortir des mains de l'Evêque *dépoüillé du vieil homme & revêtu du nouveau , créé selon Dieu dans la justice & la sainteté.* Depuis ce jour , assidu à la Paroisse & au Service divin , il fuyoit avec vigilance les occasions propres à dissiper , & avec encore plus de soin , la rencontre de ceux de ses Compagnons qui étoient peu réglez ; persuadé que le plus grand écüeil de la vertu naissante est le mauvais exemple , & qu'on ne se défend pas long-tems contre les aproches du vice : Si la plus solide & la plus ancienne vertu en sa presence a sujet de trembler , l'expérience apprend que sa contagion est l'écüeil funeste , où celle qui commence ne manque pas d'échoüer , & qu'on ne tarde pas de devenir ce que sont ceux qu'on hante. On apprend aisément le mal au milieu de ceux qui le font ; & on n'est pas long-tems à le commettre ; quand on en a connoissance. La contagion du vice , semblable à celle de la peste , fait de rapides progresz dans le cœur de ceux qui le voyent. A peine en est-on témoin , qu'on s'en rend criminel , sur-tout dans le premier âge.

Ephes. c. 4.
v. 22. On 144.

Le jeune Joseph si attentif à défendre de la malignité du mauvais exemple , & si soigneux de dérober aux flâteuses tentations des compagnies dangereuses son innocence allarmée des moindres périls , ne la crut pas encore assez en sûreté avec toutes ces précautions , tandis qu'elle demeureroit exposée au milieu du monde. Témoin lui-même des périls que la vertu y court ; & ne pouvant dissimuler ni les persécutions qu'elle y souffre , ni les pièges qu'il lui tend , il se sentoit fortement inspiré de la mettre à couvert dans quelque sainte Communauté. Cependant en garde contre la légereté naturelle à ceux de son âge , & appréhendant que son desir ne fût un de ceux que saint Paul appelle *juvenilia desideria* , desirs de jeune homme , qui s'évanouissent aussi aisément qu'ils se forment , ou qui s'exécutent avec autant d'imprudence qu'ils ont été conçus , il ne précipita rien , & afin d'avoir tout le tems de l'examiner & de le faire examiner , & d'éprouver quel étoit l'esprit qui l'inspiroit , il poursuivit son cours de Philosophie.

III.
Il se sent inspiré de quitter le monde.

Quand il fut achevé , ses Maîtres qui le regardoient comme un jeune Clerc de grande espérance , qui couroit d'un même pas dans la carrière de la vertu & de la science , lui conseillerent de commencer sa Théologie. Il le fit , quoiqu'avec peine ; parce qu'il pensoit moins à devenir sçavant , qu'à devenir saint. Cependant , comme la Théologie est la science de Dieu & de son Fils Jesus-

Christ, en étudiant la nature & les perfections de l'Être immuable, éternel & infini, ses ouvrages & ses bienfaits, qui le rendent infiniment aimable, il aprit à l'aimer davantage : en étudiant les Mysteres de l'Homme-Dieu, ses vertus & ses exemples, il conçut le généreux dessein de l'imiter & de terminer toutes ses études par celle du Livre des Elus, qui est Jesus-Christ en Croix. Mais de plus en plus convaincu que le monde ennemi de cette divine science, n'est pas le lieu propre à l'acquiescer, il prit enfin le dessein d'en sortir & d'en chercher un où la ferveur, l'austérité & le bon exemple, pussent soutenir sa bonne volonté, & lui donner rang parmi les enfans du Calvaire.

IV.
Vains efforts que font les Parens, pour le détourner de son dessein.

Quelque secret que fût son dessein, il le trahit lui-même en montrant moins d'ardeur pour l'étude, & plus d'inclination pour la retraite. Les Maîtres sous lesquels il étudioit, en l'étudiant lui-même, lurent dans son cœur ses dispositions. Ses Parens en furent avertis & allarmez. Prières, larmes, témoignages de tendresse, tout fut mis en usage pour retenir un Fils qu'ils regardoient comme la ressource de leur famille, & le bâton de leur vieillesse. Ainsi en cette occasion l'intérêt & l'amour s'accordant ensemble, pour rendre éloquens des Parens qui croyoient tout perdre s'ils perdoient ce Fils, épuisèrent toutes les raisons que ces deux passions ont coutume de fournir, pour lui persuader de demeurer dans l'Etat Ecclésiastique, & de ne les point priver tout à la fois & des secours de son Ministère, & de la douceur de sa présence; mais en vain : le jeune homme, en comparant intérêt à intérêt, ne voulut point balancer les intérêts de son ame avec ceux de sa famille. L'unique nécessaire lui parut seul mériter ses attentions. D'ailleurs persuadé que le gain du monde entier, selon la parole de Jesus-Christ, ne pourroit pas le dédommager de la perte de son salut, il abandonna aux soins de la Providence divine ceux qui lui avoient donné la vie, dans l'espérance qu'elle pourvoiroit à leur subsistance, & que des Parens que leur Fils ne quittoit que pour chercher le Royaume de Dieu, trouveroient dans la bonté de celui qui écoute les cris des petits corbeaux, une ressource abondante à tous leurs besoins.

Le Pere étonné de la résolution de son Fils, fit jouer un autre ressort pour l'ébranler. En voulant paroître également scandalisé de son ingratitude & de sa dureté, il lui reprocha ces deux vices, & tâcha de lui persuader qu'il se rendroit coupable de ces deux péchez, & même d'injustice s'il abandonnoit des Parens, qui après lui avoir donné la vie, s'étoient épuisés pour le soutenir dans ses études. Ce reproche étoit d'autant plus piquant, qu'il étoit vrai; aussi pensa-t'il faire échouer le dessein du jeune homme. Le Pere, pour le rendre plus efficace, le lui fit répéter par la bouche de tous ses Parens & amis, qui tous se réunirent pour solliciter le jeune Joseph de manquer de fidélité au S. Esprit, sous prétexte qu'il ne devoit pas regarder comme venant de Dieu un dessein qui portoit des caractères manifestes d'injustice, de dureté & d'ingratitude pour ses Parens.

L'embaras de nôtre Joseph ne fut pas petit. La crainte de couvrir sous l'apparence du renoncement Evangelique l'imprudence & la témérité, arrêta ses pas & l'obligea de recourir de nouveau à la priere. Mais plus il consultoit Dieu & plus il invoquoit son Esprit; plus il se sentoît pressé de quitter le monde. Cette voix, *sortez du milieu de Babylone*, se faisoit entendre dans le fond de son ame, & lui annonçoit qu'il ne pouvoit se mettre à couvert des dangers du monde, que par la fuite & l'exil volontaire. Ces paroles de Jesus-Christ :

Qui aime pere & mere plus que moi , n'est pas digne de moi , se développant à ses yeux , le laissèrent étonné & scandalisé de lui-même , de ce qu'il hésitoit à préférer l'amour du Créateur à l'amour de la créature. Ainsi également confus de la tendresse de son cœur & de l'illusion de son esprit , il se hâta d'oublier la maison de son Pere , & de prendre sa route vers le Desert.

Celui où il se retira , célèbre sous le nom de la Trappe , étoit alors , comme il l'est encore aujourd'hui , le Miracle de l'Eglise & le Miroir de la ferveur primitive de l'Etat Monastique , sous la conduite de son nouveau Bernard , Dom Jean Hermant le Boutillier de Rancé , qui vivoit encore.

V.
Il va à la
Trappe, mais
il n'y est pas
reçu.

A l'entrée de cette Maison , qui peut à bon titre porter le nom de *Prison* , que S. Jean Climaque donne à un fameux Monastere de Pénitens , qui fait également l'horreur de la nature & l'honneur de l'Eglise par les austérités qui s'y pratiquent , notre jeune Clerc demeura interdit , effrayé & en dispute avec lui-même , dans la crainte de ne pouvoir soutenir un genre de vie qui paroissoit si fort au-dessus de la foiblesse humaine. Sa complexion foible & délicate en faisant croître la difficulté , augmenta le combat en augmentant son incertitude ; & il commença à desespérer de trouver , ou assez de forces dans son tempéramment pour porter un joug si pesant , ou assez de grâces dans ce nouvel état , pour le rendre plus doux & plus léger.

Cependant son courage , sans se démentir , luttoit , pour ainsi dire , avec une nature allarmée , & rapelloit pour la fortifier toutes les vûes de Foi , qui l'avoient animé contre les obstacles passés & qui suffisoient pour le soutenir contre les difficultés presentes. Ainsi , espérant contre toute espérance & sourd aux cris de la nature , il exposa au saint Abbé le sujet de son voyage , & le pria de lui donner place parmi ces hommes crucifiés , dont il étoit le Chef.

L'Homme de Dieu , qui possédoit en perfection le don de discernement , lui répondit sans hésiter , comme s'il l'eût sçu par révélation , que Dieu ne l'appelloit pas à la Trappe , & que la rigueur de la Règle étoit au-dessus de ses forces. Cet Arrêt décisif frapa le jeune Ecclésiastique , qui avoit eu besoin de toute sa générosité pour faire une demande que la nature démentoit en lui. Il en fut consterné , comme s'il eût vû la porte du Paradis fermée. Sa douleur parut sur son visage , & la tristesse jointe au silence fit entendre au saint Abbé la peine que le jeune homme ressentoit d'un refus si positif. M. de Rancé en fut touché ; & pour consoler le Postulant , il lui aprit que Dieu le destinoit à un autre état ; & après lui avoir témoigné le regret qu'il avoit de ne le pouvoir contenter , il le congédia avec sa bonté ordinaire.

Le jeune Clerc dans des dispositions fort contraires à celles du jeune homme de l'Evangile , qui ne put se résoudre à échanger ses biens avec la pauvreté de Jesus-Christ , s'en alla triste & affligé de ce qu'il n'avoit pu obtenir place parmi les Habitans de la nouvelle Thébaidé : Mais la suite lui aprit la vérité de ce que lui avoit dit le célèbre Abbé de Rancé , que Dieu avoit d'autres vûes sur lui. Elles vont insensiblement se développer à ses yeux , & lui montrer que Dieu le réservoit pour un état presque aussi pénitent , & beaucoup plus abject & humilié que celui de la Trappe. Le profit qu'il tira de la vûe de cette illustre Ecole de pénitence , fut un nouveau desir de la faire , & de trouver en ce genre des modèles à imiter , pareils à ceux qu'il venoit de voir.

Obligé de sortir de la Trappe , il la chercha par-tout , & il ne fut content que quand il la trouva dans la nouvelle Communauté de M. De La Salle , où il fut

également surpris & édifié d'y pouvoir suivre le plan de pénitence qu'il s'étoit tracé ; mais la main de Dieu ne le mena pas-là d'abord. Au sortir de la Trappe, il tomba dans une maison fort différente ; c'étoit un Prieuré de Chanoines Réguliers, dont le Prieur fouhaitoit autant la réforme, que les Religieux l'appréhendoient. Le nouveau venu qui parut au Prieur un homme propre à seconder ses pieux desseins, en fut reçu comme un envoyé du Ciel. De même goût, de même esprit, déjà ils tentoient par des exemples communs, de rappeler la régularité ancienne & la ferveur primitive : mais le dessein fut avorté presque aussi-tôt que conçu ; car les anciens Religieux amis de la vie libre & relâchée, obtinrent par leur crédit auprès des premiers Superieurs, que le noviciat fût fermé. Ainsi notre jeune Ecclésiastique introduit dans cette maison par une porte, en fut chassé par l'autre. Le Prieur au desespoir de voir échoüer son pieux projet, en proposa un autre à son novice, qu'il regardoit comme un homme de grande esperance & propre à favoriser le dessein d'une réforme : ce fut d'aller la porter dans une maison encore plus mitigée que la sienne, qui par-là seroit peut-être plus disposée à la recevoir : Mais cette proposition ne fut pas du goût d'un homme qui cherchoit la ferveur, & qui se croyoit fort incapable de la ressusciter où elle étoit éteinte. C'est ce qu'il repliqua au Prieur, qui fut enfin obligé de le laisser aller, quoi-qu'à son grand regret, parce qu'il voyoit tous ses projets de réforme renversez par sa retraite.

VI. Tandis que le jeune Clerc, presque sans espoir de trouver le lieu propre à fixer ses desirs sur la perfection, & à exécuter le plan qu'il s'en étoit formé, demeurait incertain & inquiet sur le parti qu'il devoit prendre ; la divine Providence qui mène tout à ses fins par des voyes aussi infailibles qu'impénétrables, porta à ses oreilles des nouvelles de l'Institut des Freres des Ecoles Chrétiennes.

Dans le tableau qu'on lui traça d'une Société naissante, consacrée à l'instruction & à l'éducation de la jeunesse la plus pauvre & la plus abandonnée, & de la vie Evangelique de ceux qui la composoient, gens qui à l'exemple des Apôtres, semoient dans les larmes, & ne moissonnoient sur la terre que les opprobres & les mépris, il commença à respirer & à esperer qu'il pourroit trouver hors de la Trappe, ce qu'il y étoit allé chercher, une vie crucifiée & la ferveur des premiers Chrétiens. Ainsi piqué de curiosité, il voulut sçavoir en détail le genre de vie de ce nouvel Institut, & à qui il falloit en demander l'entrée. Il fut pleinement instruit, & il apprit que s'il avoit pour la mortification, pour la pauvreté, pour les injures & les ignominies, les inclinations que l'Evangile inspire, il pourroit les contenter dans la nouvelle Congrégation. Le récit qu'on lui en fit, tout affreux qu'il étoit à la nature, répandit la joye dans son cœur. Il entendit en même-tems une voix secrète qui lui disoit : *Voilà le lieu où Dieu t'appelle*, ainsi qu'il l'a rapporté lui-même. Fidelle à la volonté de Dieu, sans attention à la chair & au sang, il courut à l'exemple de saint Paul, où la grâce l'appelloit, en prenant la route de Paris ; mais tandis qu'il avançoit à grands pas, une profonde tristesse qui ne pouvoit venir que du démon, le saisit, & peu s'en fallut qu'elle ne le fit retourner en arrière.

VII. Alors les plus noires vapeurs formant une sombre nuit dans son esprit, le genre de vie dont le portrait lui avoit paru si beau, ne lui presenta plus que
des

des horreurs. Tout en lui frémit. Son imagination lui montrait une mort prochaine, ou une vie pire que la mort. La nature menacée d'un long martyre de pénitence, s'effrayoit à mesure qu'elle approchoit du lieu où elle devoit être immolée. Ecoutons-le lui-même expliquer la situation où se trouvoit alors son cœur. „ Cette maniere de vie, dit-il, qui d'abord m'avoit paru si agréable, „ me sembla tout à coup insupportable. Ce dénuement entier de toutes choses ; cette parfaite dépendance ; cette profession publique du mépris du monde ; cet état d'abjection dont on m'avoit fait la peinture, me frappèrent si „ fort l'imagination, que je ne crus pas pouvoir me gêner jusqu'à ce point. „ Le tentateur profitant de ma foiblesse, ne s'en tint pas-là : en me faisant „ voir en esprit ces Freres, il me tenoit ce langage : Gardes-toi de te ranger avec eux ; car si ta petite complexion ne t'a pas permis de rester à la „ Trappe, quelle esperance as-tu de demeurer dans un lieu où la vie est une „ mort véritable, par l'étude qu'on y fait de mourir à soi-même. Un gros „ habit souvent plein de pièces leur couvre le corps, leur nourriture répond „ au vêtement. Et ce qui y est tout-à-fait insupportable, c'est qu'on y vit „ dans une gêne & une sujettion continuelle. Telles étoient les pensées de „ mon esprit & les agitations de mon cœur, lorsque je faisois diligence „ pour aller embrasser cet état pauvre & humble. Je fus même fort découragé „ & sur le point de quitter mon entreprise ; mais m'étant recommandé à „ Dieu, je repris courage, & je me disois à moi-même en me reprochant ma „ lâcheté : Où est donc cette premiere ferveur qui te pouvoit à te donner à „ Dieu dans un Ordre des plus austères ? Quoi ! tu prends l'épouvante sans „ avoir pris les armes pour combattre ? O quelle lâcheté ! O le lâche ! O le „ lâche ! „

C'est ainsi qu'il sortit enfin victorieux de la tentation presque à son entrée à Paris. Alors rendu à lui-même, & libre d'écouter la voix de Dieu, tout son empressement fut de chercher son Ananias. Il le trouva, & il en fut reçu avec la charité qui lui étoit ordinaire.

Quand le serviteur de Jesus-Christ se vit en la maison des Freres, sa joye plus grande que n'avoit été sa tristesse, lui fit sentir qu'il étoit dans le lieu où Dieu l'appelloit, & qu'il étoit tems enfin d'exécuter le plan de perfection qu'il avoit formé. Son entrée au Noviciat lui apprenant que ce n'étoit pas dans un lieu de repos, mais dans un camp de guerre qu'il étoit entré ; il en fit, pour ainsi dire, sa place d'armes, & ne pensant plus qu'à combattre les trois ennemis de l'homme, le monde, le diable, & la chair, il devint bientôt le modèle des autres. La ferveur, la mortification, la modestie, la régularité, le silence, le recueillement, la douceur & la docilité de ce nouveau venu, apprirent aux novices les plus avancez, qu'ils pouvoient sur ses pas marcher encore plus vite dans les voyes épineuses de la perfection, & qu'ils avoient en lui un Capitaine, qui quoique le dernier venu y marchoit le premier.

Le joug du Seigneur que le démon avoit représenté au soldat de Jesus-Christ, comme un joug accablant, lui parut d'abord si doux, qu'il eût cru se voir dans le Paradis terrestre, si le démon l'eût laissé long-tems en paix jouir de ses délices ; mais l'ennemi qui avoit sçu chercher Adam dans le jardin d'Eden, l'y tenter, & l'en chasser, ne laissa pas long-tems tranquille ce fervent novice, & fit tous ses efforts pour le retirer d'un lieu où il lui devenoit de

VIII.
Son entrée
au Noviciat

jour en jour plus formidable. La priere & l'ouverture de cœur furent les *ref-* sources du Novice contre la tentation, & il la vit se dissiper au moins pour un tems, en recourant à Dieu avec ferveur, & en découvrant sa peine avec humilité & candeur à celui qui lui tenoit la place de Dieu.

Pendant ce tems de calme, suivi bien-tôt après des plus furieuses tempêtes contre sa vocation, il reçut l'habit de Frere avec autant de joye qu'il en avoit eu peur d'abord, & il tint à grand honneur de porter les livrées de la pauvreté, à l'exemple de celui qui étant la source de tous biens, a épousé notre indigence, ainsi que parle saint Paul. Cet habit regardé alors comme un habit d'ignominie, loin de lui faire honte, en devenant pour lui une leçon de l'amour des mépris & des opprobres, lui aprenoit à les recueillir avec une sainte avidité. Il s'en paroît, comme d'une robe de gloire, pouvant dire avec le Prophète : *Je me réjoirai dans le Seigneur, & mon ame pénétrée de douceur, & tressaillera de joye en son Dieu, parce qu'il m'a revêtu de l'habit de salut, & enveloppé du vêtement de justice, & qu'il m'a paré comme un époux qui porte la couronne sur la tête, & comme une épouse ornée de colliers de perles & de pierres précieuses.*

Le nom de Barthelemi qu'on lui donna, fut une autre leçon qui l'instruisoit de ce qu'il avoit à faire sous ce nouvel habit, s'il vouloit en tirer le fruit & en mériter la récompense. Cette leçon lui aprenoit que l'Institut naissant ne vouloit que des hommes prêts à souffrir dans l'ame le martyre que le saint Apôtre avoit enduré dans le corps, c'est-à-dire des hommes qui eussent le courage de se dépouiller, ou plutôt, selon la force de l'expression de saint Paul, d'écorcher le vieil homme pour se revêtir du nouveau : supplice qui à la vérité n'a rien de sanglant, selon la remarque de saint Bernard, mais que la durée & la difficulté rend cependant plus cruel. Il n'y a que ceux qui s'étudient à mourir entièrement à eux-mêmes, & à vaincre par une généreuse & continue mortification, tous les instincts de la nature & les surprises de l'amour propre, qui sçachent ce qu'il en coûte. La victime sans cesse le couteau dans la gorge, à tous momens immolée sans recevoir aucun coup meurtrier, toujours vivante & toujours mourante, éprouve ce que dit un saint Docteur de l'Eglise, que la vie d'un Chrétien parfait est une croix & un martyre continu. Notre novice en fit l'expérience. Pour porter à juste titre le nom de Barthelemi, il voulut imiter le martyre du saint Apôtre, & se livrer sans réserve & sans relâche au combat contre la chair & les sens, contre les vices & les passions, contre les répugnances & les inclinations naturelles.

Une pareille violence faite à la nature, en faisant sentir au fervent disciple de M. De La Salle tout ce que la mortification a de plus affreux, ne pouvoit pas durer long-tems sans qu'elle en fit ses plaintes. Et ce furent ces cris d'une chair, ce semble, poussée à bout, qui parurent réveiller l'ennemi & renouveler toutes ses tentations.

IX.
Il éprouve
de nouvelles
tentations.

Que ne lui dit-il point contre l'habit qu'il portoit, contre la vie qu'il menoit, & sur tout contre la guerre qu'il se faisoit ? Le démon pour rendre plus affreux au novice les portraits qu'il lui avoit faits de l'Institut naissant, y ajouta de nouveaux traits, & tâcha de lui persuader de sortir au plutôt d'une terre qui sembloit dévorer ses habitans. Le démon parla, mais il ne fut pas écouté. Le novice accoutumé à l'entendre appuyer les murmures de la nature, trouva dans la priere, dans la simplicité & dans l'ouverture de cœur, à son Su-

périeur, des armes victorieuses pour le chasser. Il ne fut pas long-tems sans revenir à la charge. En cherchant dans la foible complexion du novice des raisons specieuses contre une vie si pauvre & si dure, il y trouvoit de fortes armes contre sa vocation; & par son opiniâtre importunité à lui représenter qu'il pourroit moins résister à ce nouveau genre de vie qu'à celui de la Trappe, il Pébranloit quelquefois, & le voyoit prêt à succomber. Alors le novice élevoit les yeux vers le Ciel, & prosterné devant Dieu, confus de sa foiblesse, il invoquoit le secours du Tout-puissant. Devenu plus fort par cet humble aveu de sa misere, & par la grace qui suit la priere, il alla répandre son ame dans le sein de M. De La Salle, en lui découvrant & la force de la tentation, & le sentiment de sa foiblesse, & le danger où il étoit de succomber. Le saint homme après l'avoir consolé, & lui avoir donné de nouvelles instructions pour sortir victorieux de ce combat, pria & fit prier pour lui. Ensuite dans l'esperance que l'emploi laborieux des Ecoles pourroit dissiper la tentation, en faisant un peu sortir de lui-même un homme qui y paroïssoit trop renfermé, il l'envoya à Chartres pour l'exercer.

Le Frere Barthelemi, après y avoir demeuré quelque-tems assez tranquille, apprit que le tentateur l'y avoit suivi, & que s'il avoit mis les armes bas, ce n'étoit que pour les reprendre avec plus de fureur. Le combat & la résistance furent pendant long-tems également opiniâtres; mais enfin la durée de l'attaque la rendant ennuyeuse, le soldat de Jesus-Christ prêt à succomber, en sortit victorieux par un de ces ressorts secrets de la divine Providence, qui mène ses élus à ses fins par des voyes impénétrables. Notre Frere frappé d'un mal très-fâcheux, fut obligé d'appeler les Chirurgiens, & il eut tant à souffrir sous leurs mains, qu'il se trouva incapable d'écouter le tentateur. Le fer & le feu employez sur sa chair, furent le vrai remede de son ame. Car elle demeura délivrée de la tentation, sans que le corps pût être parfaitement guéri.

L'incommodité qui en fut la suite, & qui dura plusieurs années, le rendant incapable de s'acquitter des fonctions de l'Ecole, M. De La Salle le rappella à Paris, & le chargea de la conduite du Noviciat. Il parut né pour cet emploi de ferveur, d'abord qu'il en exerça l'office, tant il avoit de grace & de talent pour bien élever & cultiver les plantes confiées à ses soins. Sa douceur toujours victorieuse de leurs répugnances, les menoit comme par la main avec tant de joye & de facilité dans les sentiers épineux de la vertu, qu'ils sembloient n'en plus sentir les difficultez, & on ne sçavoit ce qu'on devoit le plus admirer en lui, ou son adresse à les reprendre & à les corriger de leurs fautes, sans leur causer de peine, ou son exactitude à faire observer les plus petits articles de la régle, sans leur devenir importun. Les paroles de grace qui sortoient de sa bouche, jointes à ses exemples, rendoient sa conduite aussi douce qu'il l'étoit lui-même; & cette douceur sans dégénérer en foiblesse, devenoit efficace par une fermeté égale, qui l'accompagnoit par-tout.

Sa vigilance sans relâche, en le tenant toujours occupé du soin de les faire avancer dans les voyes de Dieu, lui inspiroit chaque jour des stratagemes pieux & innocens, pour leur découvrir les plus legeres impressions des vices & des passions, & les en corriger d'une maniere capable de les engager à s'en corriger eux-mêmes. De sorte que cette sainte intelligence qu'il y avoit entre lui & eux, contre tous les ennemis de la perfection, leur rendoit le combat moins pénible & la victoire plus prompte.

XI.
Un mal fr-
cheux qui lui
survient, le
guérit de la
tentation.

XI.
M. De La
salle le rap-
pelle à Paris,
& le charge
du Noviciat

Quand il traitoit des vices ou des passions, il le faisoit avec tant d'art, que celui dont il parloit le dernier, leur paroissoit toujours le plus odieux; celui qu'ils avoient le plus à craindre, & celui auquel ils devoient commencer à déclarer la guerre. Son discours avoit-il l'acquisition des vertus pour objet? Celle-là paroissoit toujours la plus belle, la plus importante & la plus nécessaire, dont il venoit de parler. De cette sorte, il n'y avoit aucun vice dont il ne leur fit craindre les funestes effets, & contre lequel il n'excitat leur juste colere: il n'y avoit aucune vertu qui ne parût leur manquer, leur être absolument nécessaire, & dont l'acquisition pût être retardée quand il leur en avoit prouvé la nécessité. Il leur monroit entre tous les vices & entre toutes les vertus, une liaison si nécessaire, qu'il falloit pour en détruire un, combattre tous les autres; & pour en posséder une, les pratiquer toutes. A l'entendre, le vice dominant en nous, forme tous les autres, & tous les autres le nourrissent & l'autorisent: d'un côté, en vain entreprend-t'on de se défaire de ceux-ci, si on ne travaille à exterminer celui-là: de l'autre côté, en vain déclare-t'on la guerre au principal, si on ne l'étend à ceux qu'il entretient. La vertu qui nous manque & qui nous est la plus nécessaire, demande que toutes les autres contribuent à son acquisition; & elle par un retour réciproque, porte toutes les autres à leur perfection, après qu'elles ont travaillé à son établissement.

Selon le plan de la Doctrine, le desir ardent de la perfection, est le plus efficace des moyens pour l'acquérir; il faut fonder sur le recueillement, les progrès de la vie intérieure; & sur l'exacte observance du silence, les divers degrez du recueillement. L'un & l'autre rendent l'Oraison facile & familiere; & celle-ci en épurant l'ame, l'unit à Dieu, quand elle est accompagnée de la mortification. L'Oraison sans mortification n'est qu'illusion, & la mortification sans Oraison devient insupportable; mais les deux unies ensemble font l'ame de la vie spirituelle & la source de tous ses biens. La simplicité, selon lui, est une vertu attachée à l'état de Frere des Ecoles Chrétiennes, & cette vertu lui doit rendre odieux tout ce qui a l'air du monde. L'humilité & l'obéissance en doivent être le caractère; & le mépris du monde dont il fait profession par la grossiereté de ses habits, doit le distinguer par une patience invincible à souffrir les injures & les insultes. Le zèle du salut des ames est la vertu qui doit animer les Freres dans tous les exercices du dehors; & la charité fraternelle est celle qui doit les réunir tous dans ceux du dedans, & n'en faire qu'un cœur & qu'une ame.

Quelque douce que fût la conduite de ce nouveau Maître des Novices, il soutenoit la Régularité, & il l'exigeoit avec une exactitude inviolable. L'infidélité aux petites choses, & la négligence des moindres fautes, étoient des dispositions contre lesquelles son zèle s'armoit, & qu'il monroit être les principes ordinaires du relâchement & des plus grands desordres dans les Communautés. Quoique très-tranquille par caractère, il ne pouvoit voir sans inquiétude & sans allarme le silence violé: & sa vigilance étoit si grande sur cet article, qu'il l'eût rendu importune & à charge, s'il n'eût pas eu affaire à gens de bonne volonté. A l'égard de ceux qui étoient affligés de tentations & de peines d'esprit; l'expérience qu'il en avoit eue, le rendoit plein de tendresse & ingénieux pour les consoler. Instruit par ses propres infirmités, il avoit appris ce qu'il falloit leur dire, & comment il falloit les gouverner. Desorte qu'ils pouvoient s'assurer de n'avoir pas en lui un Maître dur & incapable de compâtie;

à leurs foibleſſes ; mais un homme , qui après avoir été tenté de toutes manieres , ſçavoit avec quelle charité il faut agir avec ceux qui le ſont : c'eſt ce que S. Paul dit de J. C. & c'eſt ce que le Frere Barthelemi ſ'étudia d'imiter dans ce divin modèle. Les exemples apuioient ſes Inſtructions , & les rendoient efficaces. Attentif à ſe mortifier en tout & par tout , il rendoit à ſes Novices le précepte de l'abnégation chrétienne , doux & aisé , par la maniere gaie & contente avec laquelle il le mettoit en pratique.

Ce Frere ainſi uniquement occupé de ſa propre perfection & de celle de ſes Novices , auroit pû (ce ſemble) ſe croire à l'abri de la tentation de quitter ſon Etat ; mais on le ſçait aſſez , nul lieu au monde , quelque privilégié qu'il ſoit , nul Etat , quelque ſaint qu'il puiſſe être , où le Tentateur n'ait entrée. Depuis qu'il a eu l'audace de ſuivre Jeſus-Chriſt dans le Deſert , & que ce divin Sauveur lui a permis d'eſſaier ſur lui l'art fatal qu'il a de tenter les hommes , nul n'eſt en droit de ſe plaindre de ſ'y voir expoſé. Ce ne fut pas ſans un grand ſentiment de confuſion , que celui qui ſe faiſoit une étude de montrer à ſes Freres l'excellence de leur vocation & le bonheur de leur Etat , ſe vit ſi fortement ſollicité de le quitter. Pénétré de ſa foibleſſe , ſa tentation ſervoit à le rendre plus compâtiſſant à celle d'autrui , à le tenir en garde contre lui-même , à recourir à la priere , & à chercher dans la ſimplicité & la candeur à ſe découvrir à ſon Supérieur la grace néceſſaire pour la vaincre : Car tels ſont les heureux effets de la tentation , quand elle eſt ſoutenuë avec courage ; & tels ſont les deſſeins du Très-Haut , quand il la permet. Elle ſert à humilier , à inſtruire , à éprouver & à purifier , dit le ſaint Auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt. Les plus facheuſes ſont ſouvent les plus utiles. Tels furent auſſi les avantages qu'en retira le Maître des Novices. Elle lui aprit à ſe deſier de lui-même , & à ſe regarder comme ſon plus grand ennemi. Elle l'inſtruiſit du fond de corruption qu'il portoit dans un état de ſainteté , & elle lui enſeigna qu'il n'en pouvoit trouver le remède que dans la priere & la mortification. Toutes fois fâché contre lui-même , & laſſé de lutter , pour ainſi dire , ſi ſouvent avec un ennemi qu'il pouvoit une bonne fois vaincre , en l'attachant aux chaînes dont il pouvoit ſe lier lui-même , il réſolut de s'ôter la liberté , & avec la liberté l'envie de quitter ſon Etat : dans ce deſſein il fit le vœu irrévocable d'obéiſſance & de ſtabilité dans l'Inſtitut , & il lui joignit celui de chaſteté perpétuelle. En ſe dépouillant ainſi ſans retour de ſa liberté , & en ſe faiſant une Loi ſouveraine de vivre dans la chair comme les Anges dans le Ciel , il ôta à l'ancien ſerpent toute priſe ſur lui. Il ceſſa en effet pour lors de le tenter ſur ce ſujet , parce qu'il trouva moins de moyen de le faire.

Le Frere Barthelemi fit fort-à-propos les vœux dont on vient de parler ; car ſ'il eût retardé ou differé , il y a lieu de croire que la nouvelle de la mort de ſon Pere qu'il aprit preſqu'auffi-tôt , & les fortes ſollicitations que ſa Mere lui fit de revenir auprès d'elle pour la conſoler & être le bâton de ſa vieilleſſe , euſſent fortement apuïé la tentation qui le preſſoit de forir. Le F. Barthelemi d'un cœur fort tendre , après avoir payé le tribut de ſes larmes à la mort d'un Pere qui lui étoit fort cher , lui rendit celui de ſes prieres , le ſeul qui pouvoit ſoulager le défunt en l'autre monde. Ne pouvant pas non plus en promettre un autre à ſa Mere depuis qu'il s'étoit conſacré à Dieu , & attaché par un double lien au lieu de ſa vocation , il la pria de ne plus compter ſur un fils qui ne pouvoit plus lui rendre ſervice qu'auprès de Dieu. Cette réponse acheva de conſterner la Mere de

XIII.
La tentation de quitter ſon état devient l'attachement , mais enfin il s'en fait quitte par le vœu qu'il fait d'y reſter.

Liv. II. Ch. 130.

XIV.
Après avoir fait ce vœu , il aprit la mort de ſon Pere & la déſolation de ſa Mere qui le conjure de ne la point abandonner.

solée. Elle se crut alors doublement veuve par la mort de son Mari & la perte de son fils. Se voyant par conséquent hors d'espérance de voir l'enfant remplir la place du Pere, pour la nourrir de son gain & la consoler de sa presence; ses larmes semblables à celles de la mere de Tobie, étoient sans fin, parce qu'elles étoient sans espoir de recouvrer celui qui en étoit la cause.

XV.
Sa vertu lui
mérite la
confiance de
M. De La Salle,
& le rend
l'objet de la
jalousie de
quelques an-
ciens Freres.

Cette constance dans une tentation si délicate mérita au Frere Barthelemi toute la confiance de M. De La Salle. Il n'eut plus guères à l'avenir de secret pour un homme qui s'étoit élevé si courageusement au-dessus des instincts de la nature, & qui avoit presqu'en même tems uni au sacrifice de sa propre personne celui de ses Parens. Au reste, si la confiance que montra M. De La Salle au Frere Barthelemi lui fit des envieux, elle ne le rendit pas moins humble. Fort différent de ces esprits hautains qui sont jaloux de leurs sentimens, & qui veulent donner des Loix plutôt que des avis à ceux qui les consultent, on le voyoit également content, lorsque son Supérieur ne lui communiquoit point ses desseins, & lorsqu'il ne paroissoit pas faire grand cas de ses lumieres. Cette humble disposition, en le rendant tranquille, le rendoit plus prudent; & l'une & l'autre de ces vertus le rendoient plus cher à M. De La Salle, & gagnoient de plus en plus sa confiance. C'est ce que ne purent voir sans dépit quelques-uns des Freres anciens, qui croyoient que leur âge, leur expérience & leurs talens, devoient leur attirer par préférence l'estime & la confiance du saint Instituteur. Choquez du mérite d'un homme qu'ils ne regardoient que comme Néophyte dans l'Institut & du crédit qu'il y avoit, ils lui en marquoient leur ressentiment dans les occasions; & comme si sa vertu leur eut fait injure, ils se croyoient aussi offensés de sa patience, que de son autorité dans la Maison.

Mais quelle est la force de la vertu parfaite? Elle se fait admirer de ceux-là même qui la critiquent; & tôt ou tard pour l'ordinaire ses Censeurs se font ses Panégiristes. C'est ce qui arriva à l'égard du Maître des Novices. Sa constance à paroître sourd & muet à l'égard de ceux qui le censuroient, & son étude à vaincre leur blâme par des témoignages journaliers de charité, gagna enfin leur cœur & attira leur admiration, après avoir été l'objet de leur envie. Cette épreuve finie, une autre succéda; car telle fut la conduite de Dieu sur son Serviteur. Il l'exerça par toutes sortes de tentations. Les premières furent les plus facheuses, car elles mettoient sa vocation en danger. Celles qui les suivirent, étoient domestiques & intestines, & par-là plus piquantes; mais elles ne servirent qu'à exercer sa vertu & à la faire éclater. Les dernières, qui furent les maladies, ne se faisant sentir qu'au corps, furent propres à épurer une ame qui ne cherchoit que Dieu, & qui vouloit devenir semblable à Jesus-Christ souffrant.

XVI.
Il tombe
malade & re-
vient en lan-
gue.

Après avoir languï quelque tems dans un lit, lorsqu'il espéroit d'en sortir pour reprendre ses exercices avec une nouvelle ardeur, il sentit tout-à-coup ses forces s'anéantir, & ses membres perdre la chaleur naturelle. Persuadé que sa fin étoit proche, après s'être abandonné aux ordres de Dieu & avoir accepté l'Arrêt de mort qui sembloit lui être signifié, il fit un dernier effort pour faire entendre sa voix, & demander en grace qu'on fit mettre tous les Novices en prieres, afin de lui obtenir le don inestimable de la bonne mort. Selon ses desirs, tous ces fervens Disciples prosternerent devant le Trône de la miséricorde de Dieu, unirent leurs larmes avec leurs prieres, pour la conjurer non d'accorder une mort précieuse, mais une parfaite santé à leur cher Maître, dont les exem-

plés & les instructions leur étoient si nécessaires. Pendant ce tems toute la Maison étoit en mouvement pour procurer quelque soulagement à un homme que la perte de la chaleur naturelle & une palpitation de cœur violente aprochoient du tombeau. Les soins des uns joints aux prieres des autres, eurent un effet si prompt & si efficace, qu'il parut plus que naturel; car le Malade réchauffé enfin, & reprenant ses forces, fut guéri en peu de jours, au grand étonnement de ceux qui venoient de le voir aux portes de la mort.

Il parut bien que Dieu n'avoit rendu la vie au Maître des Novices, que pour la lui consacrer avec une nouvelle ferveur; car mettant en oubli tout ce qu'il avoit fait de bien, il s'efforça d'avancer dans la carrière de la perfection, comme un homme qui y fait le premier pas & qui est passionné d'y arriver. C'est ce qu'on peut voir dans le plan de vie qu'il se traça alors dans une Retraite qu'il fit. Le voici tel qu'on l'a trouvé après sa mort écrit de sa propre main.

Résolutions de ma Retraite.

1. Je me suis proposé de faire toutes mes actions en union à Nôtre-Seigneur & à ses dispositions.

2. D'avoir horreur du moindre péché, du moindre mouvement de la chair & des passions, qui font la guerre à l'Esprit-Saint qui habite en nous, comme dans son Temple.

3. De travailler à acquérir le recueillement intérieur & extérieur.

4. D'être fidèle à l'obéissance, aux Régles & Pratiques de nôtre Communauté, & aux saintes inspirations.

5. De faire toutes mes actions dans la vûe de plaire à Dieu, d'accomplir sa très-sainte volonté, & de procurer sa gloire par imitation & en union à Jesus-Christ Nôtre-Seigneur.

6. D'imiter Nôtre-Seigneur en tout ce que je pourrai; car il a dit que *celui qui le suit, ne marche point dans les ténèbres.*

7. De ne point passer d'action, sans faire quelque petite priere à la Sainte-Vierge ma bonne Mere.

8. De penser tous les jours à ces paroles de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ: *Tenez-vous toujours prêts, car vous ne savez ni le jour ni l'heure; soyez comme des serviteurs qui attendent leur Maître; priez en tout tems, &c.*

9. Je m'imaginerai que la mort vient à moi comme un Courrier qui est parti depuis le premier jour de ma naissance, pour me donner le coup; je regarderai chaque jour comme le dernier, & j'examinerai de tems en tems si je suis prêt.

10. Je penserai souvent que je ferai jugé sur mes pensées, paroles & actions, & particulièrement sur mes paroles inutiles.

11. Je ne jugerai jamais de personne, afin de n'être point jugé; mais conformément au conseil de l'Apôtre, je me jugerai souvent moi-même, afin que le Seigneur ne me juge point.

12. Je me regarderai toujours comme le serviteur & le dernier de tous mes freres, regardant Nôtre-Seigneur en eux, & leur rendant service comme à Jesus-Christ même.

13. Je me regarderai de même comme serviteur des petits Ecoliers; lorsque j'en aurai la conduite; je prierai Dieu pour eux, & regarderai N. S. en eux.

XVII.
Plan de vie
qu'il a dressé
dans une Retraite.

14. Lorsque je dirai le *Pater*, je le ferai pour rendre mes devoirs à Nôtre-Seigneurs le disant sur la terre, pour l'amour de Dieu & pour mon prochain, mes Supérieur, mes freres, mes amis & ennemis, Bienfaiteurs, & pour les ames du Purgatoire.

15. En allant par la Maison, je prierai Dieu en disant le Chapelet ou autre priere; j'en userai de meme, allant en Ville.

16. Je tacherai de prier toujours avec recueillement, grande attention, d'une maniere digne de Dieu & avec ferveur.

17. Je tacherai de ne rien dire, de ne rien faire, ni penser pour ma propre satisfaction, mais pour l'amour & la gloire de Dieu en union à Nôtre-Seigneur Jesus-Christ, sans la grace duquel je ne fus & ne puis rien.

Telles furent les Régles que se prescrivit à lui-même le Frere Maître des Novices, & la fidélité avec laquelle il les observa, le rendit digne de devenir le Successeur de M. De La Salle dans le Gouvernement des Freres. Le saint Instituteur se voiant à l'exemple de son divin Maître, en butte à la contradiction, persécuté de tous côtez à Paris, & un objet d'envie à certaines gens, pour qui il étoit de trop dans la nouvelle Communauté qu'ils vouloient gouverner à leur façon, prit enfin le parti de leur céder & de se dérober à leurs yeux, afin de détourner par sa fuite, de-dessus la tête de ses Enfans les nouveaux coups dont ils accabloient le Pere. Mais avant que de s'éclipser, il examina avec soia devant Dieu lequel des Freres il devoit substituer en sa place pour conduire la Societé.

Il y en avoit plusieurs qui avoient de l'âge, de l'esprit, du mérite & de l'expérience & qui paroissoient dignes de son choix: Toutefois il donna au Frere Barthelemi la préférence, parce que celui-ci réunissoit en lui les qualitez propres au Gouvernement, la regularité & la vigilance, la douceur & la fermeté, la pieté & la discrétion. Plus le saint Homme y pensa devant Dieu, plus il demeura affermi dans ce choix. Cependant, avant que de se declarer, il voulut faire sur le Frere de nouvelles épreuves, & voir si sa vertu ne se dementiroit point. L'ayant trouvé solide & inébranlable, il lui fit ouverture de son dessein, lui donna les instructions nécessaires pour maintenir l'ordre & la regularité, & lui aprit la maniere dont il devoit se comporter en son absence. Cela fait, l'Homme de Dieu persuadé qu'il n'avoit rien à craindre pour son Institut, tandis que le gouvernail seroit entre les mains d'un si bon Pilote, disparut & laissa tout le monde dans l'ignorance du lieu de son exil volontaire de Paris.

Alors le Frere Barthelemi se vit à la tête d'une Compagnie orpheline & dé-solée; il se vit chargé de conduire une nacelle exposée à la merci des vents & des orages, toujours menagée du naufrage, & toujours batuë par de nouvelles tempêtes, & enfin abandonnée de son Guide & de son Chef. Combats au-dehors, combats au-dedans, persécutions de tous côtez, & de plus la sollicitude attachée à la premiere place de tous les établissemens de l'Institut: voilà le langage qu'il pouvoit tenir, après le grand Apôtre, à son entrée dans le Gouvernement. Pour le rendre agréable aux Freres, il avoit besoin de toute sa douceur, de toute sa prudence & de toute son humilité. Aussi fut-ce par les exemples qu'il leur donna de ces vertus, qu'il réussit à le leur faire goûter. Ce ne fut pas cependant d'abord sans de grandes difficultez; car quelques-uns des anciens Freres voyant à leur tête ce Néophite dans la Societé, sans élection de la part du corps, & sans nomination de la part du Chef, ne furent pas d'humeur de reconnoître pour Superieur un homme qui paroissoit l'être sans aucun titre.

Dans la vérité, on ne pouvoit les taxer d'orgueil, ni les accuser de rébellion, puisque M. De La Salle avoit également celé & son départ & la désignation du Frere Barthelemi pour Supérieur en sa place. A la réserve de quelques Freres, tous les autres ignoient de bonne foi ce mystère. Plusieurs même de ceux qui étoient éloignés de Paris, ou ne connoissoient pas, ou connoissoient peu celui qui remplaçoit M. De La Salle. En son absence, ou ils se regardoient comme des brebis sans Pasteur, ou ils demeuroient dans une continuelle attente de son retour. De sorte que plusieurs par esprit d'obéissance à leur Instituteur, se croyoient en droit de la refuser à tout autre que lui, & croyoient qu'il étoit de leur devoir de regarder comme intrus tout autre Pasteur. Voilà les préventions légitimes que notre nouveau Supérieur eut à combattre à son entrée dans le gouvernement de l'Institut. On connoit aisément que pour les vaincre, il eut besoin d'un fond inepuisable de charité & de patience, & de faire présider la prudence à toutes ses démarches. Le premier avis que cette vertu éclairée lui inspira, fut de ne se proposer aux Freres que comme le Substitut de leur vrai & ancien Supérieur. Sur ce plan, il leur écrivit à tous pour les consoler de son absence, en les assurant qu'il étoit plein de vie, qu'on sçavoit le lieu où il s'étoit allé cacher pour se dérober à la persécution; qu'en attendant son retour, ils pouvoient s'adresser à lui, selon les intentions de leur Pere commun, & qu'il feroit son possible pour les contenter tous. Ce trait de prudence fit écouter favorablement sa proposition. Les plus indisposés revinrent de leurs préjugés, & presque tous insensiblement se soumirent à un joug qui leur parut doux & sage, & à un homme qui vouloit les gouverner selon l'esprit de leur Instituteur, en qualité de son Substitut, plutôt que par le titre de Supérieur, pour un tems seulement, & en attendant son retour, & non par un droit acquis.

De tous les membres de la Société, il n'y en eut que deux ou trois qui ne voulurent pas se soumettre à ce nouveau chef, & qui firent schisme. Ces esprits brouillons & inquiets n'étoient pas fâchés de l'absence de M. De La Salle, parce qu'elle favorisoit leur attrait pour l'indépendance, & le desir qu'ils avoient de vivre à leur liberté. Leur conduite déjà dérégulée, le devint de jour à autre davantage, quand ils virent qu'ils n'avoient plus à craindre la censure du vigilant Instituteur. Son éloignement si favorable à leur relâchement, fut le prétexte dont ils colorèrent leurs déréglemens & leur rébellion. Pour les ramener à leur devoir, le nouveau Supérieur essaya tout ce qu'une charité éclairée peut inspirer, & joignant aux avis les prières, il les conjura de ne pas servir de pierre de scandale à leurs Freres. Mais il ne fut pas écouté, & il vit avec douleur ses sages conseils aussi-bien que ses charitables remontrances méprisées, & servir de degrez à ces orgueilleux pour descendre au plus profond de l'abîme du péché. Enfin, après avoir mis le comble à leurs anciennes & nouvelles iniquités, ils méritèrent d'être chassés d'une Société dont ils étoient depuis long-tems le deshonneur. Les principaux Freres s'assemblerent, & saintement irrités contre ces membres pestiférés, ils se hâtèrent de les retrancher de leur corps, de peur que la contagion de leur mauvais exemple n'allât plus loin.

En purgeant par cette severité leur Congregation de ces hommes dangereux, ils vangèrent par le même coup & le Pere & le Fils, je veux dire M. De La Salle & le Frere Barthelemi qui en avoient été outragés. Ces disciples

XIX.
Tous les Freres le reconnoissent pour Supérieur, à la réserve de deux ou trois.

avoient été la Croix du saint Instituteur , & ils avoient exercé sa patience depuis long-tems. Sans régularité , sans subordination , sans respect pour ses avis , sans soumission à ses ordres , ils portoient l'habit de Frere sans en avoir l'esprit & sans en pratiquer les vertus. Au grand étonnement de tous les autres qui attendoient avec gemissement , ou leur conversion , ou leur expulsion , l'homme de Dieu les avoit soufferts avec une longanimité qui a peu d'exemples ; mais enfin , l'heure de les chasser arriva , & l'on peut dire que le retranchement de ces membres gâtez fut la santé du corps , & que le châtement que Dieu tira de l'abus qu'ils avoient fait de ses graces , fut la vengeance des peines qu'ils avoient causées à M. De La Salle.

xx.
Nouveaux
orages qui
s'élevent
contre l'In-
stitut, à l'ab-
sence du St.
Instituteur.

La paix étant ainsi rétablie au-dedans de l'Institut , par la sage conduite du Frere Barthelemi ; le démon essaya de le troubler au-dehors par de nouvelles persécutions , en l'absence de M. De La Salle , & qui furent autant de croix à porter à celui qui le representoit. Les ennemis du saint Instituteur ne dormoient pas. Son éloignement ne les avoit pas reconciliez : ainsi celui qui tenoit sa place , fut la victime de leur vengeance. Un des premiers coups qu'ils lui portèrent , entre plusieurs autres que nous omettons , fut d'obtenir de M. le Lieutenant Général de Police à Paris , un Commissaire à leur dévotion pour venir faire de sa part une visite artificieuse dans la Communauté des Freres. L'ancienne querelle des Maitres Ecrivains de Paris avec M. De La Salle , servit de prétexte au visiteur revêtu de robe pour colorer son dessein. Plusieurs questions captieuses & malignes furent faites au Frere Barthelemi , dans l'esperance de le surprendre. Un prétendu Greffier écrivoit ses réponses ; mais elles furent si sages & si prudentes , que le Commissaire en parut déconcerté. Enfin ne pouvant l'attirer dans le piège , il lui fit une dernière question qui contenoit tout le venin des précédentes , & qui montrait que ce prétendu envoyé de M. le Lieutenant Général de Police , étoit un homme soufflé & mû par les ennemis de M. De La Salle. La réponse du Frere lui ferma la bouche : & honteux du personnage qu'il venoit de faire , il s'en alla plein d'admiration de la prudence des réponses qu'il venoit d'entendre.

Enfin M. De La Salle de retour à Paris , à la voix de l'obéissance qui l'avoit rappelé , comme nous avons dit dans sa vie , retrouva son troupeau , non tel qu'il l'avoit laissé , mais en meilleur état qu'on ne lui avoit représenté , parce que le projet de la nouvelle forme de gouvernement , propre à le détruire , avoit avorté dans sa naissance. Cependant plein du desir de laisser en mourant sa Communauté dans la premiere ferveur de son origine , il concerta avec le Frere Barthelemi les moyens de réunir tous ses enfans dans l'unité de cœur & d'esprit , de fixer à perpétuité la forme du gouvernement , & de donner aux règles & aux anciens usages leur perfection & une pleine autorité. Comme c'étoit par ces endroits que l'homme ennemi venoit d'attaquer l'Institut avec un artifice qui lui auroit réussi , si Dieu ne fût promptement venu à son secours , c'étoit ces endroits qu'il vouloit fortifier & mettre hors d'insulte.

xxi.
Dispute
d'humilité
entre M. De
La Salle & le
Frere Bar-
thelemi pour
la dernière
place.

Alors un conflit d'humilité sembla mettre de la division entre le pere & l'enfant. Celui-ci à la presence de l'autre , voulant se remettre au dernier rang , & laisser le premier à celui qui l'avoit toujours occupé en qualité d'Instituteur & en vertu du choix des Freres , trouva en lui une opposition invincible. La dernière place étoit du goût de ces deux hommes humbles , & ils se la disputoient avec une égale chaleur. La premiere étoit l'objet de leur antipathie ,

& l'un comme l'autre ne pouvoit se résoudre à y monter. M. De La Salle trouvoit le Frere Barthelemi en possession de la qualité de Superieur, & il avoit plus d'une raison pour l'y maintenir. Il vouloit voir enfin de son vivant, un Frere à la tête des autres, afin que sa mort ne pût donner aucune atteinte à cette forme de gouvernement. Il vouloit se renfermer dans la vie cachée, abjecte & dépendante, & mourir comme Jesus-Christ, victime d'obéissance. Il vouloit rendre justice à la sagesse du Frere Barthelemi, approuver sa conduite par un acte authentique en s'y soumettant, & porter par-là les Freres à le faire par un nouveau choix leur Superieur. Par des raisons opposées, le Frere Barthelemi ne vouloit point l'être. Il s'en croyoit le plus indigne; il craignoit les précipices que cache la premiere place; & sur-tout, il avoit honte de voir à ses pieds un Prêtre, un Docteur, son Confesseur, & son Pere en Jesus-Christ.

M. De La Salle, que la lettre des Freres de Paris, de saint Denis & de Versailles, avoit rappelé à Paris, refusant toujours de reprendre le gouvernement de la Société, & disant que pour l'y obliger, il falloit que les Freres de Provence témoignassent par écrit qu'ils y consentoient, le Frere Barthelemi écrivit à ces Freres pour les informer de la chose, & mit dans sa lettre une copie de celle des Freres de Paris, qui avoit fait revenir M. De La Salle, afin que tous les Freres de ces cantons la signassent. Il n'y avoit que quelques mots de changez; au lieu de *nous vous prions de revenir*, il y avoit *nous vous prions de reprendre la conduite de la Société*. Les Freres de Provence ayant reçu cette lettre, la renvoyèrent aussi tôt signée à Paris.

Cet acte humiliant pour M. De La Salle, eut tout son effet. A sa faveur, les enfans triomphèrent de l'humilité de leur pere, en la lui faisant pratiquer; ils l'obligèrent de se charger de la conduite de la Société, en l'obligeant de se soumettre à leur ordre. Le saint homme seul en fut affligé. La joye de ses disciples ne put être plus grande. Le Frere Barthelemi en particulier, au comble de ses vœux, de voir le saint Instituteur, & de se voir lui-même en la place qui convenoit à l'un & à l'autre, ne pensoit plus qu'à mener cette vie d'abjection & de dépendance que M. De La Salle lui avoit enviée, & pour laquelle tous les deux avoient un égal attrait, mais il fut frustré de son esperance. L'humilité du Maître victorieuse de celle du disciple, sçut accommoder la soumission qu'il vouloit bien rendre au corps de la Communauté des Freres, avec celle qu'il vouloit exercer envers chacun d'eux en particulier, en ne retenant de la qualité de Superieur que le nom, & en trouvant moyen de révérité le Frere Barthelemi de toute l'autorité. Celui-ci chargé de tout, parce que l'autre lui renvoyoit tout, demeura le vrai Superieur, & M. De La Salle n'en conserva que l'apparence. Cette apparence étoit encore de trop pour le saint homme. Le nom de Superieur l'incommodoit & affligeoit son humilité. C'est pourquoi il n'eut point de paix jusqu'à ce que celui qui en faisoit les fonctions, en eût aussi le titre.

Dans ce dessein, il fit assembler tous ses principaux disciples à saint Yon, pour en mettre un d'eux à leur tête, ce qui fut exécuté en faveur du Frere Barthelemi, de la maniere qui a été rapportée dans la vie de M. De La Salle. On y pourra voir que cet enfant humble & soumis pour obéir aux desirs & aux ordres de son pere, entreprit de visiter tous les établissemens de l'Institut avec des peines incroyables & souvent au danger de sa vie, qui ne lui fut conservée que par une protection de la divine Providence qui tient du miracle;

XXII.
Enfin M. De La Salle quitte le nom & la qualité de Superieur. Le Frere Barthelemi est élu en sa place.

qu'il fut reçu par tout comme un Ange de paix ; qu'il rétablit l'ordre , l'union & la régularité là où ces vertus avoient reçu quelque déchet , & qu'après avoir ranimé en détail tout le corps dispersé dans les divers établissemens , & lui avoir laissé la ferveur pour fruit de sa visite , il en appella tous les membres principaux , & les fit venir à Rouen pour y faire choix de celui qui devoit succéder à M. De La Salle. L'humble Frere ne sçavoit pas qu'il travailloit pour lui-même en travaillant à cette election. Aussi fut-il déconcerté quand il vit presque tous les suffrages se réunir sur lui dans le premier scrutin. Son humilité desolée , qui d'abord regardoit ce choix comme un rêve , eut toutes les peines du monde à se persuader qu'on ne s'étoit point trompé en le nommant. J'arrête ici ma plume , parce qu'il faudroit répéter ce qui a été dit dans la vie de M. De La Salle.

Cependant l'humble Supérieur trouva de quoi se consoler de sa nomination dans la réunion de tous les Freres empressez à lui témoigner leur confiance & leur soumission. Ceux qui étoient présens & qui avoient concouru à son election par leurs suffrages , le firent de vive voix ; & ceux qui étoient absens , le firent par lettres en des termes qui auroient pu flater l'amour propre d'un autre moins fondé dans le mépris de soi-même. La joye fut universelle dans toutes les maisons , de voir en la place de M. De La Salle , celui que tous en particulier en avoient jugé le plus digne , & auquel leur cœur en secret avoit donné son suffrage.

Cette unanimité de cœur & d'esprit en faveur du Frere Barthelemi , fait seule son éloge ; car il falloit qu'il eût bien du mérite pour avoir pu du vivant de M. De La Salle , gagner la confiance de ses disciples , & les avoir mis en disposition de le voir d'un œil content remplir sa place avant sa mort.

En effet , jusqu'alors il avoit été impossible à M. De La Salle d'engager ses enfans à lui substituer un autre Supérieur , encore moins à lui transporter leur confiance ; & si un autre que le Frere Barthelemi lui eût succédé , je ne sçais s'il eut pû voir avant la mort du saint Instituteur les cœurs des Freres se tourner vers lui. Le Frere Barthelemi n'eut donc point la peine de les chercher ; il les avoit avant sa nomination , & sa sage conduite les lui conserva tout le tems qu'il vécut.

XXIII.
Conduite du
nouveau Su-
périeur sous
les yeux de
M. De La
Salle.

Tel que nous l'avons dépeint Maître des novices , tel fut il en la place de Supérieur. Vigilant & exact sur l'observation des règles ; doux & ferme à en punir la transgression ; attentif sur la garde du silence , severe à l'égard de ceux qui le violoient , affable & prévenant envers les Freres , benin & gracieux aux postulans , charitable & toujours prêt à écouter ceux qui vouloient lui parler , tendre & compâtissant pour ceux qui étoient tentez. Il voyoit tout sans en être moins recueilli , & son soin pour l'avancement de ses Freres dans la perfection , ne le faisoit point oublier le sien propre. Il prenoit sur ses repas & sur son repos les heures destinées à l'Oraison & aux exercices de pieté , quand il n'avoit pû s'en acquitter aux heures marquées , & c'étoit toujours aux dépens de son corps que son ame se dédommageoit du grand tems que les affaires lui avoient emporté. Il étoit si fidele & si exact sur ce point , que dans les voyages mêmes les plus longs & les plus fatigans , il ne pouvoit se résoudre à se coucher sans avoir auparavant dit son Chapelet & fait son Oraison. Toujours occupé & plein d'affaires , il paroïssoit aussi tranquille que celui qui n'en a point ; & quand il étoit à la Priere , on eut crû qu'il étoit vuide de tout commerce avec les créatures , tant il paroïssoit rempli de Dieu.

Ce fond d'intérieur que son inviolable fidélité à l'Oraison nourriroit & entretenoit, lui fournissoit ces lumieres qui l'éclairoient en toutes occasions, & qui en dirigeant ses démarches, lui apprennoient ce qu'il falloit dire & faire dans les rencontres difficiles, & à ménager si bien le tems qu'il en trouvoit pour tout. Tantôt occupé à répondre aux lettres des Directeurs des Maisons & aux redditions de compte des Freres, il le faisoit avec tant de soin, que chacun d'eux auroit pu croire qu'il ne pensoit qu'à lui. Tantôt travaillé par différentes affaires épineuses & facheuses, il sortoit de l'application qu'il leur devoit, comme un homme qui sort de l'Oraison ou qui la commence, aussi tranquille & aussi disposé à penser à Dieu. Avoit-il à reprendre & à corriger? Il le faisoit de maniere que sa correction perdoit son amertume, & que celui qui la recevoit, se sentoit obligé de l'en remercier. Avoit-il à écouter ceux qui étoient affligés de peines intérieures, ou tourmentés de scrupules? L'accueil qu'il leur faisoit les encourageoit à lui ouvrir leur cœur, & les persuadoit qu'il n'étoit jamais ni ennuyé ni fatigué de leurs redites. Aussi assidu à tous les exercices de Communauté, que s'il n'eût eu rien autre chose à faire, il enseignoit par son exemple, que la meilleure dévotion est de leur sacrifier toutes les autres dévotions particulieres qui les dérangent. Son attrait le portoit souvent à aller se mêler avec les novices pour les entendre parler de Dieu dans les conversations, ou pour leur en parler avec simplicité de cœur. Il les étudioit tous, & leur montrait ensuite & les fautes qu'ils devoient corriger, & la maniere de s'en défaire. Ceux qui languissoient & qui se laissoient de marcher dans le chemin étroit, piquez par ses charitables reprimandes, reprenoient cœur & hâtoient le pas. Ceux qu'une ferveur indiscrete emportoit, modéroient leur course, afin de la continuer & d'arriver au terme, lorsqu'ils avoient écouté les sages avis qu'il leur donnoit sur les moyens & la nécessité de la persévérance. Ennemi de tous les vices, il les combattoit où il les trouvoit, & il le faisoit avec tant de grace, que ceux qui en étoient le jouet, étoient obligés de se joindre à lui pour les détruire. Semblable au Samaritain, en mêlant le vin avec l'huile sur les plaies, il procuroit la santé par des répréhensions vives assaisonnées de bonté & de douceur. Fidèle à cet avis de saint Paul à son cher disciple : *Reprenez, corrigez, priez, avec toute sorte de patience.* Il ne faisoit grace à aucune passion, & il n'épargnoit point ceux en qui elles se montoient; mais parce que la guerre qu'il leur déclaroit, étoit une guerre de charité, les cœurs demeuroient liez au sien, tandis qu'il les mortifioit. En un mot, redevable à tous, il sembloit s'oublier lui-même, tant il paroissoit occupé de leur sanctification. C'est ce que M. De La Salle vit avec une sensible consolation en finissant ses jours. Content du successeur que Dieu lui avoit donné, de sa sagesse, de sa conduite, & de l'état dans lequel il laissoit l'Institut, il se regarda comme de trop sur la terre, & à l'exemple du saint vieillard Simeon, il attendoit la mort en paix & avec desir, & il la reçut avec joye comme on l'avu dans l'histoire de sa vie.

Cette mort fut la plus grande croix que le Frere Barthelemi eut à porter pendant sa vie. Il sentit la perte de ce cher pere, avec le cœur de l'enfant le plus tendre. Quoique parfaitement soumis aux ordres de Dieu, il la pleura tout le reste de ses jours, & il avoit peine à s'en consoler lui-même, tandis qu'il employoit tout ce que la foi & la Religion lui fournissoient de bonnes raisons pour consoler les autres.

XXIV:
Mort de M.
De La Salle.
Combien est
le fut sensible
au Frere
Barthelemi.

• Soumettons-nous , écrit-il à un de ses Freres , soumettons-nous aux ordres
 • de la divine Providence , qui nous a oté ce qu'elle nous avoit donné. Que
 • sa sainte volonté soit faite en toutes choses. Priez pour moi , ajoute-t'il , afin
 • que Dieu me remplisse de son divin Esprit , pour ne rien faire qui ne soit à
 • sa plus grande gloire. •

Quelque violence que le Frere Barthelemi fit à son propre cœur , pour le fermer à une douleur excessive de la mort de M. De La Salle , il le sentoît blessé toutes les fois qu'il avoit à consoler ceux , qui comme lui répandoient sur le tombeau de ce cher défunt des larmes trop abondantes & trop ameres. Les lettres qu'il recevoit sur ce sujet , étoient de nouvelles playes que son cœur recevoit , & qui se rouvroient quand il falloit y répondre. Le profit qu'il en tiroit , étoit de voir les occasions de renouveler son sacrifice se multiplier chaque jour , & d'apprendre aux autres à le faire eux-mêmes par son exemple & ses instructions.

En effet , tous les Freres presqu'aussi affligés que lui de la perte de leur commun pere , avoient besoin qu'on essayât leurs larmes , & qu'on leur fit deffense de les verser sans discrétion & sans mesure ; car les uns lui mandoient que leur ame étoit inaccessible à la consolation après une si grande perte ; d'autres , que la vie leur étoit devenue ennuyeuse , & que la mort avoit pour eux des attrait dans le desir qu'ils avoient de se rejoindre à leur saint pere ; il y en avoit même qui le conjuroient d'unir à leurs prieres les siennes , pour leur obtenir une prompte mort. C'est ce qui l'obligea lui-même de modérer son affliction , en ordonnant aux autres de donner des bornes à la leur , & d'essuyer enfin des larmes inutiles à celui qui en étoit l'objet , & qui pouvoient devenir nuisibles à ceux qui les répandoient sans mesure. On peut voir comment il s'explique lui-même dans une de ses lettres à ce sujet , que nous avons rapportée dans la vie de M. De La Salle.

XXV.

Le Frere
 Barthelemi,
 après avoir
 vu M. De La
 Salle, se de
 son Plume
 et la plume
 de sa main
 der.

Après la mort de M. De La Salle , le Frere Barthelemi se regardant comme un homme qui a perdu son oracle , ou un voyageur qui a perdu son guide , devint encore plus soigneux de rechercher dans la sagesse d'autrui , les conseils que son humilité lui persuadoit ne pouvoir trouver en la sienne propre. Quoique naturellement prudent , il ne crut jamais l'être ; & les lumieres que son esprit lui fournissoit , étoient celles qu'il étoit toujours moins disposé de suivre. Deforte que peu de personnes ont fait un plus grand usage de cette maxime du Sage. *Ne vous appuyez point sur votre propre sagesse.* Il étoit si soupçonneux sur ce point , que pour ne rien faire de sa tête , non content de consulter sans cesse par lettres ses deux assistans , il alloit souvent à Paris & à Reims où ils demeuroient , pour concerter avec eux ce qu'il y avoit à faire dans les affaires embarrassantes , aimant mieux essuyer la fatigue des voyages , que le danger de s'en rapporter à son propre jugement. Ce n'étoit pas seulement à leur égard , mais avec tous les principaux Freres , qu'il sembloit perdre la qualité de Supérieur , & se comporter en humble novice , qui demande avis de tout , & qui n'a soin que de renoncer à son propre esprit.

XXVI.

Ses voyages,
 à Saint O-
 mer, ensuite
 à Calais, &
 à Boulogne.

Ce bas sentiment de lui-même , loin de le rendre pusillanime , lui inspira roit du courage & de la magnanimité dans les rencontres où il en étoit besoin. Rien de difficile qu'il n'entreprit. Nul obstacle qu'il ne sçût surmonter , quand la gloire de Dieu & le bien de l'Institut y étoient interressés. Appelé à Saint-Omer , pour y conclurre un établissement depuis long-tems desiré , il en fit le

voyage à pied dans le tems des plus grandes chaleurs, au risque de sa santé, & il sçut avec un courage, conduit par une égale prudence, en surmonter toutes les difficultez. Cet établissement favorisé par l'illustre Prélat de Saint-Omer qui le desiroit avec passion, fut reçu par Messieurs de Ville avec cette promptitude & ce zèle que font paroître les gens du Pays pour toutes les bonnes œuvres; & en peu de tems la maison destinée pour les Ecoles charitables & pour leurs Maîtres, dont le Frere Barthelemi donna le projet, fut en état de les recevoir. Cette affaire finie avec diligence & succès, une autre d'une nature bien différente & bien plus difficile, l'obligea de prendre sa route vers Calais, à la sollicitation des Freres établis en cette Ville. Ces pauvres affligez appelloient leur pere pour les consoler, & pour concerter avec lui le moyen de sortir de la tyrannie des novateurs sous laquelle ils gémissaient depuis assez long-tems. La Ville de Calais, malgré le zèle & la foi de ses habitans, & des Magistrats déclarez pour la saine Doctrine, étoit pour les Freres inviolablement attachez aux décisions du saint Siège & du corps des premiers Pasteurs, un Pays d'Inquisition où il ne leur étoit pas permis de paroître avoir d'autres sentimens que ceux de l'Evêque Diocésain. Le Curé de Calais avec quelques autres Ecclésiastiques ses prosélites, vouloit tellement dominer sur leur foi, qu'ils n'avoient aucune liberté de conscience. On leur faisoit même un crime de se confesser à d'autres qu'à des Appellans, & d'assister à la sainte Messe dans l'Eglise des Religieux qui se distinguoient par la Profession de la Doctrine Catholique.

Semblables aux premiers Chrétiens qui étoient obligez de se cacher pour participer aux divins Mystères, ils cherchoient les lieux écartez pour recevoir en secret les Sacremens de la main des Ministres Catholiques. Le soupçon seul qu'on en avoit, leur attiroit des persécutions cruelles. En un mot, ces pauvres Freres Martirs d'une Constitution acceptée par tous les ordres du Royaume avec toutes les solemnitez requises, étoient traitez comme des rebelles par les partisans de la nouvelle Doctrine, qui ne leur promettoient de paix que quand ils auroient signé l'Appel.

Le remède à ce mal n'étant pas entre les mains du Frere Barthelemi, il ne put qu'essuyer les larmes de ses freres affligez, & mêler les siennes avec les leur. Toutefois pour ne manquer en rien de ce qu'il pouvoit faire, il se résolut de rendre visite aux persécuteurs, afin d'adoucir leur esprit s'il se pouvoit, & d'obtenir d'eux la liberté de conscience pour ses Freres. Mais auparavant il crut qu'il étoit à propos de voir les Magistrats & les principaux de la Ville, toujours fort affectionnez aux Freres, & de leur demander la continuation de leur protection. Il fut reçu d'eux d'une maniere capable de le consoler. Nul d'eux qui ne s'offrit à lui pour être le deffenseur des Ecoles charitables & le protecteur des Maîtres. Tous se déclarèrent contre les novateurs, & lui promirent de servir à ses confreres de sauve-garde contre leurs attaques.

Le Superieur de l'Institut si bien appuyé de la Ville entière de Calais, se hasarda donc à rendre visite au Curé appellant & à ses amis, bien préparé à essuyer leurs plaintes & leur mauvaise humeur. Il en fut cependant reçu mieux qu'il ne l'avoit espéré. La conversation débutta même par un éloge de la conduite des Freres, qu'on ne devoit pas esperer d'une bouche ennemie; car il avoua que leurs instructions étoient d'une grande utilité, que le renouvellement général de la jeunesse en étoit le fruit, & que leur modestie, leur simplicité &

leur piété étoient d'une merveilleuse édification ; il ajouta pourtant que leur régularité avoit souffert du déchet ; mais prié de dire en quoi , il ne l'expliqua que par des paroles vagues & ambiguës , en disant , *que leurs conversations n'étoient pas conformes à leurs réglemens*. Voilà à quoi se réduisirent tous les sujets de plaintes. Il en avoit d'autres , mais n'étant propres qu'à faire honneur à la pureté de la foi des Freres , il n'avoit garde de s'en expliquer. Il laissa toutefois échaper quelque reproche sur ce qu'ils paroissoient avoir perdu pour lui leur premiere confiance & leur ancien respect , & de ce qu'ils fréquentoient moins la Paroisse. Votre premier reproche , Monsieur , répondit en deux mots le sage Supérieur , est bien fondé. Les nouveutez du tems en sont cause. Le second est sans fondement ; car les Freres sont tous les jours avec leurs Ecoliers dans l'Eglise Paroissiale. Cette courte réponse ferma la bouche au Curé , qui chercha d'autres sujets de plaintes. Une conférence qu'il avoit eüe avec le Frere Directeur , lui en fournit la matiere. Elle avoit roulé sur les matieres du tems , & le Frere loin de paroître docile aux leçons de l'Appellant , les avoit combattuës avec chaleur. Ce zèle lui parut un manque de respect qui méritoit châtement. L'exil de la Ville de Calais étoit celui dont il vouloit bien se contenter , & qu'il exigea du Supérieur. Je puis , lui repliqua le Frere Barthelemi , vous ôter ce Frere ; mais si je l'ôte , je ne puis le remplacer ; car il n'y a aucun des nôtres qui veuille exposer sa Foi , en liant commerce avec les novateurs. Ce terme donna occasion au Curé d'entamer le discours sur ces matieres. Il prépara son poison avec tout l'art possible ; & après l'avoir envelopé de paroles recherchées , de termes doux & insinuans & de manieres gracieuses , il le presenta à avaler à un homme qu'il croyoit simple & facile à surprendre ; mais il s'aperçut bien-tôt qu'il avoit affaire à un bon Théologien ; ainsi la conversation ne dura pas long-tems.

Le motif qui avoit appelé le Frere Barthelemi de S. Omer à Calais , l'appella de Calais à Boulogne. Les Freres de cette Ville persécutés comme ceux de l'autre , au sujet de la Constitution , desiroient voir leur Supérieur pour prendre ses avis & se consoler avec lui. Le tems étoit favorable ; car leurs plus grands ennemis étoient absens. Le Frere Barthelemi ne put donc refuser à ses Freres cette consolation ; mais son séjour à Boulogne fut court , & il en partit au bout de trois jours , après y avoir reçu de grands éloges de l'inviolable attache de ses disciples à la foi du Saint Siège , & du corps des premiers Pasteurs , de la bouche de plusieurs Magistrats , Ecclesiastiques & Religieux , qu'il fût visiter.

Au reste , la persécution ne faisoit que commencer à Boulogne. Elle devint bien plus furieuse après le départ du Frere Barthelemi ; car le Prelat après avoir tenté tous les moyens imaginables pour attirer les Freres dans ses sentimens , & n'ayant pû y réussir , ne mit plus de bornes à ses vengeances ; & il auroit poussé sa passion où elle pouvoit aller , si la Cour ne s'y fut pas opposée.

Le Frere Barthelemi de retour à Paris , quoique encore assez jeune , avoit un pressentiment de sa mort prochaine. Il en parloit souvent , il sembloit même la prédire , quand il parloit à cœur ouvert , en laissant paroître la joye secrette qu'il avoit de finir une vie de péché , & de se réunir à son Dieu. La seule chose qui le chagrinoit , étoit la crainte de mourir Supérieur ; car ayant hérité de son pere un fond de haine irréconciliable pour la premiere place , tout son desir étoit d'en descendre & de mourir , à l'exemple du saint homme , dans

XXVII.
Son dernier
voyage à
Paris , son
recour
à son
malade
&
mort.

dans un état de dépendance & d'obéissance. Il communiqua ce dessein à Paris à un vertueux Prêtre, de qui il prenoit ordinairement conseil. Celui-ci sans le contredire, en détourna l'exécution avec adresse, en lui disant que dans quelques années cela se pourroit faire; mais que pour le present, il étoit de son devoir de continuer à porter le poids du gouvernement avec courage.

Ce qui consolait l'humble Supérieur, c'est qu'il entendoit en lui une réponse de mort, qui lui promettoit de l'affranchir au plutôt d'un fardeau que l'humilité lui rendoit insupportable. Ce pressentiment de sa fin prochaine le suivoit par tout, & faisoit presque l'unique sujet de ses conversations. Dans la dernière qu'il eut avec ses Freres, après avoir rempli sa main de terre, & l'avoir partagée entre tous ceux qui étoient présens, il leur dit: Supposons que cette vile matiere soit les reliques des corps de nos bisayeuls, de nos ayeuls, de nos peres, de nos meres, de nos freres, & de nos sœurs: où sont-ils? Hélas! Que sont-ils devenus? Vous le voyez, voilà tout ce qui en reste. Nous les tenons entre nos mains. Mes freres, ajouta-t-il, en les regardant, nous leur ressemblerons bien-tôt.

Cette impression des approches de sa fin rallumoit son zèle pour sa propre perfection & celles des autres. Cette lumiere ardente & luisante sur le point de s'éteindre, augmentoit sa clarté. Rien de plus beau & de plus touchant que ce qu'il disoit aux Freres dans les conférences spirituelles, ou entretiens qu'il leur faisoit sur le bonheur, les avantages, & l'utilité qu'il y a de parler de Dieu dans les conversations. Il déclamoit avec tant de véhémence contre le relâchement, & le representoit avec des couleurs si noires, qu'il en imprimoit l'horreur & la crainte à tous ceux qui l'écoutoient. Il confirmoit ses instructions par ses exemples. La veille de son départ, pendant le diner, il se prosterna aux pieds de tous les Freres; & après les avoir baisez, il les conjura en toute humilité de prier pour lui qui étoit un grand pécheur, afin que Dieu lui fit miséricorde. Le lendemain après leur avoir parlé à tous en particulier, dit un mot d'édification à chacun, & les avoir embrassez avec beaucoup de tendresse en témoignant à quelques-uns que c'étoit pour la dernière fois, ce qui les accabla de douleur, il prit son chemin vers Chartres où il étoit depuis long-tems désiré. Quelques Freres après l'avoir accompagné l'espace d'une lieue, lui dirent le dernier adieu, en répandant beaucoup de larmes. Son séjour à Chartres ne fut pas long. Après y avoir terminé avec diligence les affaires qui l'y avoient amené, il hâta son retour à Rouën où sa presence étoit très-nécessaire, & il y arriva en assez bonne santé, mais elle ne fut pas de longue durée; car après quelques jours de repos, qui auroient dû, ce semble, la fortifier, il tomba malade. D'abord, le mal ne parut pas considérable: il ne paroissoit même être que l'effet de la fatigue, & de ses voyages faits à pied en grande partie dans les plus grandes chaleurs de l'Ete: desorte qu'il ne sembloit demander pour remède qu'un peu de repos, joint à une meilleure nourriture; mais il ne tarda pas à devenir sérieux. Aussi-tôt que le fervent Supérieur sentit que son mal pouvoit avoir des suites, il fit appeller un Ecclesiastique de sa connoissance pour lui faire sa confession. Il la fit comme la dernière de sa vie, avec la honte & la contrition d'un homme plein de foi, qui est prêt à paroître devant son Juge, en repassant toutes les années de sa vie dans l'amertume de son ame, & en accusant tout ce qui pouvoit le montrer plus criminel, & l'humilier davantage.

Dès qu'il se vit en danger, son premier soin fut de demander ses derniers Sa-

cremens , qu'il reçut avec une foi & une dévotion capable d'en inspirer aux plus endurcis. Le second fut de faire donner avis de sa maladie à ses deux Assistans , dont l'un résidoit à Paris , & l'autre à Reims , afin de les tenir prêts à donner leurs ordres après sa mort , & à pourvoir au bien de l'Institut. Cette triste nouvelle ne leur fut pas plutôt donnée , qu'après avoir accordé des pleurs en abondance à leur juste douleur , ils les essuierent pour se rendre au plutôt auprès du Malade ; mais leur diligence fut inutile : ils le trouvèrent dans le tombeau. La surprise & la tristesse leur ôtèrent d'abord la parole. Leurs yeux payèrent ensuite au défunt le juste tribut de leurs larmes ; mais enfin revenus à eux-mêmes , ils ne pensèrent plus qu'à avertir tous les Freres de leur perte , à demander leurs prieres pour leur digne Supérieur , & à les intéresser tous à solliciter la miséricorde de Dieu de leur en accorder une semblable. C'est ce qu'ils firent par la Lettre suivante.

Lettre Circulaire au sujet de la mort du Frere Barthelemi , adressée aux Freres des Ecoles Chrétiennes.

A Tous nos chers Freres en Nôtre-Seigneur Jesus-Christ ; Salut : La mort précieuse devant Dieu de nôtre très cher & très-honoré Frere Barthelemi , Supérieur Général de nôtre Societé , décédé le huitieme Juin à quatre heures du matin , muni de tous ses Sacremens , qu'il a reçus avec une parfaite connoissance & de saintes dispositions , nous oblige de vous écrire la Presente pour vous témoigner la douleur sensible & cuisante que nous ressentons d'une perte si considérable , qui est , pour ainsi parler , irréparable , si Dieu n'y met la main , en nous faisant ressentir les effets de sa divine miséricorde , nous donnant lui-même un Successeur qui puisse marcher sur les traces du défunt. Nous pouvons dire avec vérité , que la main du Seigneur nous a frappé d'une manière bien sensible , en nous privant d'un si digne Conducteur , dont la vie & la mort n'ont été pour nous que des sujets de très-grande édification ; vous en êtes tous témoins , très-chers Freres. Permettez-nous donc de vous dire , que nous devons adorer les secrets impénétrables des Jugemens de Dieu , nous mettant devant les yeux ces paroles de Job : *Le Seigneur nous l'avoit donné , maintenant il nous l'ôte ; que son saint Nom soit béni.*

Il a toujours été pendant sa maladie dans une entiere & parfaite soumission aux ordres de Dieu , s'abandonnant absolument à lui pour le tems & pour l'Eternité ; il a néanmoins eu la veille de sa mort , après avoir reçu tous ses Sacremens , de très-fâcheuses tentations de desespoir , qui l'ont beaucoup fait souffrir , mais par la miséricorde de Dieu il en revint parfaitement cinq ou six heures avant son décès , & assura qu'il n'avoit aucune part à tout ce qu'il avoit dit dans ces fâcheux momens dont il n'étoit pas le maître , ayant donné des marques très-véritables & très-sensibles d'une parfaite conformité au bon plaisir de Dieu ; d'une grande confiance en sa bonté & miséricorde ; il a même dit en présence de quatre de nos chers Freres , quelques heures avant son trépas , qu'il avoit vû la Très-sainte Vierge avec M. De La Salle nôtre très-cher Pere , & qu'ils lui avoient parlé : Il n'en a pû dire davantage , étant aussi-tôt entré dans une espèce de sommeil létargique jusqu'au dernier soupir , qu'il a rendu avec une si grande tranquillité , que nous avons lieu de croire que son ame jouissoit intérieurement d'un paisible repos.

Maintenant donc , très-chers Freres , que Dieu l'a tiré à soi , il ne nous reste plus qu'à offrir nos vœux & nos prieres au Seigneur pour le soulagement de son ame , afin qu'il veuille bien lui faire miséricorde & la délivrer des flâmes du Purgatoire , si elle y est encore détenue : & à nous unir de cœur & d'esprit tous ensemble , quoiqu'éloignez les uns des autres , ainsi que faisoient les Chrétiens de la primitive Eglise , pour demander jour & nuit au Seigneur , avec larmes & gémissemens , par des prieres très-ardentes & des Communions très-fréquentes , comme faisoient les saints Apotres au sujet de Pélection de S. Mathias , qu'il nous fasse connoître (lui qui connoit le fond des cœurs) celui qu'il a choisi & destiné pour lui succéder. Ne nous arrêtons donc point , très-chers Freres , à tous ces vains titres d'honneur , d'ancienneté , d'âge & de condition ; mais tâchons de découvrir , à la faveur des lumieres du S. Esprit , celui qu'il a choisi pour nous conduire durant cette vie mortelle , dans la justice & dans la sainteté , par laquelle nous mériterons d'obtenir une gloire immortelle.

A Saint Yon le 16. Juin 1720.

Cette Lettre qui aprit en même tems aux Freres la maladie & la mort d'un Supérieur , qui avoit entièrement leurs cœurs , leur estime & leur confiance , rouvrit en leurs ames la playe qui n'étoit pas encore bien fermée , de la mort de M. De La Salle. Ils se regardèrent comme des orphelins abandonnez , & crurent avoir tout perdu en perdant , après leur saint Instituteur , celui qui avoit le plus son esprit , & qui les conduisoit avec une prudence & une douceur , qui ont peu d'exemples. Mais Dieu qui a toujours les yeux sur les pupilles , & qui dans les Ecritures Saintes veut être regardé comme leur Défenseur , donna aux Freres un autre Supérieur selon son cœur , qui leur fit connoître en peu de tems que le défunt est vivant en sa personne.

Le Frere Barthelemi fut inhumé avec la simplicité ordinaire aux Freres dans l'Eglise de S. Sever , Faubourg de Rouen , dans la Chapelle de sainte Susanne , près du tombeau de M. De La Salle son saint Pere en Jesus-Christ , sans doute par une conduite particuliere de la divine Providence , qui voulut réunir après la mort deux Hommes si unis ensemble pendant la vie.

Il semble que Dieu , en procurant l'honneur au Fils d'être inhumé proche son Pere , voulut récompenser aux yeux des hommes l'attache inviolable que le Frere Barthelemi conserva toute sa vie pour M. De La Salle au plus fort de ses persécutions , la soumission parfaite qu'il rendit toujours à ses ordres avec une humilité édifiante , & le respect profond qu'il eut toujours pour lui.

On a pû voir par cet Abregé de la vie de ce second Supérieur des Freres des Ecoles Chrétiennes , que son caractère particulier étoit une piété généreuse & humble , qui lui inspirant une grande défiance de ses lumieres , l'engageoit sans cesse à recourir à celles d'autrui & à s'y soumettre. De-là ce fond de sagesse & de douceur , qui rendoit son Gouvernement aimable ; ce fond de patience & de charité , qui lui faisoit supporter les mépris , les persécutions & les défauts d'autrui sans aucune marque de ressentiment ; ce fond de tendresse & de compassion pour ceux qui étoient tentez , qui lui ouvroit leurs cœurs & lui attiroit toute leur confiance ; ce fond de vigilance & de régularité , qui le rendoit inflexible sur l'observance des moindres Réglemens ; enfin ce fond de bonté & de fermeté dont il assaisoionoit si bien les corrections , qu'elles devenoient efficaces sans être ameres , en sortant de sa bouche.

Voilà en racourci le portrait de l'intérieur du Frere Barthelemi , qu'il faut met-

tre un peu plus en grand , pour satisfaire aux desirs des Freres qui conservent pour sa mémoire un respect , une estime & une tendresse que le tems n'affoiblit point. C'est ce que nous allons faire dans le Chapitre suivant , après que nous aurons dit un mot du Frere Joseph , l'un des deux Assistans du Frere Barthelemi dont nous avons parlé ci-dessus. Les services qu'il a rendus à l'Institut pendant près de trente ans , méritent qu'on lui donne rang dans cette Histoire.

Ce Frere fut reçu à Paris par M. De La Salle vers l'an 1700. à l'âge de vingt ans. Il étoit du Village de Lerzi proche Marle en Picardie. Sa ferveur fut si grande dans le Noviciat , qu'il fut employé quelques années après à conduire les Freres , & ensuite à la Visite des Maisons à la place du Frere Directeur de la Maison de Paris , qui y causa tant de peine à M. De La Salle , aussi-bien qu'en Provence où il quitta la Société , au grand scandale de tous les Freres. Si le Frere Joseph a rempli les Charges de cet Apostat , il n'a point eu de part à son esprit. Il fut toujours inviolablement attaché à M. De La Salle , & il fut un de ces fidèles Disciples qui ne l'abandonnèrent jamais dans ses plus grandes persécutions. Il fut de même le soutien du Frere Barthelemi , qui se déchargeoit sur lui de la plupart des affaires du-dedans & du dehors , en quoi il étoit fort entendu. Il aimoit la régularité , le bon ordre , l'avancement des Freres dans la vertu & le progresz de l'Institut. Il étoit infatigable ; & il s'écoutoit si peu , que lorsqu'il s'agissoit de la gloire de Dieu & du bien de la Société , rien ne pouvoit l'arrêter. Il étoit sujet à de grandes infirmités , entr'autres il garda pendant près de quinze ans un rhume qui lui causoit une toux violente & presque continuelle : cependant il ne chercha jamais ni dans ces infirmités , ni dans la rigueur des saisons , un prétexte pour se dispenser de ce que l'obéissance exigeoit de lui. Ce fut par-là qu'il s'attira , & qu'il conserva toujours la confiance de l'Instituteur , du Frere Barthelemi & de ses Successeurs. M. de Pont-Carré le Pere , premier Président du Parlement de Rouën , l'honoroit de sa bienveillance & de son estime à cause de sa vertu & de ses manieres simples & naïves. Toutes les fois que ce Frere alloit à son Logis , il lui donnoit toujours une favorable Audiance ; & la familiarité avec laquelle il le recevoit , faisoit voir qu'il prenoit grand plaisir à le voir & à l'entendre parler. Le Frere étant allé un jour le saluer après trois ou quatre ans d'absence , ce Magistrat lui dit que s'il étoit revenu pour demeurer à S. Yon , cela l'engageroit à y aller plus souvent. Ce Seigneur donna encore des marques de l'estime qu'il avoit pour lui , par le regret qu'il témoigna de sa mort , qui arriva de cette sorte.

Le Frere Joseph , ayant été envoyé à Paris pour terminer avec S. E. M. le Cardinal de Bissy & les Messieurs de Ville de Meaux l'Etablissement des Freres en cette Ville , il s'y donna tant de mouvement & y prit tant de fatigues , qu'il tomba malade d'une esquinancie dans la Maison des Freres de Paris. Il en mourut peu de jours après le 21. Février 1729. muni de tous ses Sacremens , qu'il reçut avec de grands sentimens de pieté & une parfaite résignation à la volonté de Dieu.

CHAPITRE II.

Les Vertus du Frere Barthelemi.

LE Frere Barthelemi s'est trouvé Supérieur de l'Institut dans ces tems périlleux que l'Apôtre marque, quand il dit que dans la suite des siècles il y en aura qui s'écarteront de la foi, en s'attachant aux esprits d'erreur & à la science des démons par l'artifice de certains hypocrites d'une conscience cautérisée. Ce Frere a vû ces tems malheureux, dans lesquels plusieurs se sont écartez & ont tourné leur esprit du côté de la vaine doctrine, prétendant être Docteurs de la Loi, & Penseigner même à ceux que Jesus-Christ a établis pour en être les Juges & les Oracles. Il les a vûs & il en a gémi en secret, tandis qu'il a pris toutes les précautions imaginables pour défendre son troupeau, & se défendre lui-même de la contagion de l'erreur, qui s'étendoit sous ses yeux de tous côtez, comme la cancrène, & qui infectoit ceux que le goût de la nouveauté rendoit curieux. Dans les tems que les Partisans du P. Quesnel couroient la mer & la terre, pour faire des Profelites, & employoient sur-tout leurs efforts pour rendre les Ecoles Chrétiennes des Académies d'erreur, un Homme à la tête d'une Congrégation naissante, pauvre, sans apui, abjecte, persécutée, avoit besoin d'un grand fond de prudence & de courage pour mettre à l'abri de la nouveauté la foi d'un nombre de Freres dispersez en divers endroits du Royaume, & sous la dépendance de Pasteurs favorables à la doctrine condamnée, & pour défendre la sienne des sollicitations, des menaces & des embûches qu'on lui tendoit.

T.
La Foi
Frere Bar-
thelemi.
1. Ad Tim.
c. 4. v. 1. &
2.
Ibid. c. 1. v. 6.
& 7.

C'est cependant ce qu'a fait le Frere Barthelemi par une conduite pleine de sagesse & de lumieres, pleine d'une noble générosité, & de cette simplicité de colombe unie à la prudence du serpent, que Jesus-Christ recommande dans l'Evangile. Le plan de conduite qu'il a suivi là-dessus, est celui que M. De La Salle lui avoit tracé. Il consistoit en ces cinq Articles :

Le premier; à demeurer inviolablement attaché au centre de l'unité, à la foi de Pierre, à cette pierre inébranlable contre laquelle toutes les erreurs & les Héretiques depuis dix-huit siècles vont heurter & se briser, & à se soumettre de cœur & d'esprit, avec une obéissance aveugle, simple & prompte, aux décisions & aux jugemens de la multitude des Evêques unis à leur Chef, qui composent l'Eglise enseignante; qui sont la bouche & la voix de l'Epouse de Jesus-Christ, gouvernée par son Esprit, assistée par sa protection assidue, & établie la colonne inébranlable de la vérité. Voilà, disoit-il, le Guide qu'il faut suivre sans crainte de s'égarer; le Maître qu'il faut écouter, sans appréhension de se tromper; l'unique parti qu'il faut embrasser, sans risque de se méprendre. En qualité de Freres de la Doctrine Chrétienne, c'est-à-dire, de Catéchistes, voilà ce que nous devons sçavoir, ce qu'il nous suffit de sçavoir, & tout ce que nous pouvons nous glorifier de sçavoir; le reste n'est point de notre compétence.

Le second Article sur lequel il insistoit, étoit de faire profession ouverte de cette Doctrine, quand l'occasion le demande, sans déguisement, sans dissimulation, sans honte & sans crainte, mais avec la prudence, la douceur, l'humilité & la modestie convenable aux Freres, sans sortir des bornes de la modéra-

Abregé de la Vie du Frere Barthelemi,

tion & du respect dû aux personnes, & proportionné à leur rang & à leur dignité; parce que c'est une nécessité de déclarer sa foi, quand l'occasion le demande, selon cette parole de l'Apôtre: *Pour être justifié, la foi du cœur suffit; mais quand l'occasion l'exige, il faut que la bouche la déclare, si on veut être sauvé.* Parce que celui-là seul méritera que Jésus-Christ le confesse au jour du Jugement devant son Pere céleste & en présence de ses Anges, qui l'aura confessé avec courage sur la terre devant les hommes: d'où il concluait qu'ils devoient se regarder comme trop heureux & trop honorez, si cette déclaration leur attiroit des mépris, des insultes, des persécutions & des opprobres; puisqu'alors ils souffriroient pour la foi, & qu'ils entreroient en société avec les Apôtres, les Martirs, les Confesseurs & les Docteurs de l'Eglise.

Le troisième Article qu'il recommandoit aux Freres après leur Instituteur, étoit de fuir tous ceux qui ont une doctrine contraire, de rompre tout commerce avec eux, de se défier de leurs belles paroles, de leurs discours insinuans, de leur vertu feinte & hypocrite, de n'entrer jamais en discours, encore moins en dispute avec eux, de se tenir toujours en garde contre leurs artifices, & pour ne s'y point laisser surprendre, de s'interdire pour jamais la lecture de leurs livres & de leurs écrits, & de refuser tous présens en ce genre avec une sage humilité qui apprend à craindre un venin subtil & doux, que les ennemis de la vérité savent enveloper sous les plus belles fleurs, & apêter en mille manières différentes.

Le quatrième Article étoit de s'en tenir à la science de tous les simples Fidèles, dans les occasions où la nécessité oblige de répondre ou d'entrer en discours sur les matieres agitées, & de ne point sortir des premiers principes de la Doctrine Chrétienne, & de ce qu'on appelle *Catéchisme*, sans vouloir jamais paroître en sçavoir davantage, ni faire apercevoir qu'on auroit étudié en Philosophie ou en Théologie; parce que la qualité de Frere interdisant l'usage des sciences, ce seroit ostentation & vanité de s'en servir; & que de plus, ce seroit s'exposer au péril évident de se laisser séduire, en voulant disputer avec gens d'un esprit plus subtil & d'un sçavoir plus profond. Il les assurait même qu'il suffisoit de sçavoir à fond ce qu'on appelle *Catéchisme*, pour se mettre à couvert de tous les traits de la nouveauté, & finir en peu de mots des controverses qui sont aisément terminées, quand on se renferme dans les premiers principes de la Doctrine Chrétienne.

Enfin, après M. De La Salle il faisoit une Loi aux Freres de ne se point mêler des questions du tems, & de garder un profond silence sur toutes les matieres de doctrine; parce que c'est aux Docteurs & aux Sçavans, & non à eux, qu'il convient d'en traiter. Parce qu'étant au rang des Oûailles, c'est à eux à écouter la voix des premiers Pasteurs du troupeau, & qu'il ne convient pas aux simples Fidèles, qui doivent avoir l'obéissance pour partage, de raisonner sur des matieres élevées; parce qu'enfin il n'y a rien à gagner pour eux & beaucoup à perdre, d'agiter des questions qui n'engendrent, comme dit S. Paul, que la contention, l'orgueil & l'opiniâtreté, & nullement l'édification.

Le Frere Barthelemi étoit le premier à suivre ces Régles à la lettre. Comme il avoit occasion d'en répéter souvent les leçons, il avoit soin d'en donner des exemples.

Si on veut se ressouvenir de ces tems orageux qui ont suivi la condamnation du Livre des Réflexions morales, du déluge de Livres & d'Écrits séditieux, dont

La Capitale & les Provinces furent inondées ; des ressorts qu'on fit jouer pour prévenir les peuples, les Universitez, & les Corps entiers, Réguliers & Séculiers, on pourra juger ce qu'un simple Frere, à la tête d'une Communauté consacrée à l'Instruction Chrétienne, eut à souffrir pour la défendre d'une doctrine devenuë à la mode, & pour en écarter des Maitres toujours résolus à flâou à persécuter ceux qui ne veulent pas être leurs Disciples.

Ces zélateurs d'une doctrine tant de fois condamnée, après avoir en vain usé tous leurs artifices pour ranger à leur parti le Supérieur des Freres, dans l'espérance de gagner le Corps quand le Chef seroit à eux, ne gardèrent pas plus de mesures dans leurs vengeances, qu'ils en avoient observé dans leurs promesses. Rien ne fut épargné pour le decrier, le noircir & le chagriner. Au reste, non contents de faire tomber tout le poids de leur indignation sur le seul Mardochee, qui n'étoit plus à leurs yeux qu'un homme vil & méprisable, ils entreprirent d'envelopper avec lui sa Congrégation, ou une partie de sa Congrégation dans une commune ruine. Là où les Prélats, où les Grands-Vicaires, où les Pasteurs se déclarèrent contre la Constitution, les Freres eurent une cruelle guerre à soutenir. On ne pensa qu'à les chasser, qu'à dépeupler leurs Ecoles, qu'à renverser leurs Etablissmens.

Des plaintes réitérées que recevoit le Supérieur sur ce sujet de la part de plusieurs Freres ; les descriptions qu'il lisoit dans leurs Lettres, des tours & des stratagemés qu'on leur jouoit, pour lasser leur patience ; des pièges qu'on leur tendoit, pour surprendre leur simplicité ; des calomnies qu'on leur imposoit, pour noircir leur conduite ; des vexations qu'on leur faisoit, pour les contraindre de s'exiler eux-mêmes, crucifioient l'ame de ce Juste, & lui mettoient sans cesse en main la plume, ou pour les consoler, ou pour les encourager, ou pour les instruire de la maniere dont ils devoient se comporter. Cependant son cœur n'étoit pas sans consolation ; car la joye de voir les Freres immobiles dans la foi, & inaccessibles aux attraits de la nouveauté, en étoit une bien douce & bien capable d'essuier ses larmes, en lui donnant sujet d'emprunter ces paroles de S. Paul : *Je rends graces à mon Dieu par Jesus-Christ pour vous tous, parce que votre foi est connue de tout le monde. Ayant devant Dieu notre Père le souvenir de ce qu'opere votre foi, de vos travaux, de votre charité, & de la constance de votre confiance en J. C. N. S. je ne cesse d'en bénir & d'en remercier Dieu.*

Après les avoir congratulés & encouragés à la persévérance dans les persécutions pour la foi, il ajoutoit des avis conformes aux Régles & aux maximes ci-dessus rapportées, qu'il tenoit de M. De La Salle, & les prioit de ne se point mêler des disputes presentes, de garder le silence avec ceux qui ont la démangeaison de parler de Grace, de Prédestination & de semblables questions, de s'en tenir à leur Catéchisme, & de ne vouloir pas paroître en sçavoir davantage, de fuir le commerce des nouveaux Pharisiens, & d'oposer à leur fausse vertu, la pratique même & non l'apparence de l'humilité, de la mortification, de la patience, de la douceur, de la charité ; en un mot, de laisser aux Docteurs & aux Sçavans de l'Eglise le soin de soutenir sa foi par des Ecrits & des discours, pour ne se réserver que celui de la défendre par une vie sainte & Evangélique. Il faut pourtant tout dire ; ces grands ménagemens que le Frere Barthelemi inspiroit à ses Freres pour les Supérieurs Ecclésiastiques favorables aux nouveautez du tems, ne plaisoient pas à tous les bons Catholiques. Il en reçut même des reproches de la part de quelques-uns, dont le zèle avoit plus d'ardeur que de lumieres.

vi. 31.

1. Thess. 1. 2.

Je me fais bien aperçû , dit-il lui-même dans une de ses Lettres , que l'on a sçû ce que j'écrivois à nos Freres , touchant la soumission que nous devions avoir à N. S. Pere le Pape & à l'Eglise , puisqu'un Evêque m'en a fait des reproches ; mais cela ne m'a ni épouventé , ni ébranlé.

Ayant reçu quelques reproches sur une Lettre qu'il avoit écrite , pour porter ses Freres à user de prudence sur ce sujet , il répondit en peu de mots à celui qui avoit trouvé à redire aux avis sages qu'il avoit inspirés : “ Je n'ai écrit cette „ Lettre , qu'avec beaucoup de précautions & de bons & sages conseils , & sans „ intéresser ma conscience ; car j'avois consulté le Supérieur Général du plus fa- „ meux Séminaire de France & quelques habiles personnes d'un Ordre des plus „ florissans & des plus utiles à l'Eglise : rien ne me mortifie tant , ajoute-t-il , „ que des reproches sur ce sujet ; parce que je regarde ce qui touche la foi , „ comme une chose très-délicate. „ Ensuite , pour faire voir que ce n'étoit pas par foiblesse ni par lâcheté à soutenir les intérêts de la foi , qu'il conseilloit à ses Disciples d'user de grandes précautions dans des occasions si délicates ; il ajoute : “ Au reste , j'ai eu l'honneur de recevoir des reproches & des menaces , „ pour avoir tâché de maintenir nos Freres dans la foi , & on m'a fait des plain- „ tes sur cela , comme si j'avois fait quelque excès , quoique sans raison.

En effet , tout ce qui ressentoit la nouveauté , lui étoit insupportable ; c'est ce qu'il témoignoit souvent dans les conversations qu'il avoit avec ses Freres , en leur disant qu'il falloit éviter avec soin jusqu'à l'ombre de la nouveauté , & s'attacher à la saine doctrine de nos Peres , sans s'en détourner ni à droit ni à gauche : Il s'écrioit même quelquefois à ce sujet ; *Je benis Dieu de ce qu'il m'a fait la grace de naître de Parens bien Catholiques , & de ce qu'il m'a donné une si grande aversion pour toute nouveauté. Grâces à Dieu , disoit-il encore , je suis bon Catholique , & j'espère de l'être toute ma vie.*

Il étoit rempli de consolation toutes les fois qu'il pensoit à l'article du Testament de Mr De La Salle , dans lequel il exhorte tous ses chers Enfans d'être bien soumis à l'Eglise de Rome. *Observons* , ajoutoit-il souvent , *les dernieres volontez de M. notre cher Pere.*

Quoique les Freres répandus en divers Diocèses , où la nouveauté en crédit mettoit souvent de mauvaise humeur contre eux les Supérieurs qui lui étoient favorables , eussent à souffrir en plusieurs endroits toutes les peines qu'une union inviolable au centre de l'unité & au corps des premiers Pasteurs , a coutume de susciter de la part des rebelles , qui en secouoient le joug & l'autorité , il faut dire à la louange de ceux de Calais & de Boulogne , que de plus grands combats leur méritèrent de plus brillantes couronnes.

En effet , l'orage qui rouloit çà & là , qui grondoit tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre , & qui tomboit de tems en tems sur quelques-uns , vint fondre sur ceux-là. Sans répéter ce qui a été dit dans la vie de M. De La Salle , nous nous contenterons de dire que feu Mgr. Pierre de Langle , Evêque de Boulogne , ami & Protecteur des Freres , tandis qu'il le fut de la saine doctrine , en devenant Apellant , devint leur ennemi & leur persécuteur. Ceux qui jusqu'alors l'avoient édifié par leur vie réglée & leur zèle à instruire les ignorans , lui devinrent suspects. C'est pourquoi il écrivit au Frere Barthelemi , afin de l'obliger de retirer lui-même les Maîtres des Ecoles Chrétiennes de Calais , s'il vouloit lui épargner la peine de les en chasser , & à eux la honte de s'en voir chasser. J'ai vû dans son tems cette Lettre , que la charité assurément n'avoit

n'avoit pas dictée ; car elle étoit du stile le plus amer & le plus aigre , pleine de menaces & d'invectives. Il avertissoit enfin qu'ayant donné ordre à son Grand-Vicaire d'interdire aux Freres tout exercice d'enseigner, ils devenoient inutiles , & que par conséquent il ne devoit pas tarder de les rapeller ; que d'autres plus dociles aux Superieurs Ecclesiastiques étoient déjà retenus & prêts à remplir leurs places ; qu'ayant aussi appris que les Freres de Boulogne , dont jusqu'alors il avoit été content , prenoient le train de ceux de Calais , il lui conseilloit aussi de les retirer , parce qu'il ne pouvoit plus leur confier la jeunesse , & qu'il avoit donné ordre de leur ôter le pouvoir d'enseigner.

Le Frere Barthelemi surpris de la lettre du Prélat , fit son possible pour l'adoucir par une réponse des plus humbles & des plus respectueuses , conçûe en ces termes : • Monseigneur , j'ai reçu celle que Votre Grandeur m'a fait la grace • de m'envoyer , par laquelle elle m'apprend être fort mécontente de nos Fre- • res de Calais & de Boulogne , & avoir donné ordre qu'ils soient interdits de • leurs fonctions des Ecoles , ce qui m'afflige fort , attendu que j'ai tâché d'é- • xécuter les ordres qu'il lui a plu me donner pour le changement de plusieurs • sujets , & de leur deffendre d'avoir de communication avec le S. N. & de se • mêler en aucune maniere des affaires de l'Eglise , qui ne regardent que nos • Seigneurs les Evêques & Superieurs Ecclesiastiques , ce que M. De La Salle • notre Instituteur , d'heureuse mémoire , leur a aussi beaucoup recommandé. • Cependant nos Freres de Calais & de Boulogne m'ont marqué qu'ils n'avoient • point fait tout ce dont des esprits prévenus contre eux les accusoient , & que • ceux qui avoient dit à Monsieur votre Grand-Vicaire qu'ils avoient manqué de • respect envers votre Grandeur & envers plusieurs personnes Ecclesiastiques , • avoient avancé de véritables calomnies. C'est pourquoi , Monseigneur , je • vous supplie très-humblement de vouloir bien user encore d'indulgence envers • ceux d'entre nos Freres de votre Diocèse , qui auroient pu manquer en quel- • que chose à leur devoir envers Votre Grandeur. Nous tâcherons de faire en- • sorte qu'ils lui donnent lieu désormais d'être contente de leur conduite. J'ai • l'honneur d'être avec une très-grande reconnoissance & un très-profond res- • pect , Monseigneur , de Votre Grandeur. Le très-humb'le , &c.

Cette lettre eut son succès. Le Prelat désarmé par l'humilité & les ménagemens prudents du Superieur des Freres , suspendit le peu de tems qu'il vécut les effets de son indignation contr'eux. Mais ce tems expiré qui ne fut que d'une année , ce bras que la sagesse & l'humilité du Frere Barthelemi , avoient eu le pouvoir d'arrêter , se leva après sa mort , pour porter les coups les plus violens sur les Maitres des Ecoles Chrétiennes de Calais & de Boulogne. Non content de les interdire de leurs fonctions , il prit toutes les mesures nécessaires pour les chasser de son Diocèse ; & elles lui auroient réussi , si celui qui tient en main les cœurs des Grands , n'en eût empêché l'exécution.

Au reste , si la constance des Freres à se conserver dans la foi de leurs peres , leur attira l'indignation de leur Prelat , & arma contr'eux la fureur des novateurs , ils trouvèrent dans les applaudissemens de presque tous les Citoyens de Calais , & de la plus grande partie de ceux de Boulogne , de quoi se consoler. Leur courage même croissoit au plus fort des persécutions , en voyant de pieux Laiques envier leur sort & souhaiter être à leur place pour avoir le mérite de souffrir pour la cause de Jesus-Christ. Leur plus grand soutien étoit leur digne Superieur qui étoit attentif à les conduire au milieu de cette tempête par des avis

sages & salutaires , propres à leur inspirer la générosité Chrétienne , & à les écarter d'un zèle imprudent.

• Nous compâmes beaucoup à vos peines , écrivoit-il à un d'entr'eux , nous nous adressons à notre Pere Tout-Puissant & à notre sainte Mere , qui peut tout auprès de son Fils , pour lui demander la force , la consolation & les grâces qui vous sont nécessaires. Ha ! Que vous êtes heureux d'être éprouvé dans ce monde-ci ! Souffrez donc aussi long-tems qu'il plaira à notre Seigneur , afin qu'ayant purgé ici-bas vos péchez , & acquis des mérites & des couronnes , vous en soyez glorieusement récompensé dans le Ciel durant l'Eternité. Encouragez vos Freres en particulier par ce motif. •

Enfin le Superieur des Freres , pour garantir de tous les apas de la séduction , ceux des siens qui se trouvoient environnez des Docteurs du mensonge , leur envoya un mémoire de toutes les questions qu'on pourroit leur proposer , avec les réponses justes & précises qu'ils devoient faire , s'il arrivoit qu'on s'avisât de les interroger , en leur recommandant de ne se point engager dans de longs discours , & de tirer du fond du Catéchisme ce qu'ils devoient repliquer. C'est ainsi que le sage Superieur après avoir *bû de l'eau de sa citerne & de celle de son puits , la laissa couler dans sa Société , afin que tous ses enfans pussent en boire & se desaltérer.*

Prov. Chap. 15.

II.
son esprit de foi.

Il ne se contentoit pas de deffendre sa Foi & celle de ses enfans , de la contagion des erreurs , il s'étudioit à leur inspirer l'esprit de Foi & à s'en remplir lui-même , comme de l'esprit qui doit être commun à tous les Chrétiens , & propre aux Freres des Ecoles Chrétiennes. Aussi sa vie fut-elle une vie de foi , telle que doit être celle du juste , & de toutes les règles de l'Institut , celle qui lui parut la plus essentielle , & qu'il s'attacha d'observer avec plus de soin , fut celle qui prescrit de n'agir que par l'esprit de foi , de se rendre Dieu present , & de ne perdre jamais le desir de lui plaire en toutes choses.

Il regardoit par cet esprit tous les événemens fâcheux ou agréables , comme venans de la main de Dieu , & plein de respect & de soumission pour les ordres du Très-Haut , ces paroles de Job : *Le Seigneur l'a donné , le Seigneur l'a oté , son saint nom soit beni* , étoient les seules qu'il permettoit à sa bouche de prononcer , à l'exemple de son saint Pere M. De La Salle , qui leur portoit une si grande dévotion , qu'il en a fait la devise de la Société.

Pour se roidir contre la lâcheté à laquelle la nature se porte de tout son poids , & s'exciter à la pratique des vertus austères , il appelloit à son secours quelques passages choisis de la sainte Ecriture , qu'il appelloit des passages de Foi , & il en faisoit l'objet ordinaire de ses pensées durant le cours de la journée. La lecture de la sainte Ecriture faisoit un de ses plaisirs les plus sensibles , & il étoit aussi régulier à se nourrir de cette parole de Dieu , qui est l'aliment de l'ame , qu'à donner à son corps celui qui lui étoit nécessaire. Dans les voyages même & dans les occupations les plus pressantes , il ne s'en dispensoit pas. Il ne pouvoit , disoit-il , se laisser de benir Dieu , de ce qu'il avoit inspiré à M. De La Salle d'ordonner dans sa règle , à tous les Freres de porter toujours sur eux le Nouveau Testament , & de ne manquer aucun jour d'en faire la lecture avec le sentiment d'une vive foi , d'une intime révérence & d'une piété dûe aux paroles du Verbe incarné. Dévotion qu'il s'attachoit d'inspirer & d'imprimer dans le cœur de tous les siens , en leur recommandant sur tout de mettre en pratique ce qu'ils lisoient , & d'exprimer par les œuvres les sentimens de leurs cœurs.

Sa sollicitude n'étoit pas moins grande pour attirer toute leur attention sur ce point de leur règle , qui leur ordonne de régler toutes leurs pensées , leurs jugemens , leurs desseins & leurs desirs sur les lumieres de la Foi , & d'animer de l'esprit de Foi toutes leurs actions.

• Tâchez , écrit-il à un d'eux , de vous conduire toujours par des vûes de foi , cette conduite vous rendra aveugle dans l'obéissance , & vous fera regarder la volonté de Dieu en tout ce que vous aurez à faire , & en tout ce qui vous arrivera de mortifiant & de déplaisant ; car il faut vous attendre que vous aurez par-tout des croix ; & si vous avez soin de les regarder par des vûes de foi , vous les recevrez comme des presens du Ciel. Il faut , ajoute-t'il , imiter & suivre Jesus-Christ par la pratique des vertus , dont il nous a laissé l'exemple. •

Un Frere lui écrivant un jour , pour lui faire part du bon succès d'un long & pénible voyage , il lui témoigne la joye qu'il en a , & le prie de ne se conduire désormais que par l'esprit de foi. • Je suis bien-aïse , lui dit-il , que vous soyez arrivé en bonne santé , je prie Dieu qu'il vous la conserve , je parle de la santé du corps ; vous savez assez ce qui peut la conserver. Je désirerois que vous sçûssiez aussi-bien conserver la santé de l'ame. Je vous recommande donc de vous servir des remèdes préservatifs , tels que sont l'obéissance & la régularité , & sur tout de n'agir que par esprit de foi , ce qui produira en vous la modestie & le recueillement qui vous sont si nécessaires. •

Il étoit si persuadé , qu'on ne peut rien faire qui puisse être de grand mérite devant Dieu sans cet esprit , qu'il ne cessoit de presser & de conjurer ses Freres au nom de Jesus-Christ , d'animer leurs moindres actions par des vûes de foi , & il étoit rempli de joye lorsqu'il aprenoit que quelqu'un docile à ses avis s'attachoit à cette pratique.

• Mon très-cher Frere , dit-il dans une autre de ses lettres , j'ai reçu votre dernière à Rouën , à laquelle je n'ai pû répondre aussi-tôt , à cause du voyage que j'ai fait à Paris , où je suis depuis environ six semaines. Nous voulons bien volontiers vous changer du lieu où vous êtes , pour venir dans cette Province de France , & même vous procurer quelque-tems de retraite au Noviciat , pour y reprendre bien l'esprit de notre Institut qui est l'esprit de foi , comme vous nous le demandez. En attendant que nous puissions faire ce que vous souhaitez , je vous exhorte & vous prie de tout mon cœur , de vous conduire en toutes vos actions par des vûes de foi , de fermer les yeux pour ne pas voir les fautes de vos Freres , & de les attribuer , si vous les voyez , à la malice du démon & à la foiblesse humaine : c'est en cette occasion qu'il faut agir par esprit de foi , en faisant un retour sur vous-même pour voir vos foibleses : Or pour vous conduire par des vûes de foi , comme il convient que vous le fassiez , vous devez faire attention à la sainte vie & à la conduite de notre Seigneur , aux maximes & vérités qu'il a pratiquées & enseignées , & à l'obligation que nous avons tous de conformer notre vie à la sienne , & d'adopter les mêmes vûes , les mêmes desirs , & les mêmes sentimens que lui , puisqu'il faut que les prédestinez lui ressemblent par la conduite de leur vie extérieure & intérieure , excepté dans la pratique de ses miracles.

C'est ainsi que ce saint Frere tiroit du bon tresor de son cœur , des choses anciennes & nouvelles (comme parle Jesus-Christ) pour animer ses Freres à faire toutes leurs actions dans la vûe & pour l'amour de Dieu ; mais s'il prenoit tant

de soin pour leur inspirer des sentimens de foi, il n'avoit pas moins de zèle pour les y entretenir. • Il ne suffit pas, disoit-il, de jeter les fondemens d'un édifice, il faut ensuite bâtir dessus, sans quoi ces fondemens resteront inutilés : de même il ne suffit pas d'avoir commencé d'entrer dans l'esprit de foi, • il ne faut ensuite vivre que par cet esprit.

III.
Sa confiance
en Dieu.

Sa confiance en Dieu étoit proportionnée à sa foi, & elle lui étoit inspirée par la défiance qu'il avoit de lui-même ; car comme c'est l'orgueil qui engendre la présomption, & que la présomption est elle-même une des espèces de ce vice capital, racine & source de tous les autres, c'est l'humble défiance de soi-même qui inspire à l'ame une noble confiance en Dieu.

Esai. 4. v. 1.

La vérité est que cette vertu fut d'un grand secours à un homme qui se vit dans l'absence de M. De La Salle & après sa mort, chargé d'une Congregation naissante, pauvre, abjecte, & en but à la contradiction. En quelle autre main que celle du Tout-puissant, ce pilote dépourvu de toute assistance humaine, pouvoit-il remettre une nacelle sans cesse battue, agitée par des orages nouveaux, & menacée à chaque moment du naufrage ? Aussi ce fut ce que l'humble successeur de Monsieur De La Salle ne manqua pas de faire. Tout son recours en toutes occasions, fut à Dieu, & il n'en fut point confus. Souvent contre toute esperance, il espéra en Dieu dans les événemens les plus fâcheux. Lorsqu'ils arrivoient, son soin étoit d'aller avec une confiance filiale s'en consoler avec le Pere Celeste, & implorer son assistance, après lui avoir fait le récit de ses malheurs, & de s'abandonner ensuite aux dispositions de sa divine Providence. Aussi pour l'ordinaire étoit-il exaucé, & pouvoit-il dire avec le Roi Prophète : *Il a fait naître la joye dans mon cœur, au milieu de mon affliction.*

Persuadé que Dieu est à notre egard un Pere plein de tendresse, & qu'il reçoit avec une bonté sans exemple les requêtes de ses enfans, il ne fondoit que sur la Priere le succès de ses entreprises, & c'étoit toujours par la Priere qu'il les commençoit & les finissoit. Pour rendre la sienne efficace, il engageoit tous les Freres à l'appuyer de la leur, dans l'humble sentiment que Dieu accorderoit à leurs mérites, ce qui seroit refusé à son indignité.

Comme les vertus sont tellement liées les unes avec les autres, qu'il n'est pas possible d'en acquérir une en perfection, qu'on n'en mette d'autres en pratique d'un prix égal ou supérieur ; la confiance en Dieu faisoit naître dans notre Frere, l'exercice de l'abandon à sa divine Providence, & de sa résignation entière à son bon plaisir : Combien a-t'il eü occasion d'en faire des actes généreux ? Peu de semaines ou de mois se sont écoulés pendant sa supériorité, qu'il n'en ait donné quelques exemples. L'ordre qu'il accepta d'entreprendre la visite de toutes les maisons de l'Institut, en est un dont il faut dire un mot.

Il s'agissoit de faire le tour d'une bonne partie de la France dans la saison la plus fâcheuse & la plus incommode. L'obéissance en cette occasion fut pour lui un grand sacrifice ; car en acceptant un voyage si long & si périlleux, il en sentit & il en prévint toutes les peines & tous les périls. La frayeur quand il fallut le commencer, s'augmenta au point qu'il fut saisi d'un tremblement général dans tous les membres, & qu'il ne put arrêter le cours de ses larmes. La nature même en ce moment, dans lequel l'imagination faisoit violence à la raison & à la foi, effrayée des peines & des dangers qu'elle alloit courir, commençoit à entrer en dispute avec la grace, & à vouloir arrêter le voyage commencé des les premiers pas ; mais le combat ne dura pas long-tems, & la vic-

toire ne tarda pas à se déclarer pour le Frere Barthelemi , qui rentrant en lui-même & dans une profonde humiliation de sa foiblesse , fit un généreux effort pour s'élever au-dessus d'elle , & la surmonter par un abandon entier de sa personne à la conduite de la divine Providence. Ainsi résigné au bon plaisir de Dieu , attentif uniquement à faire sa sainte volonté , sans se permettre d'ouvrir les yeux sur les périls de son voyage , il oublia qu'il avoit une vie à perdre pour le ressouvenir de la seule obéissance. Les dangers de cette course n'étoient pas imaginaires ; ils se réaliserent souvent dans la route , & il n'en put être préféré que par une protection particuliere de Dieu , & par le soin vigilant de cette divine Providence , à laquelle il s'étoit livré sans réserve , marchant à l'aveugle où elle le conduisoit ; mais marchant tranquille & sans inquiétude , comme l'enfant qui est porté entre les bras de sa mere & qui repose sur son sein.

Passant un jour dans le Vivarés , Pays où les précipices sont fréquens , il s'y trouva perdu dans des chemins où l'abondance de la neige qui couvroit la terre , ne permettoit pas aux yeux d'apercevoir les moindres traces de la route. Alors marchant comme Abraham sans sçavoir où il alloit , ne pouvant faire un pas sans juste sujet d'appréhension de tomber dans un abîme , il eut besoin de toute sa confiance en Dieu. Pour mériter son secours après avoir multiplié les actes de soumission à ses ordres , d'abandon à sa conduite , de résignation à son bon plaisir , & de sacrifice de sa propre vie , il pria son saint Ange de lui servir de guide ; & dans le moment ses yeux en s'ouvrant , aperçurent de fort loin des voyageurs qui lui firent signe de les suivre sans crainte. Il le fit en rendant grâces à Dieu , d'un secours si prompt & si peu attendu ; & comme s'il eût été miraculeux , quand il fut tiré d'embarras & hors du péril , ses charitables guides disparurent à ses yeux. C'est ainsi que le Pere des lumieres & le Dieu de toute consolation , qui console ses serviteurs dans leurs peines , délivra celui-ci d'une maniere qui paroît extraordinaire , parce qu'il avoit mis en lui toute sa confiance.

Même peril , même protection visible du Ciel , en passant par l'Auvergne , Pays où le nombre des hautes montagnes multiplie celui des plus profonds précipices , dans un tems où la neige déroboit aux voyageurs tous les vestiges des chemins.

Le danger qu'il courut en continuant sa route dans le passage d'une riviere , fut encore bien plus grand , & le soin de Dieu bien plus marqué pour l'en tirer. En cherchant un endroit gayable , il tomba dans le lieu de la Riviere le plus profond & le plus périlleux ; mais par bonheur pour lui , & peut-être par l'assistance de son saint Ange Gardien , plus il pressoit le Cheval d'avancer , plus l'animal reculoit ; enfin , lorsque pour s'en faire obéir il le piquoit avec moins de ménagement , sans que le cheval plus traitable voulût avancer ; lors même qu'il le menaçoit par sa résistance & par ses élévations de le jeter dans l'eau , il aperçut sur l'autre bord de la Riviere un pauvre homme d'un Village voisin , que la divine Providence sembloit avoir amené-là pour l'avertir du péril où il étoit : Ce charitable guide après lui avoir crié de toutes ses forces , que tous les efforts qu'il faisoit pour avancer , l'alloient précipiter dans un naufrage certain , lui montra un endroit gayable par où il pouvoit aisément passer , & par où il passa en effet , en bénissant Dieu d'un trait si sensible du soin de sa divine Providence. Ces événemens fâcheux dans lesquels la protection divine se faisoit sentir encore plus que le péril , avoient un autre bon effet pour le Frere Barthelemi ; car

en attribuant la cause de ces accidens à ses péchez , & sa delivrance à la bonté divine , il en prenoit sujet de s'humilier. J'en mériterois bien davantage , disoit-il à ceux qui compâtiſſoient à ses peines , si Dieu vouloit exercer sur moi une vengeance proportionnée aux déréglemens de ma vie.

Au reste , la mort de M. De La Salle ayant été de tous les malheurs de la vie celui qui toucha le plus le Frere Barthelemi , ce fut aussi celui qui fournit une plus ample matiere à sa confiance en Dieu , & à son abandon au soin de la divine Providence.

En effet , la perte de ce Pere si nécessaire à sa famille , la laissant orpheline , le Frere Barthelemi se vit chargé du soin d'un grand nombre de Freres aussi pauvres que lui ; & en qualité d'ainé & de tuteur , de pourvoir à leurs besoins , de conduire leurs affaires , & de soutenir tout le poids du gouvernement. Tout son recours alors fut vers celui qui habite dans les Cieux , qui a les yeux toujours ouverts sur la veuve & les pupilles , qui ouvre la main & qui répand sur tout animal sa bénédiction. Il n'y fut point trompé. Il vit avant que de mourir les soins paternels que Dieu prenoit de sa famille ; les progrès qu'elle faisoit de tous côtez après avoir long-tems gémi sous le poids des persécutions , & les préparations que la Maison de saint Yon commençoit pour s'agrandir & devenir florissante. C'est ce qu'il écrit à un des Freres au sujet de la mort du saint Instituteur , en ces termes : « J'espere que le Seigneur ne nous abandonnera pas , & qu'aussi long-tems que nous aurons soin de le servir avec fidélité & selon l'esprit de notre Institut , il aura la bonté de nous benir , & les portes de l'enfer ne prévaudront point contre nous. »

Il avoit soin de nourrir ses freres du même lait , & de leur recommander en toutes choses une grande confiance en Dieu , & un sincère abandon aux attentions de la divine Providence. C'est surquoi il faisoit assez souvent rouler les conversations qu'il avoit avec eux. S'il les voyoit pusillanimes & manquer de courage dans les difficultez , craintifs & en défiance sur l'avenir , il leur en faisoit de charitables réprimandes en leur faisant sentir la menace de ces paroles du Saint-Esprit : *Malheur à ceux qui manquent de cœur , qui n'ont point de confiance en Dieu , & que Dieu pour cette raison ne protégera point.*

*Recluf. cap. 2.
0. 15.*

Au reste , il avoit un égal soin de les prémunir contre la fausse confiance , qui est l'effet ou le principe de la présomption. Il vouloit que leur esperance en Dieu pour les biens de la Grace , fût fondée sur la sainte crainte que nous inspire la sainte Ecriture , qui nous ordonne *d'opérer notre salut avec crainte & tremblement* , & qui nous apprend à nous humilier dans l'incertitude , si nous sommes dignes d'amour ou de haine.

Dans cet esprit , à ceux qui montroient trop de sollicitude sur le jour présent & sur les besoins de l'avenir , il inculquoit l'assurance que Jesus-Christ donne à tous , que rien ne manquera à ceux qui cherchent le Royaume de Dieu & sa justice. Il les renvoyoit à l'expérience du Roi Prophète , qui témoigne souvent qu'il n'a jamais vû le juste abandonné , & il donnoit pour garant de cette vérité l'Ecriture Sainte toute entière , où elle est confirmée à chaque page , ou par des exemples , ou par des autoritez.

S'il en voyoit d'autres dans une fausse assurance & dans une sécurité dangereuse , montrer une vraie présomption sous le nom de confiance , il leur témoignoit craindre pour eux ; & après leur avoir représenté combien ils avoient sujet de trembler , il concluoit qu'il falloit être aveugle , pour ne pas voir les

périls auxquels tout homme est exposé sur la terre , ou être endurci , pour ne les pas sentir. Il n'y a , ajoutoit-il , pour nous de sécurité qu'après le trépas , dans le sein de l'éternité bienheureuse. Tandis que nous vivons , notre sort est incertain ; & si nous ne pouvons sçavoir si nous sommes dignes d'amour ou de haine , nous pouvons encore moins être assurez si notre place sera à la droite ou à la gauche de celui qui viendra juger les vivans & les morts.

Comme la confiance en Dieu , loin d'affoiblir notre résignation à la volonté de Dieu , & notre abandon à son bon plaisir , doit nourrir ces vertus & les tenir dans un exercice continuel , il avertissoit souvent ses freres de soumettre à Dieu leur volonté , en espérant en sa bonté , & d'avoir soin de profiter des occasions continuelles de mortification que sa Providence fournit , en s'abandonnant à sa conduite , quelquefois amere , mais toujours très-aimable.

► Nous prenons bien part , écrit-il à un des Freres , à la peine que vous avez , nous eussions bien voulu pouvoir vous accorder ce que vous nous demandez , mais il ne nous a pas été possible de le faire. Il faut adorer les ordres de la Providence qui l'a permis. ►

Enfin , comme souvent Dieu veut nous accorder tout ce que nous lui demandons , quand nous sommes prêts nous-mêmes à ne lui rien refuser , il ne manquoit pas de faire remarquer à ses Disciples , que le grand moyen d'obtenir de Dieu tout ce que nous désirons , c'est de lui accorder tout ce qu'il nous demande , & de n'avoir avec lui ni retour , ni réserve , ni partage.

► Je vous prie , écrit-il à un Frere , de n'être plus si réservé avec Dieu ; car il me paroît qu'il demande de vous un entier sacrifice , & que vous surmontez tous les obstacles qui vous font pencher de deux côtes , qui vous empêchent de pratiquer la vertu , & vous font entrer dans le découragement. Les tiédeurs de vos Oraisons viennent sans doute de vos résistances aux touches intérieures de l'esprit de notre Seigneur , qui vous pressent de vous donner à lui tout entier. Vous lui devez donc obéir , quand ce ne seroit que pour reconnoître la grace qu'il vous a faite d'avoir eû la bonté de vous appeler à une vie plus parfaite , afin que vous puissiez l'imiter plus facilement. Quel honneur pour vous ! Quelle bonté d'un Dieu si grand ! Faites-y attention , de peur qu'il ne se taise & ne vous parle plus , & qu'à son tour il ne fasse la sourde oreille à votre égard quand vous voudrez entendre ses divines leçons & recevoir ses lumieres ; que vous ne tombiez en tiédeur insensiblement , & d'une faute dans une autre plus grande. Priez Dieu de tout votre cœur , mon très-cher Frere , qu'il vous fasse la grace d'être fidelle à la promesse que vous lui avez faite d'être tout à lui sans réserve ; priez-le aussi que votre volonté soit en tout conforme à la sienne , afin que vous ne fassiez qu'un même esprit avec lui ; tâchez aussi de regarder la volonté de Dieu dans celle de vos Superieurs , dans les règles de notre Société , & d'y être fidelle , vous acquiescerez par-là plus de facilité à faire Oraison , à vous acquitter de vos exercices de piété , & à pratiquer les vertus convenables à notre état qui est tout Apostolique. Je ne cesse de prier pour vous , je vous prie de le faire pour moi qui suis de tout mon cœur en l'amour de JESUS & de MARIE. ►

Quoique le Frere Barthelemi fut d'un naturel tendre & affectif , il ne s'arrêtoit ni aux goûts , ni aux douceurs d'une dévotion sensible , qui souvent ne font qu'amuser l'ame & l'engourdir dans la voye de la perfection , & ne font que des marques équivoques du vrai amour de Dieu. Il s'attachoit à le rendre

réel & solide , & ne mesuroit son progrès que sur les sacrifices , les renoncemens à soi-même , & sur la pratique des vertus Evangeliques.

Ce fut cette juste idée de perfection qu'il desiroit , qui le mena à la Trappe , & qui ensuite l'attira dans la Communauté naissante de M. De La Salle , comme dans un lieu propre à l'acquiescer , parce que dans ce lieu , la nature n'y trouve aucune satisfaction. Mais pour y persévérer , que n'eut-il pas à soutenir ? Que de combats ne lui fallut-il pas livrer à la chair & aux sens , qu'une vie si pauvre & si crucifiée tenoit dans le martire ? Que d'assauts n'eut-il pas à soutenir de la part du démon qui tiroit de la délicatesse de sa complexion & de ses infirmités habituelles , les sujets d'une tentation continuelle qui le portoit à quitter son état ? S'il en fut victorieux , il n'en couta pas peu à son cœur ; car très-souvent il fut obligé de le déchirer , de l'ensanglanter , pour ainsi dire , & d'offrir en sacrifice au pur amour de Dieu , les repugnances les plus tenables & les plus vives inclinations de l'amour propre.

Nous avons rapporté le combat qu'il eut à soutenir , lorsqu'après la mort de son pere on lui offrit sa place & sa pension pour tenir les Ecoles dans le lieu de sa naissance. Le sacrifice qu'il fit en cette occasion lui attira de grandes grâces ; car outre qu'il lui gagna le cœur & l'affection du saint Instituteur , qu'il lui mérita dans la suite la premiere place parmi les Freres , toute leur estime & leur confiance , il le remplit si bien de Dieu , qu'il avoit peine à n'y pas penser , à parler , & à entendre parler d'autre chose. Les conversations qui n'avoient pas pour objet celui qu'il vouloit seul aimer , lui étoient à charge. Il s'y ennuyoit , & pour ne le point chasser de la compagnie , & n'y retourner avec plaisir , il falloit les ramener aux discours de piété.

Au-reste , quand on ne lui parloit pas de Dieu , ou qu'on ne le laissoit pas en parler , on n'y gagnoit rien ; car on n'avoit que son corps present , & on perdoit son esprit qui couroit après Dieu , & qui paroissoit absorbé en lui. Alors le vermillon qui paroissoit sur sa face , faisoit connoître le feu qui étoit allumé dans son cœur. Toute son application étoit d'entretenir ce feu divin , & d'augmenter son ardeur par l'exercice continuel des vertus , par une attention sans relâche à faire saintement ses actions , à les offrir à Dieu , & à en relever le prix par de pures intentions , à faire profit de tous les événemens fâcheux qui arrivent dans la vie , & à faire un saint usage des peines & des souffrances.

Il se rendoit la présence de Dieu si familiere , qu'il sembloit le voir & lui parler par-tout. Sa conversation avec lui ne finissoit presque jamais ; & il avoit soin de la renouveler par de frequentes & ferventes Oraisons jaculatoires , que sa bouche assez souvent étoit obligée de prononcer pour soulager son cœur. Le profit qu'il tiroit de cette pieuse pratique l'y attachoit , & lui inspiroit un grand zèle pour la recommander aux autres. L'expérience lui aprenant combien elle est importante & nécessaire dans la vie spirituelle , il ne se faisoit point d'exhorter ses Freres à s'en faire une habitude , qui pût leur rendre le souvenir de Dieu aussi facile que l'est la respiration de l'air.

Ce commerce intime avec Dieu , en l'éclairant sur tout ce qu'il avoit à faire , le rendoit fidèle & exact à ses devoirs , mais sans gêne ni contrainte. Cette exactitude ne le rendoit ni scrupuleux , ni abstrait , ni embarrassé par rapport à lui-même , ni importun , ni fâcheux , ni à charge aux autres. De cet amour pour Dieu naissoit un grand courage , qui le rendoit magnanime pour les entreprises les plus pénibles. Il ne trouvoit ni peines ni difficultez , quand il s'agissoit de la gloire

de Dieu , ou il trouvoit du plaisir à les vaincre & à les surmonter. Dès que la volonté de Dieu se montroit à lui , nul obstacle ne l'arrêtoit. Il couroit où elle l'appelloit , souvent au préjudice de sa réputation , au péril même de sa vie.

Son zèle pour le salut du prochain fut d'autant plus louable , qu'il étoit plus dépouillé des talens propres à lui donner de l'éclat ; car sans les envier aux autres , ni se dégoûter de s'en voir si peu fourni pour réussir dans un Emploi qui en demande beaucoup , il n'étoit attentif qu'à faire valoir ce qu'il en avoit pour instruire & sanctifier les enfans. Desorte qu'au lieu de le voir triste , chagrin & lâche dans une occupation dans laquelle il n'avoit pas ce qu'il falloit pour s'y plaire , on étoit édifié de le voir attentif , vigilant , laborieux & faisant son possible pour bien faire par grace ce qu'il ne pouvoit pas bien faire par nature.

V.
son zèle
pour le salut
du prochain.

Ceux qui ont été ses Compagnons dans l'exercice des fonctions des Ecoles , lui rendent ce témoignage , qu'au défaut de talens sa charité ingénieuse lui inspiroit mille moyens de gagner à Dieu les enfans , & qu'on ne pouvoit rien ajouter aux soins & aux peines qu'il prenoit pour les instruire & les sanctifier. La seule vertu au défaut des talens de l'esprit & des agrémens du corps soutenoit son zèle. On l'a vu ci-dessus : quelque irrité que fût Mgr. de Langle , Evêque de Boulogne , contre les Freres qui ne vouloient pas adherer à ses sentimens , l'humilité du Frere Barthelemi eut le secret d'éteindre le feu de sa colere , & d'en suspendre les effets. La même vertu ne le servit pas moins bien auprès de feu Mgr. l'Evêque de Mâcon , qui n'aimoit pas non plus les Freres , & qui étoit fort aigri contr'eux ; je ne sçai pourquoi. Le Frere Barthelemi lui écrivit d'une manière qui desarma le Prélat. *Je viens* , dit-il en présence de plusieurs personnes , *de recevoir une Lettre de leur Supérieur , qui me gagne. Je l'ai vu* , quand il a passé ici : *Il n'est pas beau de visage ; mais sa Lettre est si belle , qu'elle mériteroit d'être imprimée.* C'est le raport qu'a fait M. George Chanoine de Mâcon.

Au-reste , si la nature fut ingrate à l'égard de nôtre pieux Frere , la grace lui fut très-libérale , & elle le partagea en aîné des dons du Saint-Esprit. L'art si rare de gouverner avec douceur & sagesse lui fut communiqué. Celui de gagner les ames à Dieu lui fut confié , & il fit servir avec grand succès l'un & l'autre à la gloire de Dieu.

Ce digne Successeur de M. De La Salle en son zèle , aussi-bien que dans sa Charge , ne perdoit aucune occasion d'instruire tous ceux qui vouloient l'écouter. Tout tems lui étoit propre pour effet : celui des voyages plus que tout autre , parce que lui donnant moyen de s'associer en chemin aux pauvres gens , aux Charbonniers , aux Bergers , il avoit celui de leur enseigner la Doctrine Chrétienne. S'il les trouvoit instruits , il leur apprenoit à faire un saint usage des peines de la vie ; & à sanctifier leurs travaux & leurs actions par le soin de les offrir à Dieu & de le faire pour son amour. S'il les trouvoit ignorans ou indociles , il redoubloit ses soins pour leur apprendre ce qu'on ne peut ignorer sans risque du salut , ou pour toucher leurs cœurs par des paroles douces & insinuantes , qui pour l'ordinaire étoient efficaces.

Dans la Maison de S. Yon , où il faisoit sa résidence ordinaire , son zèle le menoit parmi les jeunes gens qui y sont en pension , & l'y faisoit prendre toutes les figures qu'une charité ingénieuse inspire pour les attirer à J. C. Pretendre à l'égard des uns , Maître sage à l'égard des autres , ami compâtissant pour ceux-ci , Juge sévère pour ceux-là , il tâchoit d'attacher à Dieu par caresses les ames innocentes , d'inspirer la vertu & d'en jeter les premières semences

dans des cœurs que l'âge rend flexibles , de détourner des sentiers du vice ceux que l'inclination y portoit , d'intimider & d'effrayer les consciences déjà endurcies par le péché. Il leur parloit en public , il leur parloit en particulier ; & en étudiant le cœur d'un chacun , il tâchoit d'en avoir la clef pour y faire entrer celui qui ne l'a fait que pour lui.

Le même zèle le conduisoit encore plus souvent au Noviciat , pour en animer tous les exercices par sa présence , y enflâmer la ferveur par ses discours , y donner & y recevoir des exemples réciproques de vertu. Son examen tomboit ensuite sur tout ce qui s'y faisoit , & sur la maniere dont il s'y faisoit , ayant soin que l'esprit intérieur fût l'ame des exercices , & que chaque action eût un motif de foi pour principe. C'est sur quoi il fondeoit les cœurs dans des Conférences particulieres avec chacun des Novices , qui n'avoient rien de caché pour lui , & qui se faisoient un plaisir de lui faire un détail circonstancié de leurs dispositions intérieures. Alors sa charité s'accommodant aux besoins d'un chacun , consoloit les affligés , fortifioit les pusillanimes , humilioit les esprits hauts & superbes , excitoit les lâches , encourageoit les timides , caressoit les commençans , éprouvoit les forts , & les laissoit tous renouvellez en esprit & enflâmez d'un desir efficace de devenir des hommes nouveaux. S'il en trouvoit d'indociles à sa voix & peu sensibles à ses remontrances , il fléchissoit les genoux devant eux ; & parlant en posture de suppliant , il obtenoit par ses larmes & ses prieres ce qu'il n'avoit pu gagner par les raisons & les réprimandes.

Ceux qui étoient éloignés de lui , n'étoient pas soustraits à sa vigilance. Présens à son esprit , son cœur leur tenoit par tout compagnie , & il les conduisoit par ses avis sages , comme par la main , dans les sentiers de la justice. Son grand soin étoit de leur rafraichir sans cesse la mémoire des Instructions , des maximes & des exemples de leur saint Instituteur. « Je vous exhorte , écrivoit-il à un des Freres , à bien mettre en pratique les avertissemens & les avis qu'il a plu à notre bon Pere de nous laisser , & à bien imiter sa vie. » Il recommande la même chose à un autre , en lui aprenant la nouvelle de la mort d'un Frere qui avoit mené une vie très-sainte. Voici comme il parle :

« Mon très-cher Frere , je vous saluë très-affectueusement. Je vous donne avis du décès de notre cher Frere Placide , qui arriva le 11. du mois de Décembre de cette année 1714. Ce bon Frere est mort comme il avoit vécu , il étoit entré chez nous à l'âge de dix-neuf ans , & y a été depuis quatre ans & demi : il étoit d'honnête famille. Ses particulieres vertus ont été une grande horreur du monde , un grand amour pour la retraite , une grande ouverture de cœur envers ses Superieurs , une obéissance & une régularité admirables , une modestie , patience & union avec ses Freres tout-à-fait édifiantes , une grande piété & beaucoup de générosité dans le combat qu'il a eu à soutenir contre les démons ; enfin il fit paroître toutes ces belles vertus dans ses maladies , & sur tout dans sa dernière qui fut de neuf jours , pendant laquelle il prioit souvent , nonobstant ses grandes douleurs ; & un peu avant que de mourir , il récita le *Te Deum* , le *Gloria in excelsis* , chanta un Cantique , & eut le bonheur de voir Jesus-Christ & sa Sainte Mere. Il mourut fort joyeux , fort content & tranquillement. Voulons-nous avoir une semblable mort , tâchons d'imiter ses belles vertus ; c'étoit un Frere très-aimable & fort fidelle , aussi Dieu l'a récompensé à sa mort , & selon toutes les apparences extérieures , le récompensera éternellement. »

Après que le vertueux Supérieur a fait le récit des vertus de son disciple , il fait remarquer le bonheur qu'il y a de vivre & de mourir dans l'état où Dieu nous appelle.

• Au sujet de la belle vie & mort de notre cher Frere Placide , ajoute-t'il ,
• je me sens porté , mon très-cher Frere , à vous faire part dans celle-ci d'une
• chose fort remarquable qui arrive dans notre Société. C'est que nous recon-
• naissons une grande différence entre les dispositions des Sujets qui meurent
• dans notre Société , & ceux qui la quittent & l'abandonnent après y avoir
• demeuré quelques années ; car les premiers sont ordinairement les plus fer-
• vens , les plus soumis & les plus réguliers ; au contraire , ceux qui nous aban-
• donnent , sont destituez de ces vertus si nécessaires à des personnes de Com-
• munauté , & nous aprenons souvent leur misere & leur malheureuse fin. Je
• vous prie de lire la présente jusqu'ici à nos chers Freres pour leur édification. •

Voilà de quelle maniere ce sage Supérieur excitoit ses Freres au bien , en leur représentant la vertu de ceux qui avoient persévéré avec édification dans l'Institut , croyant qu'il ne pouvoit leur donner d'exemples utiles que ceux-là , pour les porter à veiller sur eux. Enfin il donne dans une autre lettre quelques bons avis à un Frere , pour éviter les défauts auxquels il étoit sujet , après l'avoir exhorté de boucher les oreilles aux suggestions du démon , par la considération des peines auxquelles s'exposent ceux qui les écoutent.

Combien , lui dit-il , seront longues les peines effroyables & épouvantables , qu'endureront ceux qui suivent le parti de ce maudit & très-malheureux séducteur ? Mais je vois déjà d'ici , que vous êtes tout disposé de suivre nôtre divin Maître , & que vous prenez la résolution de lui être bien fidèle à l'avenir ; cela supposé , voici quelques bons moyens qui pourront vous aider à vaincre les vices auxquels vous êtes porté.

1. Etre tempérant dans le boire & le manger.
2. Eviter de vous trouver seul dans la compagnie de celui dont la conduite ne seroit pas édifiante , & ne lui point parler.
3. Le recueillement dans la Maison & dans les ruës.
4. L'attention frequente à la sainte presence de Dieu dans vos actions , l'examen frequent des motifs par lesquels vous les faites , & des fautes que vous y commettez ; car il les faut faire par vûes de foi.
5. Ayez soin de regarder la volonté de Dieu dans les choses commandées ou de Règle.
6. Préparez-vous toujous pour recevoir les Sacremens , comme si chaque fois vous deviez mourir après les avoir reçus ; & quand vous communiez , demandez à Nôtre-Seigneur la grace de le servir fidèlement & fervemment.

C'étoit ainsi que le zélé Pasteur traitoit ses brebis malades & languissantes. Il apliquoit sur leurs maux des remèdes simples , mais qui étoient forts & efficaces. Il n'en flâtoit aucun dans ses foiblesses , mais les pressoit tous à tems & hors de tems , selon le conseil de l'Apôtre , à se défaire de leurs vices & imperfections , pour se rendre agréables à Dieu.

Sa charité pour le prochain , revêtuë de tous les caractères dont S. Paul fait l'énumération , le rendoit aimable à ses ennemis mêmes & à ceux qui ne lui étoient pas favorables ; car doux & patient , affable & prévenant à leur égard , ils ne pouvoient pas s'apercevoir qu'il eût le moindre ressouvenir des injures ou des peines qu'ils lui avoient faites. On a vû ci-dessus , que la confiance dont

VI,
Caractère
de la charité
pour le pro-
chain.

Phonora M. De La Salle , en piquant la jalousie de quelques Freres anciens , lui avoit attiré bien des mortifications de leur part ; mais semblables aux enfans de Jacob , ils ne pouvoient gagner sur eux de parler avec paix & douceur au Fils bien-aimé de leur Pere : Lui semblable à Joseph , il ne se vangea que par ses bienfaits. Il sçut même si bien les gagner par ses bonnes manieres , qu'ils devinrent ses Panégiristes , & dans la suite ses plus zélés Disciples. Cette charité le rendit maître du cœur de tous les autres Freres avec encore plus de facilité , car quelque opposition qu'ils eussent tous à reconnoître un autre Supérieur que M. De La Salle , ils se laissèrent vaincre par la vûe d'un homme , qui ne leur montrait dans sa conduite que la familiarité d'un Frere , la tendresse d'un Pere , l'humilité d'un inférieur , & un autre M. De La Salle reproduit.

En effet , son Gouvernement ressembloit plus à ce'ui d'un Frere Tuteur & gardien de ses puînez , ou d'un Pere tendre à la tête de sa famille , ou d'un Gouverneur qui a la conduite des Princes , qu'à celui d'un Supérieur de Communauté ; car quoique le premier , il parloit , il agissoit , & il se comportoit comme le dernier : il traitoit avec respect & révérence le moindre Frere , & tous croyoient tenir bonne place dans son cœur. Si dans les occasions il étoit obligé de faire sentir qu'il étoit Supérieur , d'ordonner ou de défendre , de corriger ou de reprendre , loin de le faire avec hauteur , avec mépris , avec dureté , l'humilité & la charité sembloient dicter ce qu'il avoit à dire & à faire. Aussi , arrivoit-il , que les coupables , loin d'en être offensez , se trouvoient doucement humiliés sous sa main , & ne pouvoient assez admirer un homme qui avoit le secret de les vaincre , en faisant combattre la charité en sa faveur.

Le Supérieur des Freres alloit plus loin , car en place de commander , il sçavoit l'art d'obéir & d'apprendre par son exemple à se soumettre en bien des occasions. C'est ce qu'il faisoit sur-tout dans les voyages , où l'humilité & la charité lui inspiroient de se montrer Inferieur , & de revêtir son Compagnon de l'autorité de Supérieur , de l'obliger de porter la parole en cette qualité , d'ordonner dans la route ce qu'il y avoit à faire , & où il falloit loger. Si par fois il avoit un cheval , ce qui étoit rare , il obligeoit le Frere qui l'accompagnoit de s'en servir , tandis qu'il le suivoit à pied. Sa charité alors attentive sur tous les besoins de ceux qui voyageoient avec lui , ne mettoit que les siens en oubli , & se faisoit une consolation égale , de les voir ne manquer de rien , & de se voir manquer de tout.

Par rapport aux malades , il se faisoit infirme avec eux , & paroissoit ressentir leurs maux , tant il paroissoit y compâtir. Alors leur serviteur & leur pere tout à la fois , il faisoit l'office de l'un & de l'autre ; tantôt en leur rendant les services les plus vils , avec une affection & une humilité également édifiantes ; tantôt en leur procurant tous les soulagemens qu'il pouvoit , aux dépens même de ses aises : car souvent la charité en le dépouillant de son matelats , ne lui laissoit que de la paille pour coucher ; tantôt en leur tenant compagnie , & en les consolant avec des paroles tendres & capables de leur inspirer la patience & la conformité au bon plaisir de Dieu. C'est à quoi il s'attachoit sur-tout. La santé de leurs Ames l'interressoit infiniment plus que celle de leurs corps ; elle attiroit tous ses soins & ses sollicitudes.

„ Je commencerai , écrit-il à un Frere infirme , pour répondre à votre dernière , par les articles qui regardent la santé de l'ame , parce que l'ame est la plus noble partie de nous-même. Pour ce qui regarde donc les afflictions

» & les infirmités dont elle est attaquée, je vous dirai que le malin s'en mêle.
» Il vous représente les peines de votre état, pour vous obliger d'en sortir,
» afin de donner la mort à votre âme : sa ruse doit servir néanmoins à vous
» faire connoître la grande bonté de Dieu à votre égard, de ce qu'il vous fait
» la grâce de ne point succomber : ainsi, puisque vous connoissez sensiblement
» que le démon fait ses efforts, pour vous empêcher de prendre ou d'user du remède
» salutaire que vous avez pour donner la santé à votre âme, en vivant conformément
» à votre profession, méprisez ses suggestions, & regardez tout ce
» qu'il vous inspire là-dessus, comme une véritable tentation que vous devez
» rejeter bien loin, comme vous rejetteriez une pensée qui vous porteroit à
» vous couper la gorge. Vous feriez bien, mon cher Frere, d'écrire les bons
» sentimens que le saint Esprit a la bonté de vous donner contraires à cette
» tentation, afin d'y avoir recours après dans le besoin, &c.

Ainsi, tout occupé à donner de bouche, ou par écrit des avis charitables à ses Disciples, il étoit obligé de prendre sur son repos le tems nécessaire, de se coucher tard & de se lever de grand matin, ce qui a pû altérer la santé d'un homme d'une complexion fort délicate, & contribuer à précipiter sa course vers le tombeau.

Comme la bouche ne parle que de l'abondance du cœur, les sujets ordinaires de ses Lettres étoient le desir de la perfection, l'horreur de la vie tiède, la parfaite régularité, le zèle du salut des âmes, l'amour de l'union & de la charité fraternelle. Il mourut, pour ainsi dire, la plume à la main, pour recommander ces vertus. On trouva dans son cabinet des Lettres qui n'étoient pas encore cachetées, qui ne font que les effusions de son cœur sur ce sujet.

» Je verrai, dit-il à un Frere qui lui avoit demandé quelque exemption qu'il ne pouvoit lui accorder sans préjudice du bon ordre & de la régularité, » je verrai avec votre Frere Directeur pour ce que vous me demandez, car vous jugez bien que je dois agir avec prudence, pour maintenir les choses dans l'ordre & nos Freres dans la paix & l'union ensemble, le Directeur avec les inférieurs. J'aime tant l'union & la paix ; & je les crois si nécessaires, que je pense qu'il faut tout sacrifier pour les maintenir & conserver.

Il écrit à un autre qui demouroit avec le premier, de vivre dans la paix, l'union & la mortification de ses passions. Il l'exhorte d'avertir ses Confreres avec charité & douceur, ayant appris qu'il passoit souvent les bornes de la charité sur ce sujet. Il l'avertit ensuite charitablement de s'adonner tout de bon à la vertu, & de n'être pas si chancelant, & finit sa Lettre par ces paroles. » Ayez donc bon courage ; tout dépend de vous bien donner à Dieu avec ferveur pendant quelque tems, pour prendre de bonnes habitudes ; mais il faut en venir-là une bonne fois, & ne pas mener une vie languissante, à moitié sensuelle & à moitié mortifiée. Vous voyez que je ne tourne point autour, mais que je vous dis ouvertement ce que je pense de plus sûr & même de nécessaire pour votre salut éternel. Ecrivez-moi toujours avec toute confiance & simplicité, vous persuadant que je veux votre salut, & que je n'ai rien tant à cœur, de toute l'étendue duquel je suis en JESUS & MARIE, mon très-cher Frere, votre très-humble, &c.

Voilà avec quelle charité ce saint Frere portoit ceux que Dieu lui avoit donnés à se corriger de leurs fautes. Il les reprenoit, mais c'étoit avec tant de douceur & de tendresse, que l'on ne pouvoit se défendre de se rendre à ses avis.

Il sçavoit si bien mêler l'huile & le vin , à l'exemple du bon Samaritain de l'Evangile , & temperer la force de la correction avec la douceur des caresses , qu'il triomphoit presque toujours des cœurs les plus inflexibles.

VII.
sa Piec.

Le Frere Barthelemi n'étoit pas de ces canaux qui se vident de l'eau qu'ils communiquent , il ne donnoit que de sa plénitude , parce qu'il avoit un fond de piété que l'assiduité à la Priere & à l'Oraison ne laissoit jamais tarir. L'étude qu'il faisoit de se rendre Dieu continuellement présent , de vivre de lui , en lui élevant son cœur presque autant de fois qu'il respiroit l'air ; de donner aux moindres de ses actions , tout leur mérite , en ne les faisant que par principe de grace & par des vûs de foi ; d'invoquer l'Esprit Saint & de se prêter à sa lumiere quand il avoit à parler , de recourir au Tabernacle pour consulter Dieu dans toutes les occurrences épineuses ; enfin , de faire présider la Priere à toutes ses entreprises les plus petites , comme les plus grandes ; cette étude , dis-je , le rendoit un homme excellent en toutes ses œuvres , selon cette expression de l'Ecriture : *In omnibus operibus tuis præcellens esto.* Lorsqu'il s'agissoit de quelqu'entreprise importante , il mettoit tous les Freres de l'Institut en prieres avec lui , pour faire ensemble une sainte violence à celui qui se plaît à voir tous les cœurs réunis redoubler leurs cris & leurs clameurs jusqu'à l'importunité. L'expérience que ce pieux Superieur avoit du succès de ce concert de prieres humbles & ferventes , lui en rendoit la pratique chere & précieuse , & le sollicitoit souvent d'en faire de nouveaux usages. Il s'étoit rendu la priere si familiere , qu'il étoit rare de le voir seul desoccupé d'affaires sans le voir prier. Il s'en étoit fait une si forte habitude , que son sommeil étoit une espece de priere qui se passoit souvent à dire son Chapelet , ou à soulager son cœur par des Oraisons jaculatoires. Dans les affaires même les plus dissipantes , on remarquoit en lui un cœur dégagé , qui attentif à ne se point livrer , mais à se prêter seulement à ce qu'il faisoit , demouroit libre de s'élever à Dieu & de s'unir à lui. C'est ce qu'il avoit appris de M. De La Salle , & c'est ce qu'il avoit soin d'imiter avec fidélité.

Son assiduité aux prieres & aux exercices de Communauté , étoit aussi grande , que s'il eût été novice , ou qu'il n'eût eu rien autre chose à faire. La multiplicité des affaires , loin d'être pour lui un prétexte de s'en dispenser , lui servoit de motif de s'y rendre plus fidelle , sur-tout à l'Oraison , persuadé qu'elle influoit dans leur succès & dans le choix des moyens de les conduire à une heureuse fin avec plus de facilité , en moins de tems , & avec paix & tranquillité. Il faut tout dire , il se portoit à l'Oraison par inclination & par attrait ; car c'est le propre du don de piété de faire aimer la priere & de pencher le cœur vers tous les exercices de dévotion. Comme il n'avoit point de plus grand plaisir que de converser avec Dieu , il quittoit avec joye tout ce qui pouvoit l'en distraire , & se portoit à la priere comme à son élément. Il disoit à ce sujet , que l'entretien avec Dieu étoit préférable à toute autre chose. S'il ne lui avoit point été possible de se rendre à l'Oraison avec la Communauté , il ne se couchoit point sans avoir satisfait à ce devoir.

Ceux qu'il voyoit , ou négligens , ou indifférens sur cet article , lui étoient à charge , & lui devenoient suspects. Son zèle assez souvent faisant violence à sa douceur , lui mettoit en bouche des reproches charitables , ou des menaces de leur prochaine chute.

• Sçavez-vous bien , dit-il une fois à un de ceux-là , qu'en faisant si lâche-

ment vos Oraisons & autres exercices de piété, vous courez grand risque de vous perdre éternellement, parce que ne profitant pas de ces exercices qui vous dévoient particulièrement attirer les graces nécessaires, il est impossible que vous vous souteniez, & que vous ne succombiez aux tentations qui vous pressent comme vous voyez de plus en plus, & qui deviennent tous les jours plus fortes, parce que vous badinez avec les démons, & vous leur donnez trop de prise sur vous par votre lâcheté & votre infidélité. Il seroit inutile de répondre à tous vos articles; car tous vos défauts viennent des mêmes sources, de votre tiédeur & indévotion, de votre peu d'affection & de ferveur pour le service de Dieu & pour votre salut. »

Il avoit bien raison de recommander par dessus toutes choses la piété à ceux qui en devoient être des modèles, & que leur état oblige d'autoriser par leurs exemples, les leçons qu'ils en font. Si cet Oracle de l'Apôtre saint Paul, *la piété est utile à tout, & c'est elle qui a reçu les promesses de vie en ce monde & en l'autre*, 1. Tim. Cap. 4. v. 8. interresse tous les Chrétiens, je puis dire qu'elle doit être l'ame de ceux qui sont employez à l'instruction de la jeunesse; & que ceux ou celles dont les fonctions n'en sont pas animées, sont semblables à ces cadavres qui ont perdu l'esprit & la vie.

Le Frere Barthelemi, pour conserver l'esprit de piété dans ses disciples, les renvoyoit sans cesse à la priere qui l'attire, qui le produit & le ranime. Sa maxime étoit, qu'ils devoient faire marcher la Priere, comme le flambeau qui devoit les éclairer, devant toutes leurs actions, mêmes les moindres. Il ne vouloit pas seulement qu'ils prissent la plume pour lui écrire, sans avoir consulté Dieu auparavant. » Je vous prie, dit-il à l'un d'eux, d'avoir recours à la Priere quelque-tems avant que de nous exposer vos dispositions, pour demander à Dieu lumiere & grace sur ce que vous devez écrire. »

Pour se rendre lui-même cette pratique familiere, il avoit toujours devant lui un Crucifix aux pieds duquel il avoit écrit en gros caractères: » Je fais cette action pour vous, ô mon Dieu, qui avez tout fait pour moi. »

Les lettres des Freres qu'il lisoit plus volontiers & qui le consoloient, étoient celles qui marquoient leur affection pour la Priere, & leur affliction de ne pouvoir en mesurer le tems selon leurs desirs.

» Vous avez raison, écrit-il à un de ceux-là, de croire que vous devez préférer la dévotion & les exercices de piété à toute autre chose, même à l'étude, quoique l'étude soit absolument necessaire; mais vous devez sçavoir que la grande dévotion est de faire chaque chose dans son tems, & de la maniere qui nous est marquée dans nos règles, comme étant pour nous la volonté de Dieu: & pour bien faire les autres actions de dévotion, comme l'Oraison, la lecture spirituelle, &c. il les faut faire avec oraison, c'est-à-dire par des vûes de Dieu, en les rapportant à Dieu, & en le priant de tems en tems. »

Son amour pour Jesus-Christ, lui donnoit une singuliere dévotion à prononcer & à entendre prononcer son saint Nom. Sans cesse il l'invoquoit, & son plus doux plaisir étoit de penser à lui, ou d'en parler. Dans les tentations, ce nom adorable étoit le bouclier dont il se servoit pour rendre vains les traits de l'ennemi, & l'armure dont il conseilloit à ses Freres de se servir contre tous les assauts des malins esprits, en leur disant qu'il sçavoit par son expérience combien elle est efficace pour les chasser & les mettre en fuite. » Je vous prie, écrit-il à l'un d'eux, d'invoquer souvent le très-saint & sacré Nom de JESUS, &

» de vous adresser à lui comme le Publicain & le Prodigue de l'Évangile : Notre
 » Seigneur est tout prêt, ajoûte-t'il, de vous aider, pourvû que vous vouliez
 » recourir à lui avec humilité, confiance & persévérance, & que vous fassiez
 » ce qu'il vous commande. »

Toutes les Fêtes consacrées à solemniser les divers mystères de notre Seigneur, étoient pour notre pieux Frere des jours de joye spirituelle & d'abondance de grace. Il n'étoit plus à lui, ni capable de penser à autre chose, tant il paroïssoit absorbé en Dieu & occupé de la solemnité du jour. De sorte qu'on étoit obligé ces jours-là de le laisser en paix goûter les douceurs de la manne céleste, & de ne point interrompre ce repos mystique, dont la durée paroît toujours fort courte à ceux qui en jouïssent. Si on le faisoit, on trouvoit un homme abstrait retiré dans son fond, occupé de Dieu, & distrait sur tout ce qu'on lui disoit. Le feu de son visage & celui de ses paroles, marquoient en ces jours-là celui qui brûloit dans son cœur. La priere continuelle & les entretiens spirituels étoient la matiere qu'il employoit, afin de nourrir & d'accroître sa flamme. Pour n'en être point détourné, s'il étoit à Saint Yon, il suivoit tous les exercices des Novices ; & s'il étoit ailleurs, l'Église ou la Chapelle domestique de la maison étoit le lieu où il falloit le chercher pour le trouver.

Entre tous les mystères de Jesus-Christ, il honoroit avec une dévotion particuliere ceux qui nous le representent humilié & anéanti. Dans ce goût, l'homme de douleur & rassasié d'opprobres expirant sur la Croix, étoit l'objet de sa grande dévotion, & le sujet ordinaire de ses lettres aussi-bien que de ses conversations.

» Tâchez, écrit-il à un des Freres, de vous rendre agréable à Dieu, en imi-
 » tant notre Seigneur souffrant & pénitent pour nous, souvenez-vous de sa pro-
 » fonde & prodigieuse humilité, de son grand abaissement en sa sainte Nativi-
 » té, Circoncision, Mort & Passion, & au très-saint Sacrement de l'Autel.
 » Faites-vous un plaisir sensible de l'imiter dans ces vertus, qui vous sont très-
 » nécessaires pour être un de ses vrais disciples. »

VIII.
 Sa dévotion
 envers le St.
 Sacrement.

Sa dévotion envers le saint Sacrement étoit si grande, que volontiers il eût passé aux pieds des Autels les jours & les nuits pour y tenir compagnie au Roi du Ciel qui y réside, & y perpétuer les hommages qu'il mérite. Si il ne faisoit pas de ce pain des Anges son aliment journalier, selon les inclinations de son cœur, c'est que les sentimens vifs de son indignité dont il étoit pénétré, ne le lui permettoient pas, & faisoient là-dessus une espede de violence à sa foi & à sa charité, qui lui en imprimoient un desir ardent & passionné. Cependant il en aprochoit régulièrement deux ou trois fois par semaine avec un empressement & une faim qui faisoient sentir combien il souffroit de ne le pas faire plus souvent. Au reste, il sçavoit suppléer par la Communion spirituelle au défaut de la sacramentelle de tous les jours, & faire servir celle-là de préparation à celle-ci, avec un profit toujours nouveau pour son ame.

Sa dévotion au Saint Sacrifice de la Messe, le tenoit aussi saisi & aussi pénétré de respect, d'admiration, d'amour, & autres sentimens de Religion, à la vûe des étonnans prodiges qui s'y opèrent, que si ses yeux en eussent été témoins. Les plus longues Messes étoient de son goût, & lui paroïssent courtes, & le tems lui en paroïssoit si précieux, qu'il n'avoit point de repos qu'il n'en eut entendu une seconde, quand quelques distractions lui avoient dérobé quelques momens d'attention. Afin de leur fermer toute entrée en son ame,

Il suspendoit, autant qu'il le pouvoit, toute autre occupation interressante & capable de laisser en l'esprit des images, ou de remuer les passions du cœur, jusqu'à ce qu'il eût entendu la sainte Messe. En voyage, il l'entendoit avant que de partir, ou si cela n'étoit pas possible, il ménageoit si bien sa marche, & prenoit si bien ses mesures, qu'il ne manquoit gueres de se trouver à l'heure qu'on la disoit sur la roue.

L'attrait qu'il avoit pour le Saint Sacrement, le menoit très-souvent aux pieds des Autels, & l'y tenoit long-tems en entretien avec Jesus-Christ. Les visites qu'il lui rendoit, quelques longues & fréquentes qu'elles pussent être, ne l'étoient jamais assez au gré de ses desirs. En les commençant, il en craignoit la fin; & en les finissant, il en regrettoit le commencement. S'il avoit pu y faire ce que les Anges font, toujours adorer, aimer, louer, glorifier, & continuer les autres Actes que la Foi & la dévotion inspirent en présence du Trone de l'Agneau, & ne finir sur terre cet exercice de Religion & d'amour, que pour aller l'éterniser dans le Ciel, il eût été content, & sa vie se fut passée tous les yeux de Jesus-Christ voilé aux nôtres. Pour se dédomager sur ce sujet du mieux qu'il pouvoit, il visitoit souvent le S. Sacrement, lorsqu'il alloit en Ville dans les Eglises qui étoient sur son passage; & s'il en trouvoit les portes fermées, la Foi les lui ouvroit, & son esprit & son cœur voloient aux pieds de celui qui y fait sa résidence, pour lui présenter ses hommages; pratique qu'il recommandoit à ses Freres, comme importante, & capable d'attirer bien des graces.

„ Ne manquez pas, écrit-il à un d'eux, qui avoit entrepris par ses ordres
„ un long & pénible voyage, d'entrer dans toutes les Eglises qui seront sur
„ votre passage, soit de près ou de loin, & de vous souvenir de votre devoir
„ envers Notre-Seigneur.

Le souverain respect qu'il portoit au S. Sacrement lui inspiroit un merveilleux zèle pour décorer & tenir propres les lieux consacrés à son honneur. Il se faisoit un singulier plaisir d'y travailler; & il étoit le premier à prendre le balay en main, pour nettoyer les endroits par où l'on devoit porter la Sainte-Eucharistie.

Enfin, rien ne peut mieux montrer son cœur à l'égard de Jesus-Christ, que cette petite priere de sa façon, qui en exprime toute la tendresse. O mon JESUS ! venez, venez mon bien-aimé, venez mon Seigneur & mon Dieu, vous qui êtes infiniment aimable, & qui pour l'amour de moi avez daigné être crucifié, prenez possession de mon cœur & conformez-le au vôtre, afin qu'il veuille ce que vous voulez & ne veuille pas ce que vous ne voulez pas, à présent, toujours & éternellement. Ainsi soit-il.

De la disposition du cœur de ce bon Frere à l'égard de JESUS, on peut juger de celle qu'il avoit à l'égard de MARIE. L'amour de l'un étant inséparable de l'autre, on peut dire que l'anathème prononcé par S. Paul sur celui qui n'aime pas le Fils, retombe tout entier sur celui qui n'aime pas sa Mere. Il est naturel que le cœur que JESUS possède, se tourne vers MARIE.

Le Frere Barthelemi en étoit si persuadé, qu'il perdoit toute confiance pour les Ministres des Autels qui montroient de l'indifférence pour la sainte Mere de Dieu.

Il disoit à ce sujet, qu'il falloit se défier d'eux, & être toujours en garde contre ces Zélateurs malins de l'honneur de Dieu, au préjudice de celui

qui est dû à la plus Sainte de toutes les Créatures. Le décri que font les Novateurs d'une dévotion si ancienne, si universelle, si solide & si bien établie dans l'Eglise, étoit le sujet de ses larmes, & il ne pouvoit voir sans une sainte indignation, que certains esprits scrupuleux & pointilleux à l'excez sur le culte de la sainte Vierge, sur ses privilèges & ses prérogatives, & sur les titres d'honneur que lui donnent les Fidèles, se mêlassent d'y trouver à redire, & d'en faire l'objet de leur critique.

Les plus grandes joyes de nôtre Frere, étoient d'honorer ou de faire honorer celle qui a porté Jesus dans son sein, & qui l'a donné au monde; d'en parler & de s'entretenir de ses grandeurs; & il regardoit comme une bonne fortune, les occasions qui se presentoient de rendre quelque service à la Reine du Ciel, ou d'enrôler sous ses étendarts quelques nouveaux Sujets.

Elle étoit son azile ordinaire. En toutes occurences il étoit à ses pieds, ou pour reclamer avec confiance son secours, ou pour lui exposer avec simplicité ses besoins, ou pour l'intéresser en quelque affaire, ou pour la consulter dans ses embarras. Il ne le faisoit pas seul, c'étoit souvent en la compagnie de ses Freres, qu'il prioit de se joindre à lui, pour s'adresser à leur Mere commune avec un cœur d'enfant. Sa confiance n'étoit pas vaine. Les effets qui suivoient ces Prières, rendoient presque toujours témoignage que la sainte Mere de Dieu est toujours la nôtre, quand nous la regardons comme telle, & que les plus grandes graces de son Fils sont pour ceux qui invoquent celle qui lui a donné vie dans son sein virginal.

Le Chapelet étoit une des dévotions que nôtre Frere avoit le plus à cœur. Cette priere n'avoit jamais pour lui ni ennui, ni dégoût. Il la disoit cependant tous les jours avec tant d'exactitude, qu'il retardoit son coucher pour s'en acquitter, quand ses occupations ne lui avoient pas permis de rendre ce devoir de dévotion à la sainte Vierge dans le cours de la journée. Il ne manquoit pas non plus de le reciter en marchant dans les ruës, selon la louable pratique établie parmi les Freres des Ecoles Chrétiennes, si propre à les contenir dans le recueillement & dans une modestie édifiante.

Les Litanies de la sainte Vierge étoient un autre de ses dévotions favorites; parce que, disoit-il, la priere y est unie aux plus magnifiques éloges, & que les titres augustes qui y sont renfermez en l'honneur de la divine MARIE, sont des titres qui fondent la confiance & la dévotion que nous devons avoir pour elle. Il n'oubloit pas non plus d'inspirer cette dévotion à ses Freres. Pour être de ses amis, il falut être du nombre des vrais dévots de Marie. A tout propos, & hors de propos, il leur recommandoit d'avoir pour elle, la tendresse que de bons enfans ont pour leur Mere. „ Soyez, disoit-il à un d'eux, un fidelle ser-
„ viteur de la très-sainte Vierge; car nul de ses fidelles serviteurs ne périra ja-
„ mais. Recourez souvent à elle, ajoûtoit-il, en lui adressant des prieres fer-
„ ventes, comme l'*Ave Maria*, le *Memorare*, & le *Salve Regina*. Ayez, di-
„ soit-il à un autre, recours à la Très-sainte Mere de miséricorde, adressez-
„ vous souvent à elle avec la confiance d'un Fils envers sa bonne Mere, &
„ priez-la pour moi, qui suis en son amour, Vôtre, &c.

„ Je laisse à part, lui ajoûte-t-il, l'utilité qu'il y a de parler de la dévotion à la
„ Très-sainte Vierge, & de l'obligation que nous avons de l'aimer. Ha! si j'avois
„ des ailes d'Hyronnelle, & que ce fut la volonté de Dieu, j'irois volontiers
„ passer un après-diné de congé avec vous & avec nos chers Freres de Greno-

ble, pour nous animer ensemble par des entretiens des choses de Dieu, & de sa sacrée Mere. Ha ! que le fruit de ces entretiens est grand, puisqu'ils plaissent tant à Nôtre Seigneur, qu'il ne manque pas de se trouver au milieu de deux ou trois personnes assemblées en son nom. Ha ! qui connoitroit combien cet honneur est grand & les grandes graces que Nôtre Seigneur y communique, lorsqu'on le fait dans les tems convenables, & d'une maniere digne de lui : tout le monde ne voudroit plus parler que des choses saintes & pieuses, pour jouir de ce bonheur.

Une autre de ses dévotions chéries, étoit celle que les saints Anges, sur-tout ceux que Dieu nous a donnez pour Gardiens, ont tant de droit d'attendre de nous. Destiné à entrer en société avec eux dans le Ciel, il se faisoit un devoir de leur tenir compagnie sur la terre, d'entretenir avec eux commerce, de les consulter dans ses doutes, d'implorer leur secours dans les périls, de se mettre tous les jours, matin & soir, & souvent dans la journée, sous leur protection ; & enfin de réunir tous les Freres pour leur adresser des Prieres particulieres dans les affaires extraordinaires.

Si l'Ange Tutelaire du Frere Barthelemi recevoit de lui des témoignages singuliers de reconnoissance, de révérence & de dévotion, il ne les épuisoit pas. Ce bon Frere faisoit la cour à tous, sur-tout à ceux à qui la conduite des enfans étoit confiée, & à ceux qui avoient la garde des personnes avec qui il avoit affaire. Pour gagner ceux-ci, son secret étoit de gagner leurs saints Anges & de les mettre dans ses intérêts. Il ordonnoit souvent aux Freres de se recommander aux Anges Tutelaires de leurs Ecoliers, & une des pratiques qu'il donnoit à ceux qui alloient en voyage, étoit de saluer les saints Anges des personnes qu'ils rencontreroient en chemin, & de les invoquer pour être à l'abri des mauvais discours & des mauvais exemples, qui ne sont, hélas ! que trop communs parmi ceux qui font la même route.

Le grand saint Joseph dont on lui avoit donné le nom sur les Fons-de-Baptême, étoit un autre objet de sa plus tendre dévotion. Il s'étoit fait un devoir à chacune de ses principales actions, d'implorer sa protection, persuadé qu'il a tout crédit auprès de l'Homme Dieu qui en a reçu les services d'un pere, & qui l'a honoré sur terre dans cette qualité si glorieuse.

Enfin sa charité pour les ames du Purgatoire lui avoit inspiré la louable coutume de ne passer aucun jour, sans faire pour leur soulagement, quelques pratiques de mortification, & quelques Prieres particulieres.

La premiere place qu'occupoit dans la Société le Frere Barthelemi, loin d'être pour lui un prétexte abusif de se soustraire à l'obligation des Régles, lui servoit de Censeur continuel qui lui en reprochoit les moindres infractions ; qui mettoit sur son compte tous les relâchemens des autres sur ce sujet ; qui l'avertissoit qu'il devoit être l'apui & le gardien des Loix de l'Institut ; enfin, qu'il devoit joindre l'exemple à l'autorité pour les maintenir & les faire observer à la lettre. Persuadé que la parfaite Régularité est à une Communauté, ce que l'ame est au corps, esprit & vie ; que le degré de régularité fait le degré de la pieté, de la ferveur & de la perfection qui y doivent régner, que l'affoiblissement, la décadence & la ruine de la régularité dans une Maison, est l'extinction de l'esprit de Dieu, de la grace & de la Sainteté. On peut dire que doux & tranquille par caractère & par vertu, il devenoit en quelque sorte inquiet sur cet article, sentinelle alerte pour veiller à l'observation des Régles, Juge sévère dans les oc-

calions où il apercevoit de la négligence , & inflexible vengeur des infractions volontaires. Pour conserver la Règle dans toute sa pureté & sa primitive vigueur, & la faire passer à ses Successeurs aussi entière qu'il l'avoit reçue de M. De La Salle, son premier soin fût d'en être le plus exact Observateur ; le second, d'en être le zélé Défenseur ; & le troisième, d'en être le vengeur redoutable. Ainsi la régularité à l'ombre de l'exemple , de l'autorité , des instructions & des châtimens , trouvant tout crédit & toute protection , elle se trouvoit à l'abri du relâchement de la négligence , & même de l'inadvertance. Les plus tièdes voyant leur Supérieur scrupuleux observateur des moindres Regles , faire marcher l'exemple devant les instructions , soutenir ses leçons par des avertissemens & des reproches , & punir par des justes châtimens les infractions des Régles où le cœur avoit part , étoient obligez de se tenir sur leurs gardes , & d'observer à la lettre des Loix , qu'on ne pouvoit violer impunément , sans notre de singularité , & sans un scandale marqué.

Le Frere Barthelemi commença donc à l'exemple de son divin Maître , à faire , avant que d'enseigner. Religieux jusqu'au scrupule sur l'observance des Régles , il ne mettoit nulle distinction entre les grandes & les petites , par rapport à la fidélité. Toutes lui paroissent importantes ; toutes lui marquoient la volonté de Dieu ; toutes lui montroient des conséquences dangereuses de leur infraction. Dans cette disposition de cœur il se rendoit exact à tous les exercices de Communauté : le premier coup de cloche le mettoit en mouvement pour obéir : il ne se distinguoit parmi ses Freres , que par sa ferveur. Sa prééminence sur eux , ne se faisoit sentir que par l'autorité qu'il donnoit aux moindres Regles sur lui-même , en s'y assujettissant avec joie , avec amour , avec estime , avec respect , avec zèle. Loin de chercher dans la premiere place , dans ses occupations & dans ses infirmités , des pretextes de dispenses , des adoucissmens , des modifications , des interprétations favorables de la Règle , il n'y vouloit trouver que des obligations plus étroites de l'observer à la lettre , de n'en pas obmettre un iota , & de se faire le modèle vivant de la fidélité qui lui est due. Ainsi dans le logement , dans les habits , dans la nourriture & dans tout le reste , parfaitement semblable à ses Freres , il ne vouloit mettre entr'eux & lui , aucune autre différence , que celle d'une plus scrupuleuse fidélité aux Réglemens.

Inutilement on le pressoit de ne se pas refuser les douceurs & les soulagemens. que ses fatigues , ses occupations , ses travaux & sa petite santé , paroissent rendre nécessaires ; il fermoit la bouche , en répondant , que les Régles étoient pour lui , pour le moins , autant que pour les autres , & qu'il ne devoit pas s'accorder , ce qu'il refuseroit aux Freres. Une chambre à part , un lit hors du Dortoir , étoient pour lui des sujets de mortification : s'il les acceptoit , ce n'étoit que dans le cours de ses visites , lorsque la nécessité l'y contraignoit ; & en ce cas , il faisoit coucher dans la chambre qu'on lui avoit préparée , un autre Frere , afin de revenir au commun , & n'avoir rien de singulier. Il avoit à la vérité un cabinet , ce que la Règle permet , pour y écrire & mettre sous la clef les papiers secrets ; mais il n'y restoit que le tems nécessaire , & il revenoit au lieu des exercices communs , comme à son élément naturel.

S'il étoit obligé de parler à quelqu'un dans le tems du silence , il le faisoit toujours d'une voix basse , & propre à favoriser une vertu qui est l'ame de la Régularité. C'est l'idée qu'il avoit du silence ; c'est pourquoi il monroit un grand zèle à l'observer & à le faire observer. Selon lui le silence étant à l'égard

de la Régularité, ce que la Regularité est à l'égard de la pieté, de la ferveur & de la perfection, le nerf, la base & la racine, tout le bien ou le mal d'une Communauté dépend de la fidélité, ou de l'infidélité à le garder. En effet, où regne le silence, regne le recüeillement, l'esprit de retraite & d'Oraison, l'esprit intérieur & l'esprit régulier: c'est-à-dire, que la sainteté entre dans une maison avec le silence, & qu'elle s'en retire, quand il en sort. Nôtre Frere si-bien prévenu en faveur du silence, s'en monroit tout à la fois, & le Religieux observateur, & le généreux Défenseur. Souvent il en recommandoit la pratique dans des discours qui en monroient l'importance & les grands avantages, & il en punissoit les infractions par des penitences sévères, sur ceux que ses remontrances n'avoient pu corriger.

En un mot, son zèle pour la Régularité le faisoit souffrir, pour peu qu'il la vit alterée; & il pouvoit dire avec le Prophète: *Quand j'ai vü les transgresseurs de vos Loix, mon cœur en a reçu une playe de douleur. Mon zèle m'a fait sécher, quand j'ai été témoin que l'on oubloit vos divines Ordonnances.* Esal. 108.

Ce même zèle lui mettoit souvent la plume à la main, pour recommander à ses Freres la parfaite observance de leurs Régles. „ Soyez très-fidèle à tous vos devoirs & à tous vos exercices, écrit-il à l'un d'eux, soyez-y fervent; „ & croyez, mon très-cher Frere, qu'il vous en coûtera beaucoup moins de bien faire, & vous serez très-content. Allons, ajoute-t'il, pour l'y exciter, bon courage, mon cher Frere, mon bon Ami, Nôtre Seigneur est tout prêt de vous aider, pourvü que vous vouliez recourir à lui avec humilité, avec confiance & avec persévérance, & que vous faisiez ce qu'il vous commande, qui est d'être bien régulier, recüeilli, & de bien veiller sur vous même.

Ayant appris que ce Frere se relâchoit sur ce point, il lui parle d'une manière un peu plus forte, en ces termes: „ Quoi! vous commencez déjà à n'être point fidelle à la Régularité. Vous sçavez ce que dit Notre-Seigneur de l'infidélité aux petites choses, que celui qui n'y est pas fidelle, ne le fera pas non plus dans les grandes. Dieu attache ses graces à la fidélité que nous avons d'observer ces choses que vous apellez petites; & lorsque nous y manquons, nous perdons ces graces, & nous devenons plus foibles & plus trêdes; & c'est par ces sortes d'infidélitez qu'on se perd peu à peu. Prenez-y donc bien garde.

Il l'anime ensuite à se rendre un fidelle serviteur de Dieu, par la pratique de cette vertu, & lui parle ainsi.

„ Il s'agit, mon très-cher Frere, de vous déclarer une bonne fois, pour ou contre Dieu; de lui être fidelle serviteur, ou ennemi: lequel voulez-vous des deux? Il y a deux chemins; si vous prenez le large, vous vous déclarez contre Dieu, & vous lui faites la guerre. Il me paroît que le chemin dans lequel vous marchez, n'est pas encore tout-à-fait le large; mais il y conduit bien fort. Examinez-le devant Dieu.

Le zèle de ce S. Homme, pour maintenir la régularité en ceux qui étoient confiés à ses soins, étoit toujours nouveau: parce qu'il se croyoit responsable de l'observance des Régles, il n'épargnoit rien pour la détourner. Son zèle n'étoit pas importun, il est vrai; car il étoit sage & doux: mais en cela même il étoit plus efficace; & ceux qu'il piquoit, étoient obligez de se corriger, & d'avouer qu'ils devoient travailler à devenir tels que leur Supérieur les desiroit.

„ Rien n'est plus agréable à Dieu, écrit-il à un autre Frere, que d'observer:

„ chaque point de Règle , & d'être fidelle aux pratiques de Communauté. C'est
 „ à quoi il attache ses graces. De-là dépend nôtre salut éternel. Car Dieu ne pré-
 „ tend pas nous donner ses graces en vain. Il veut que nous y soyons fidèles ;
 „ & dès qu'il voit que nous y sommes infidelles , il sçait bien s'en venger. Or
 „ il dépend de nous d'y être fidelles , ou non : si nous y sommes fidelles , nous
 „ sommes dans la voie du salut : si nous y sommes infidelles , nous nous en écar-
 „ tons. C'est alors que nôtre ruine est inévitable ; alors , dis-je , nous commen-
 „ çons à tomber dans le péché ; & n'étant plus fidelles dans les petites choses ,
 „ on ne l'est bien-tôt plus dans les grandes.

Telles étoient les instructions salutaires , que ce sage Supérieur donnoit à ses Sujets , pour les maintenir dans la Régularité. Aussi eut-il la joie de la voir rétablie dans sa premiere ferveur. Sur cela , il n'écoutoit , ni les excuses , ni les prétextes frivoles que la lâcheté inspire à ceux qui s'en ennuient. Ennemi du relâchement , ami de la perfection de ses Freres , il se déclaroit contre les dispenses & les privilèges qu'une juste nécessité ne rendoit pas légitimes.

„ Je ne vois rien , écrit-il à un Frere , de meilleur , ni de plus nécessaire , que de
 „ vous conformer à ce qui vous est prescrit , & de faire chaque chose en son tems ,
 „ la méditation , la priere , l'étude & l'écriture à l'heure marquée , sur tout je vous
 „ recommande , mon cher Frere , de ne rien faire sans permission , que ce qui est
 „ ordonné & de votre devoir , parce qu'il est plus difficile à un Directeur ou à un
 „ Supérieur , d'accorder une chose quand on l'a déjà commencée sans permission ,
 „ que de l'accorder avant qu'on l'ait entreprise.

Enfin la chute d'un des siens que le relâchement avoit insensiblement dégoûté de son état , & porté à en sortir , lui paroissant une occasion favorable de ranimer dans la société l'esprit de Régularité , il la saisit pour écrire une Lettre circulaire à tous les Freres , propre à leur faire impression , en leur montrant le terme funeste ou l'irrégularité même. Cette Lettre est du 11. Septembre 1719.

„ Je vous donne avis , leur dit-il , qu'un de nos Freres , sorti depuis un an , est
 „ devenu imbécille , quoiqu'il eût chez nous un bon jugement & de l'esprit. Il s'est
 „ relâché dans la pratique de la régularité ; & il a perdu peu-à-peu l'esprit de son
 „ état & l'amour de la vertu. Il s'en est allé sans rien dire en son Pais , où il es-
 „ peroit d'avoir du bien. Il y est à présent fort méprisé , & n'y assiste plus à la
 „ sainte Messe , ni aux Offices divins. Priez Dieu pour lui & donnez-en avis à
 „ nos chers Freres , afin qu'ils craignent de l'imiter , & qu'ils se portent à l'a-
 „ mour de leur état , &c.

Cet exemple eut l'effet qu'il en attendoit , car ceux qui étoient tentez sur leur vocation , furent épouventez de la perte de celui qui l'avoit quittée. Il y en eut même qui trop effrayez de cet exemple de la foiblesse humaine , & dans une espece de désespoir de ne pouvoir persévérer , à la vûe de plus anciens qu'eux qui manquoient de fidélité , eurent besoin de consolation & d'apui.

„ Ne vous mettez pas en peine , leur écrit le sage Supérieur , de ceux qui
 „ sont sortis de nôtre Société , quelques Anciens qu'ils aient été. Judas étoit un
 „ des Apôtres de Nôtre-Seigneur , & plus ancien que les soixante-douze Disci-
 „ ples ; cependant il est tombé : ceux qui sortent d'une Communauté , après y
 „ avoir demeuré long-tems , font son bien , en trouvant leur perte. Ils ne tom-
 „ bent pas dans ce malheur pour avoir été les plus obeissans , les plus réguliers ,
 „ les plus humbles , les plus vertueux ; mais pour avoir été les plus irréguliers ,
 „ les plus indociles , les plus tièdes : en sortant , ils purgent une Communauté ,
 „ & lui procurent une meilleure santé.

Cette grande régularité qui étoit l'ame de la conduite du Frere Barthelemi, ne se démentoit jamais, parce qu'elle étoit établie sur la parfaite mortification, qui en est le fondement inébranlable. Plein de douceur & de bonté pour les autres, il étoit plein de rigueur pour lui-même. Ami des mortifications, quand la divine Providence manquoit à lui en fournir à son gré, il sçavoit l'art de s'en procurer en tout. Quoiqu'à vrai dire, il étoit assez ordinairement dispensé de ce soin, occupant une place qui lui fournissoit chaque jour de nouvelles croix, & qui lui donnoit sujet de se faire l'aplication de ces paroles de l'Apôtre : *Seigneur, nos jours sont des jours d'une mortification continuelle.* Ses peines de toutes espèces, en se multipliant au-dehors & au-dedans, mettoient entr'elles une succession dont la seule variété distinguoit la fin & les commencemens. Mais le saint usage qu'il sçavoit en faire pour le profit de son ame, le rendoit égal en le rendant tranquille, & ne laissoit sur son visage aucun nuage de trouble qui pût faire apercevoir, que tantôt le dérangement de quelque Frere, ou l'indocilité de quelqu'autre, la perte de ceux-ci, la desertion de ceux-là, causoient à son cœur une douleur continuelle ; que tantôt la sollicitude de toutes les maisons, le soin de pourvoir à leurs besoins, & l'attention à les maintenir dans la piété & l'esprit de leur sainte vocation, tenoient son esprit dans un travail épineux & sans relâche ; & que tantôt les affaires fâcheuses, les persécutions, & les contradictions domestiques & étrangères, donnoient à sa charité des allarmes ameres.

XII.
Sa mortification.

Rom. 8.

Il se devoüoit de si bon cœur aux croix & les embrassoit avec tant de générosité, qu'on peut dire que la croix le portoit, plutôt qu'il ne la portoit.

- Bon courage, écrit-il à un Frere qui sentoit la sienne, j'espere que notre
- Seigneur nous aidera & nous fera Rois, si nous le servons quelque-tems en
- qualité de braves & fidelles Soldats. L'éternité est assez longue pour se reposer
- des petits travaux de cette vie. •

C'étoit par ces vûes de foi, qu'il s'animoit lui-même à marcher avec courage sur les traces de JESUS portant sa Croix. En pensant que la récompense étoit proportionnée à la peine ; qu'un poids immense de gloire est le fruit d'un moment de tribulation ; que la résurrection future est le germe de la mort mystique ; que la participation des souffrances de Jesus-Christ nous fait entrer en société de son bonheur, & que l'on régné avec lui dans le Ciel, quand on partage avec lui ses douleurs sur la terre, rien ne lui paroïssoit difficile ; le Calice d'amertume que Jesus-Christ presente à tous ses élus, lui paroïssoit doux à boire.

De-là une étude continuelle de crucifier sa chair, qu'il châtoit souvent par de rudes disciplines & par les autres sortes de macerations, que sa foible santé & sa complexion délicate pouvoient supporter. Il étoit sur-tout fort attentif à tenir ses sens dans une sainte captivité, & à ne leur rien accorder par indulgence & sans une vraye nécessité. Il étendoit cet esprit de mortification à tous les tems & aux plus petites choses, s'étant fait une loi de refuser à la nature les moindres satisfactions, & de la tenir dans une espece de martyre, en la sévrant de toutes superfluités, & en n'écoulant ses penchans que pour les contredire & les étouffer.

C'est ce qu'on remarquoit en lui dans les repas, dans les voyages, dans les vêtements & dans les maladies. On sçait assez que c'est alors que la chair cherche à s'émanciper, que l'homme paroît au naturel & se montre ce qu'il est. Il n'y a que la seule vertu qui est fondée sur la vraye & solide mortification qui

brille avec éclat dans tout ce qui flate les sens , & qui se conserve dans son entier dans le sein des douleurs & des souffrances.

Telle a été celle d'un homme qui n'alloit à la table que dans l'esprit des Saints , comme à une espee de tourment. Confus de se voir dégradé à une action commune avec toutes les bêtes , il ne pensoit qu'à la faire en Chretien , en Religieux , & en homme spirituel. C'est à-dire , que non content de la sanctifier par des motifs surnaturels , de la faire dans l'ordre de Dieu , par soumission à la Providence , & en union avec Jesus-Christ prenant ses repas , il s'appliquoit sur ce divin modèle , à pratiquer les vertus dont cette action basse & grossiere fournit une ample matiere. Quelque vile & mortifiante que soit en elle-même la nourriture des Freres , elle ne l'étoit pas encore assez pour le Frere Barthelemi , & il se faisoit une étude de se mortifier encore dans la quantité ou dans la maniere d'en user. Rien d'insipide , rien de mal aprêté , rien de degoutant qui ne fût bon pour lui. Il mangeoit , ou sans y faire réflexion , ou sans paroître le sentir , & toujours sans faire aucune plainte. Dans les voyages , quelque fatigué & quelque épuisé qu'il fût , il ne monroit ni empressement pour le repos , ni choix des chambres & des lits , ni attention sur les alimens. On le plaçoit où on vouloit , on lui presentoit ce qui se trouvoit ; on le servoit quand il plaisoit , sans qu'il parut en lui aucune inclination ou contradiction. Tout lui étoit indifférent , ou plutôt le pire , le plus pauvre , le plus mortifiant étoit son goût. Par-là il portoit l'édification & la bonne odeur de Jesus-Christ dans tous les lieux de son passage ; je veux dire dans les Auberges où ceux qui le logeoient avoient coutume de dire qu'ils deviendroient heureux , si tous leurs hôtes lui ressembloient. Il n'étoit pas différent de lui-même dans le logement & les vêtemens. L'esprit de pauvreté qui entretient un commerce si intime avec celui de mortification , ne lui donnoit d'attrait que pour les plus vils & les plus incommodes. Il sembloit qu'il se fut fait une loi de ne porter que des habits vieux & raptalez : à l'entendre , il les trouvoit plus commodes. Une si bonne raison lui servoit d'excuse légitime de refuser tous les neufs. Si on vouloit l'obliger à les prendre , il falloit user d'industrie , & trouver le moyen d'enlever les autres à son insçu. A plus forte raison , refusoit-il en ce genre toute marque de singularité. Il ne pouvoit pas même souffrir qu'on pensât à lui donner quelque chose de plus , ou qui ne fut pas entièrement conforme à ce que portoient ses Freres. Ainsi il ne fut jamais possible de lui faire agréer qu'on fit pour lui une robe de chambre dans une grande maladie qui sembloit le demander , par la raison que ni la règle , ni l'esprit de pauvreté , ni celui d'uniformité , ne pouvoient le permettre. Avoit-il besoin de faire raccommoder ses habits ou ses souliers , il le demandoit avec l'air d'un pauvre qui demande l'aumône. Si quelque chose lui manquoit , dont il pût se passer , il en souffroit la privation en silence ; de sorte qu'il falloit beaucoup d'attention pour découvrir ce qui lui étoit nécessaire , & y pourvoir. Il arriva une fois que celui qui avoit soin du linge , ayant retire tous les draps des lits pour y en mettre de blancs , oublia d'en donner au Frere Barthelemi. On l'eût ignoré long-tems , si on ne s'en fut pas aperçu par hazard ; car cet homme mortifié en tout se couchant à l'ordinaire dans son lit , ne fit pas naître le moindre soupçon que les draps y manquoient. Sa patience dans les maladies étoit un autre effet de sa mortification. Tranquille , gai , content , on ne l'eût pas crû malade , si on ne l'eût vû dans le lit , & si on n'eût pas scû la nature du
mal

mal qui l'y arrêtoit. Doux , amer , il prenoit indifféremment ce qu'on lui presentoit , sans marquer jamais aucune répugnance ou inclination. Son silence enlevait dans un égal oubli toutes les négligences de ceux qui le servoient , & tous les maux qu'il ne pouvoit cacher. Ni plaintes , ni murmures , ne sortoient de sa bouche , ni ombre de chagrin ou de mécontentement ne se remarquait sur son visage. Deforte qu'on alloit le voir malade pour s'édifier , & que les Infirmiers se faisoient un plaisir de le servir. Même attention dans la convalescence , le tems que la ferveur redoute le plus , & qui en effet , lui fait faire souvent naufrage ; même attention , dis-je , à ne rien accorder de superflu à la nature , à ne la point flâter par des indulgences dangereuses , & à ne la point laisser s'émanciper par une fausse liberté. Une pareille conduite le mettoit en droit de faire des leçons sur la mortification , & d'en recommander la pratique.

» Quand vous aurez soin , écrit-il à l'un de ses Freres , de vous conduire par l'esprit de Dieu , & de lui être bien uni par l'Oraison & par votre fidélité à vos devoirs , vous n'aurez point de peine à mortifier vos sens. Vous sçavez que cela est nécessaire pour être un vrai Disciple de Jesus-Christ ; car la chair qui n'est pas mortifiée est sujette à beaucoup de péchez , & bien en danger de périr éternellement. » *Celui qui vit selon la chair mourra* , dit saint Paul ; & il dit encore ailleurs , *que tous ceux qui sont à Jesus-Christ , ont crucifié leur chair avec leurs vices & leurs passions.* » Ainsi quand vous serez bien mortifié , vous aurez plus de goût pour l'Oraison , & plus d'éloignement de votre propre volonté , de l'orgueil , de la paresse , & vous n' serez pas si facile à manquer à beaucoup de petites choses. »

» Ne vous flâtez point , dit-il à un autre , & ne vous y fiez point. Sans mortification des sens & des passions , on ne peut vivre en vrai Chrétien. On ne peut pas même se conserver dans la grace de Dieu. Voulez-vous donc votre salut en assurance ? Faites un sacrifice de vous-même à Dieu en mortifiant tout , vos yeux , votre langue , & vos oreilles , &c. »

Ce saint homme étoit si persuadé que la mortification est une vertu capitale & essentielle , qu'il avoit coutume de dire qu'il ne faisoit pas attendre beaucoup de chose d'une personne qui étoit immortifiée. C'est pourquoi il ne se laissoit point d'exciter ceux que la Providence avoit commis à ses soins , à travailler avec courage à acquérir cette vertu.

» Mes Freres , leur disoit-il souvent avec l'Apôtre , *ce n'est pas à la chair que nous sommes redevables pour vivre selon la chair ; car si vous vivez selon la chair , vous mourrez ; mais si par l'esprit , vous mortifiez les œuvres de la chair , vous vivrez.* » Il leur ajoutoit qu'ils ne devoient pas esperer de faire un grand progrès dans l'Oraison sans se mortifier. Oraison , disoit-il à ce sujet , sans mortification , c'est illusion ; mortification sans Oraison à peu près la même chose ; car ces deux choses sont nécessaires pour rendre un homme vertueux & Chrétien. Pratiquez bien l'Oraison en tout tems , si vous pouvez , & vous recevrez des graces , des lumieres & des forces pour vous mortifier ; car point de vraie vertu sans Oraison ni mortification. »

Un des Freres Payant prié de remédier à ses peines en le retirant de la maison où il étoit , pour le mettre dans une autre , il lui conseille de changer lui-même de disposition , & de renoncer à son propre esprit.

» Il faut , lui dit-il , mon cher Frere , bien prendre garde de ne point trop

» écouter le propre esprit qui ne veut point de contradiction , ni se renoncer
 » en passant par-dessus les repugnances , car vous sçavez que nous avons tous
 » une étroite obligation de nous mortifier & de nous vaincre pour vivre selon
 » l'esprit de l'Evangile ; notre Seigneur disant à tous les hommes » : *Si quel-*
qu'un veut venir après moi , qu'il renonce à soi-même , qu'il porte sa Croix tous
les jours , & qu'il me suive.

» Bon courage , mon cher Frere , bon courage , écrit-il à un autre ; vous
 » souffrez un peu dans le poste où vous êtes. Voilà le chemin & l'échelle du
 » Ciel où vous allez à grands pas. Je prens beaucoup de part à toutes vos pei-
 » nes , je prie notre Seigneur de vouloir bien vous faire la grace de profiter
 » des petites traverses & contrariétés qui vous arrivent. Tachez d'y regarder la
 » justice de Dieu pleine de miséricorde à votre égard , puisque cela sert à vous
 » purifier & à vous acquitter de vos dettes. Ha ! que vous êtes heureux , de
 » faire votre Purgatoire en ce monde ! Il faut y passer pour aller au Ciel , ou
 » dans cette vie ou dans l'autre. Pensez-y , je vous prie , & priez comme vous
 » avez déjà fait , pour demander à Dieu la patience dans les sujets de peines &
 » de mortification qui pourront vous arriver. »

Tels étoient les avis salutaires que ce saint Frere donnoit à ceux des siens qui en avoient besoin. Il avoit grace à les donner , puisqu'il les soutenoit si bien par ses exemples.

XIII.
 Sa patience
 & sa dou-
 ceur.

Un homme si mortifié étoit un homme patient & doux , qui sçavoit souffrir & se taire , & qui tranquille au-dedans de lui-même , ne montrait au-dehors qu'une douceur victorieuse des passions humaines. Aussi faut-il avouer que dans la place qu'il occupoit , il avoit un grand besoin de douceur & de patience. A la tête d'un Institut né & élevé dans le sein de la pauvreté & de l'ignominie , de la persécution & de la croix ; en remplaçant M. De La Salle , il succéda à toutes ses peines & à toutes ses humiliations. Au-dedans , il trouva d'abord quelques faux Freres qui ne voulurent point le reconnoître en qualité de Supérieur ; des esprits superbes & brouillons qui cabalèrent contre lui & méprisèrent sa conduite ; il en trouva , qui s'oubliant eux-mêmes , le chargèrent d'injures & de reproches en se croyant en droit de le regarder comme un ambitieux , & de le traiter comme un intrus. Le silence & la patience furent les seules armes qu'employa le sage Supérieur pour combattre ces ennemis domestiques , qui enfin se rendirent aux attraites de la vertu. Un seul plus obstiné ne fit que croître en orgueil & en rébellion ; mais les Freres en firent justice , en le retranchant de leur corps , persuadés qu'un homme que la longanimité de leur Supérieur n'avoit pû gagner , étoit un homme incorrigible.

Au-dehors , le Successeur de M. De La Salle trouva pour ennemis irréconciliables , tous ceux qui l'avoient été du saint homme. Gens d'autant plus dangereux , qu'ils croyoient chercher le bien de l'Institut , en persécutant l'Instituteur. Gens d'autant plus à craindre , qu'ils montraient moins de passion , & qu'ils paroissoient n'être mis en mouvement que par les motifs les plus nobles de zèle & de la gloire de Dieu. Le Frere Barthelemi regardé de tout tems comme l'homme de confiance de M. De La Salle , comme son bras droit , comme de tous ses enfans spirituels le plus attaché à sa personne , devenant l'objet de leur aversion secrète , & de leur envie masquée , le devint de leurs persécutions ; & quand il fut à la place de l'Instituteur , il eût seul à soutenir tous les efforts de ces zélateurs ennemis de toutes les règles , de toutes les pratiques ,

& de tous les usages introduits dans la société dès sa naissance , dont ils étoient acharnez à poursuivre l'abolition.

Le patient Successeur de M. De La Salle , instruit à son Ecole & formé sur ses-exemples , se deffendit comme lui en souffrant & en se taisant. Par cette persévérance à souffrir avec humilité , il remporta enfin une victoire entiere sur tous ses ennemis du dedans & du dehors , & acquit à sa Société une paix & une tranquillité qui la firent reflleurir dans la piété & dans la ferveur primitive.

La douceur l'aida aussi beaucoup à remporter cette victoire , en lui gagnant insensiblement le cœur de ceux dont sa patience lui avoit acquis l'estime. La mansuétude, cette vertu si aimable , fut l'ame de son gouvernement , & le rendit une vraie image du plus doux des hommes , de celui qui s'est proposé pour modèle de douceur.

Le Frere Barthelemi porta même d'abord cette vertu si loin , que quelques-uns des Freres zélés pour le bon ordre & l'exacte discipline , en craignirent le relâchement. Mais ils se rassurèrent , quand ils virent que leur Superieur appliqué à joindre la complaisance avec la fermeté & à mêler la sévérité avec la bonté , ne faisoit usage de la douceur que pour maintenir la régularité parfaite ; & qu'également sçavant à condescendre à la foiblesse humaine & à la soutenir , à corriger & à consoler , il sçavoit se faire obéir & ramener au devoir par des menaces ou des pénitences efficaces ceux qui s'en écartoient , en abusant de sa bonté.

Ce sage tempéramment de fermeté & de douceur eut tout l'effet qu'il en pouvoit attendre. Il servit à la Règle de sauve-garde & de défense , à la ferveur d'aiguillon & d'engagement , aux lâches & aux tiédes de barriere & de rempart , & aux ames de bonne volonté d'atrait & d'apui. Les uns appréhendans de contrister un homme qui n'agissoit à leur égard qu'avec la tendresse d'un pere , prirent à son égard le cœur d'enfans soumis & dociles. Les autres craignans d'abuser de la patience d'un Maître , qui sans attention à cette qualité substituait les prieres en la place des Commandemens , se firent un devoir d'aller au-devant de tous ses desirs & de les exécuter comme des ordres. Ceux-ci voyans que leur Supérieur ne se vangeoit de leur indocilité & de leur manque de respect , qu'en s'humiliant & en leur demandant pardon , se sentoient plus coupables que s'ils avoient été condamnez à de rigoureuses pénitences , s'en imposoient eux-mêmes & lui faisoient satisfaction. Ceux-là charmez de la douceur d'un Frere , qui sçavoit si bien assaisonner de grace & d'onction les réprimandes & les corrections , qu'ils n'en sentoient point la piqueure , lui sçavoient bon gré de sa vigilance & de son exactitude , & se rendoient plus fidèles à leur devoir.

Le Frere Barthelemi persuadé que l'esprit de douceur est l'esprit de Jesus-Christ , & le seul qui réussit dans le gouvernement des ames , n'oublioit rien pour l'inspirer aux Directeurs des Maisons. Vous gagnerez , leur disoit-il souvent , par un mot de douceur ou par un trait de bonté ceux que de longs discours , pleins de force & de raisonnement , n'ont pû ébranler. Tel se révolte contre la verge & la correction , qui plie & se rend à un temoignage de charité. Le cœur qui s'aigrit contre la réprimande , se laisse emporter par une légère caresse. Tel est le cœur humain , il veut être gouverné par amour & par douceur. Dieu qui le connoit , qui l'a fait , & qui sçait l'attirer quand & comment il lui plaît , n'y employe ni la contrainte ni la dureté ; il le touche , il

l'amolît, il s'en fait goûter, & il en fait ce qu'il veut en s'en faisant aimer. Voilà le modèle d'un bon gouvernement. Peut-on se tromper en imitant celui de Dieu? L'esprit de Jesus-Christ n'est-il pas l'esprit de douceur? Cette vertu n'est-elle pas celle qu'il nous donne à étudier & à copier sur lui? Ceux qui employent la rigueur & la sévérité, les menaces & les châtimens, pour conduire & se faire obéir, ont l'esprit d'Elie & non celui de Jesus Christ. Ce n'est pas par la voix des tonnerres ou par les menaces du feu du Ciel, que ce divin Sauveur a attiré la Madeleine à ses pieds, le Publicain sur ses traces, la Samaritaine à la pénitence, & les plus grands pécheurs à sa suite; ça été par les charmes de sa douceur & les attraits de son amour. Ce qu'il a fait, est ce que vous devez faire. Avez-vous un plus excellent modèle à imiter?

Dans ce même esprit le sage Supérieur faisoit un devoir aux Directeurs des Maisons de purger leur zèle de toute aigreur, de toute passion & de toute amertume, & de ne laisser échaper dans les corrections ou reprimandes aucun signe de trouble, d'impatience, de vivacité; il ne vouloit pas même qu'ils parussent trop ardens & précipitez pour relever ceux qui étoient tombez, ou qu'ils fissent sentir par des reproches piquans des playes qui s'ulcerent, quand on ne ménage pas ceux qui en sont blessez. *Si quelqu'un de vos freres est tombé*, leur disoit-il à ce sujet après le grand Apotre, *c'est à vous qui devez être de vrais spirituels, à le relever en esprit de douceur.* Faites attention à ces paroles: Que celui qui est debout, craigne de tomber. En se souvenant de sa foiblesse, qu'il ménage avec bonté celle du prochain, & qu'il n'oublie jamais que sujet comme lui à la tentation, il peut le suivre dans le même précipice.

Cet esprit de douceur qui l'accompagnoit par-tout, lui fournissoit souvent des armes victorieuses sur les cœurs les plus durs. Se trouvant un jour avec un autre Frere dans un voyage de Rouën à Paris sur la Seine avec quatre libertins; après avoir essüié en silence leurs railleries, & écouté avec un cœur blesé les fades plaisanteries & derisions que ces prophanes faisoient de ce que la Religion a de plus saint; persuadé que le parti le plus convenable en pareille conjoncture étoit de prier au-lieu de parler, d'oposer un humble silence à des discours impies & le bon exemple au scandale, il se mit avec son Compagnon à prier & à faire de saintes lectures. Mais c'étoit justement ce qu'attendoient ces libertins, pour exhaler contre les veritez fondamentales du Christianisme le venin d'une incrédulité démasquée & impudente. Après avoir lancé contre la pieté tous les traits dont une langue impie, maligne & satirique, sçait faire usage, ils ajoutèrent d'un ton railleur qu'aparemment ces bons Freres étoient du nombre de ceux qui craignoient l'enfer. Ces mots prononcez, les impies demeurèrent en silence, comme pour s'applaudir d'une si heureuse découverte, ou pour attirer attention sur une si belle Sentence. Ensuite le plus effronté ayant repris la parole, en tenant Ecole d'impieté, se moqua de la créance d'un enfer, & trouva pour Aprobateurs de sa doctrine les Compagnons de ses débauches.

Tout le monde se taisoit, & ce silence sembloit donner victoire au libertinage le plus déclaré. Lorsque le Frere Barthelemi dans le dessein d'arrêter le scandale & d'en détruire les impressions, prit la parole pour réfuter une erreur si favorable à la corruption des mœurs. Il le fit avec tant de grace & d'onction, que les libertins confondus & détrompez tout à la fois, confesserent & rétracterent sur le champ une doctrine que la seule impiété enfante, & qui conduit

Galat. c. c.

v. 1.

Ibid.

à tous les crimes. Celui qui avoit été le plus impudent à la soutenir, fut le premier à l'abjurer, en faisant honneur au Frere Barthelemi, qu'il étoit le seul qui eût pu le convaincre sur un point dont la mauvaise vie a tant d'intérêt d'altérer la foi. Les autres à son exemple firent le même aveu; & changeant de conduite, après avoir changé de créance, donnèrent de grands témoignages d'estime & de respect à celui qu'ils venoient d'outrager avec mépris.

C'est ainsi que la douceur de ce Frere trouvoit moyen de triompher des âmes les plus dures. Il ne rebutoit jamais personne; & s'il arrivoit que ses yeux le rendissent témoin de la faute de quelque Frere, il ne l'en reprenoit pas aussitôt avec impétuosité, mais il lui donnoit le tems de la reconnoître; & quand il la voyoit suivie d'un sincere repentir, il l'oublioit & l'enfouloit dans le silence. C'est ce qu'il conseilloit aux Freres Directeurs, en les avertissant de ménager les réprimandes & d'en confire, pour ainsi dire, l'amertume, dans le sucre de la douceur.

„ Je vous recommande, dit-il à un d'eux, la douceur dans vos avertisse-
„ mens & reprehensions. Parlez avec poids & mesure, plutôt lentement qu'a-
„ vec promptitude. Je vous conseille & je vous prie, lui ajoute-t-il, d'agir tou-
„ jours, sur tout envers vos Freres, avec beaucoup de modération & de rete-
„ nuë en vos paroles; car la promptitude en parlant, cause & produit l'impru-
„ dence, &c.

Mais comme il faut être extrêmement attentif sur soi-même, pour ne point excéder quelquefois en ses paroles, & qu'il faut avoir une patience à l'épreuve, pour ne point s'échapper à dire une parole plus haute que l'autre, il leur conseilloit d'y faire une grande attention.

„ Vous éprouvez, dit-il à un autre Directeur, depuis plus d'un jour, que la
„ patience est nécessaire en tout tems, puisqu'en tout tems, quelque chose
„ vous contrarie dans votre emploi, sur-tout lorsque vous voulez vous en bien
„ acquiescer. La Croix est plantée par-tout, dans le Réfectoire, le Dortoir,
„ l'Oratoire, & la chambre des exercices. En un mot, il y a en tout état &
„ en tout emploi, des croix qui vous attendent, &c.

Il avouoit lui-même, qu'il avoit un grand besoin de cette vertu, & conjuroit ses Freres de la demander à Dieu pour lui.

„ Ah! s'écrie-t'il, écrivant à l'un d'eux, quel métier est celui de Supérieur
„ de notre Société? C'est à vous que je le dis, entre nous; il faudroit une
„ bonne provision de patience: Hé! je vous prie de la demander à Dieu pour
„ moi, &c.

Que dirai-je de l'humilité de ce bon Frere? Depuis son entrée dans la Société, sa vie en a été un exercice continuel, & un exemple parfait. C'est ce qu'on a pu remarquer dans l'Histoire de la vie de M. De La Salle, & dans cet abrégé que nous faisons de la sienne. XIV:
son humilité.

Humble Novice, humble Maître, humble Disciple, humble Supérieur, il semble que de toutes les vertus, l'humilité est celle qu'il a le plus enviée au saint Institutur, & qu'il a le mieux imitée en lui.

Combien de fois est-il entré en dispute avec le saint Homme, au sujet de l'obéissance, de la dernière place, & de l'humiliation? Chacun des deux faisoit violence à l'autre pour se mettre à ses pieds, pour demander des permissions & rentrer dans l'état de dépendance. Si M. De La Salle, tournant toujours de son côté la victoire, obligeoit le Frere Barthelemi de commander, de

repandre & d'agir en Supérieur à son égard, le Frere Barthelemi confus, trouvoit de nouveaux motifs de s'humilier dans les humiliations de l'Instituteur.

Jamais ce Frere n'oublia, ni qui étoit celui qui se comportoit à son égard, comme le plus humble des Novices, ni le profit qu'il devoit faire des exemples d'humilité, que lui donnoit ce saint Prêtre, ce Docteur, cet ancien Chanoine de Reims, son Directeur & son Pere. Jamais ce Frere n'oublia ce qu'il étoit à l'égard du saint Homme, un simple Frere, son élève, son disciple, son pénitent. Desorte, que plus l'un s'abaissoit, plus l'autre s'humilioit.

Le Frere Barthelemi établi Supérieur voyant souvent à ses pieds M. De La Salle soumis à ses volontez, & lui demandant des permissions, n'en devint que plus petit devant lui, plus anéanti devant Dieu, & plus humilié au-dedans de lui-même. Toujours en défiance de ses propres lumieres, il forçoit son oracle de parler & de lui enseigner ce qu'il avoit à faire, à dire, ou à taire; & ne faisoit sentir son autorité au saint Homme, que pour l'obliger, par la vertu d'obéissance, de conduire par la main son Disciple, & de conduire la Société sous son nom.

A l'égard des personnes du dehors, le Frere Barthelemi avoit des manieres & des paroles si humbles, qu'il réussissoit presque toujours à les desarmer & à les faire rentrer dans des sentimens plus favorables envers lui, ou envers ses Freres.

Ceux-là même qui étoient les plus animez contre l'Institut, changeoient à son égard de disposition, quand ils voyoient le Supérieur à leurs pieds s'humilier & demander pardon pour des fautes prétendues dont ni lui, ni les Freres, n'étoient pas coupables.

Si l'éloignement des lieux l'empêchoit d'aller s'abaisser devant les Puissances animées contre les Freres, pour les adoucir, il leur écrivoit en termes si humbles, & d'un stile si propre à les calmer, qu'en effet la lecture de ses Lettres paroissoit en faire d'autres hommes. C'est ce qu'on a vû arriver par raport à Messieurs les Evêques de Boulogne & de Mâcon.

Même conduite d'humilité dans ce vertueux Supérieur à l'égard des Freres. L'autorité qu'il avoit le chargeoit de confusion, loin de l'enfler, & lui servoit de motif de s'humilier devant eux. L'honneur qu'ils lui avoient fait de le mettre à leur tête, lui paroissant une preuve éclatante de l'humilité de leur cœur, étoit pour lui une voix humiliante, qui lui disoit: qu'il étoit le seul entr'eux qui eût de l'orgueil. Desorte, qu'en regardant leur choix, comme un avertissement de son indignité, il croyoit qu'il étoit le seul incapable de bien remplir la place où ils l'avoient élevé.

Dans cet esprit il honoroit les anciens Freres, comme ses Peres; ses compagnons de Noviciat, comme ses Maîtres; & les plus jeunes, comme les enfans de Dieu; & il ne leur parloit à tous, qu'avec un air de respect & une espece de révérence, qui attiroit pour lui-même toute la leur, sans qu'il s'en aperçût. En cela il entroit dans l'esprit de S. Paul, & il pratiquoit à la lettre, les avis qu'il donnoit à son disciple Timothée.

Soumis intérieurement à toute créature, selon la maxime des Apôtres, il obéissoit plus qu'il ne commandoit; il s'humilioit en toutes rencontres, devant ceux-là même qui avoient besoin de l'être; il employoit les prieres, au lieu de menaces & de réprimandes; il faisoit en choses indifférentes, la volonté de ceux qui auroient dû étudier la sienne, & se prêtoit aux inclinations & aux desirs de quiconque, quand son devoir le permettoit.

Il ne faut donc point s'étonner, si un homme si humble, ne faisoit rien sans avis ; s'il déféroit avec tant de facilité & de joie aux lumieres du prochain ; s'il ne faisoit rien sans avoir consulté son Prophète M. De La Salle, tandis qu'il vécut ; s'il raportoit toutes les affaires de la Société au conseil de ses Assistans ; & s'il ne vouloit rien conclure, en chose de quelque conséquence, qui ne fût arrêté par l'Assemblée des Freres, ou agréé par les principaux d'entr'eux. Il ne faut point s'étonner si en voyage, le Frere Barthelemi se dépouilloit de la qualité de Supérieur, pour en revêtir celui qui lui tenoit compagnie, en l'obligeant d'en exercer l'autorité à son égard, & de la montrer devant le monde. Ce n'étoit pas seulement avec les anciens Freres qu'il tenoit cette conduite ; il la pratiquoit avec les derniers Novices. En ayant un en sa compagnie assez grossier & d'un esprit borné, il l'engagea à l'arrivée dans un Monastere, où ils devoient demander le gîte, à se presenter comme son Supérieur. Ce qui fut fait. Le Novice parla au Prieur en cette qualité, rendit raison aux questions qui lui furent faites, & il reçut les marques de distinction, tandis que le Frere Barthelemi dans un humble silence, faisoit le personnage de Compagnon. Le vertueux Frere n'en demeura pas-là. Introduit dans la chambre préparée pour les hôtes, en se jettant aux pieds de son nouveau Supérieur, il lui dit : „ Mon „ cher Frere, j'ai commandé jusqu'à present pendant nôtre voyage : mainte- „ nant c'est à vous à le faire : me voici prêt à recevoir vos ordres. „ Le Novice étourdi de ce début d'humilité, se jetta par terre à son tour, en protestant qu'il y demeureroit prosterné jusqu'à ce qu'il l'eût vû relever. *Je vais commencer par vous obéir en me relevant*, repliqua l'humble Déposé. Le Novice embarrassé de ce langage, dans le dessein de le finir, pria le Frere de commencer quelque sainte Lecture. *Volontiers*, répondit le Frere Barthelemi, avec un air de soumission ; *marquez-moi l'endroit que vous voulez que je lise*. L'heure du souper étant venuë, il voulut s'accuser de ses fautes à son nouveau Supérieur, & lui en demander pénitence, selon la coûtume établie dans la Congrégation ; mais le Novice déconcerté de ces actions d'humilité auxquelles il ne s'attendoit pas, le pria de différer celle-ci jusqu'à la fin de la route. C'est ainsi que se comportoit le Supérieur des Freres à l'égard de tous ses autres Compagnons de voyage. Il leur aprenoit à obéir & à s'humilier par son exemple ; & ils fortoient de sa compagnie avec un nouveau zèle de s'exercer en cette sainte pratique.

Après tout, il coute beaucoup moins à nôtre orgueil de nous humilier nous-même, que d'être humilié par les autres. En le faisant rarement nous le faisons parfaitement. Le goût particulier, l'esprit naturel, l'amour propre, ne souffrent guères, qu'on s'enfonce l'épée de l'humiliation dans le plus profond de l'ame. La vanité est un venin qui sçait se couler jusques dans les actions humiliantes à l'extérieur ; & trop souvent on porte un orgueil raffiné, sous des apparences de mépris de soi-même. Mais se voir méprisé, blâmé, censuré par les autres ; même par ses Inférieurs, sans peine, sans ressentiment ; acquiescer & souffrir aux injures & aux fausses accusations avec un esprit de douceur, dans le sentiment de son indignité, & une persuasion intime, qu'on mérite les plus mauvais traitemens, & que ceux qui les font, nous rendent justice & nous connoissent à fond ; c'est un témoignage d'humilité qui n'est point équivoque.

C'est à ce coin que celle du Frere Barthelemi étoit marquée. A peine fut-

il sorti du Noviciat qu'il devint le Confident de M. De La Salle ; il n'étoit encore que Néophite , lorsqu'il se vit en place. Que lui attira la confiance de l'Instituteur ? l'envie & la jalousie de quelques Freres anciens , & tous les traits satiriques & mordans qui en font les effets. Comment nôtre Frere les reçut-il ? Avec une modestie & une humilité qui changerent le cœur des envieux , & qui tournèrent leur jalousie en admiration & en estime , pour une vertu supérieure à leur malice. Qu'attira d'abord le premier rang à celui qu'on vit succéder à l'Instituteur ? Des contradictions , des révoltes , des injures , de la part de quelques superbes. Il y en eût qui le taxerent d'ambition , qui décrièrent sa conduite , qui lui parlèrent ou écrivirent d'une manière offensante. Il les calma par ces humbles réponses :

„ Je n'aurai jamais de dispute avec nos Freres , s'il plaît à Dieu , pour la
 „ Supériorité. Je suis & serai toujours tout prêt de la ceder à celui qu'il plaira
 „ à la Société de choisir pour cet emploi , que je regarde comme un fardeau
 „ très-pesant : Pour mon particulier , j'aimerois bien mieux être le dernier des
 „ Novices , que d'avoir non-seulement la très-pesante charge de la conduite de
 „ nôtre Société , mais meme de la moindre & de la plus petite Maison ; & ce
 „ seroit mon avantage. Au reste , je sçai bien pour certain qu'il y a des per-
 „ sonnes externes , qui ne voudroient pas que les Freres eussent un d'entr'eux
 „ pour Supérieur ; mais il est évident que Dieu ne leur a pas donné les vûes
 „ & les lumières nécessaires pour la conduite de nôtre Institut. Il est impossi-
 „ ble que telles gens , qui ne demeurent pas avec nos Freres , & qui ne les con-
 „ noissent pas , les puissent jamais conduire. C'est le sentiment des plus habi-
 „ les gens de Communauté qu'il y ait en France : Ils sont d'accord à dire , que
 „ les Freres doivent se conduire par eux-mêmes , sans quoi il faut s'attendre à
 „ la division & à la destruction de la Société , &c.

» Quand à ce qui me regarde , je me déchargerai volontiers du pesant far-
 » deau que nos Freres m'ont imposé par pénitence , quand on voudra , je suis
 » tout prêt ; quand nos Freres pourront & voudront faire une nouvelle assem-
 » blée , je leur donnerai les mains , & je les prierai de me décharger , parce
 » que je le suis trop. Ha ! que le soin de conduire notre Société est un fardeau
 » pesant ! j'ai raison d'appréhender le Jugement , pour le grand compte qu'il m'y
 » faudra rendre. Je vous prie de me décharger d'une partie de ce grand com-
 » pte par votre fidélité à l'observance réguliere & à la pratique de toutes les ver-
 » tus qui vous conviennent , & de faire enforte que nos Freres dont vous avez
 » la conduite , y soient aussi fort fidelles. Vous êtes le gardien , le dépositaire
 » & le deffenseur de nos règles dans votre Maison. Priez Dieu de vous aider en
 » cela , & de vous communiquer son saint Esprit , pour ne vous conduire que
 » par lui. »

L'amour que nôtre vertueux Frere portoit à la sainte vertu d'humilité , lui donnoit un zèle toujours nouveau pour la recommander à ses disciples. C'est sur ce fondement qu'il exhortoit les Novices de bâtir l'édifice de la vie spirituelle , lorsqu'il étoit leur Maître. C'est la pratique de cette vertu qu'il ne se lassoit jamais de recommander à tous les Freres , soit anciens , soit nouveaux.

» Pour conserver , écrit-il à un d'eux , la pureté , vertu Angelique , il faut vous
 » humilier jusqu'au centre de la terre. Il faut être bien-aïse qu'on vous repre-
 » ne , qu'on vous chapitre , & qu'on vous rebute. Il faut regarder vos Freres
 » comme vos Superieurs , & imiter notre Seigneur qui a méprisé tous les hon-
 » neurs

neurs du monde , qui a estimé comme quelque chose digne de lui , la pauvreté , les souffrances & les humiliations , & qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la Croix. Si vous l'imitiez en cela , le démon ne saura plus par où vous prendre , &c. •

Je ne dirai qu'un mot de la chasteté d'un homme qui regarda toujours cette vertu , comme le trésor précieux qui mérite d'être acheté au prix de tout le reste. En effet , le grand motif qui le retira du siècle , & qui le cacha dans une Communauté où l'on vivoit dans une entiere séparation du monde , fut l'amour qu'il eut pour cette vertu. Ne la croyant pas en sûreté dans un monde qui lui tend de tous côtez des pièges , & où l'on ne se cache pas pour tâcher de la corrompre , il prit le généreux dessein de se retirer à la Trappe , & ensuite chez les Freres , dans l'esperance de la sauver du naufrage , & de la conserver sans tache dans ce port & cet azile.

Afin d'y réussir , rien ne fut épargné de sa part. Si la chasteté méritoit tous ses soins , il les lui consacra tous en entier. Sacrifices , mortifications , prieres , rien ne lui coûta pour mettre son trésor à couvert. Cependant , ô hauteur des Jugemens de Dieu ! malgré tant de précautions , de vigilance , de secours , il ne put jamais la soustraire aux attaques du tentateur , qui le persécuta presque tout le tems de sa vie. Le Frere Barthelemi se vit souvent exposé aux insultes de l'esprit immonde qui le poursuivoit par-tout , & qui ne finissoit ses attaques que pour en preparer de plus rudes. En vain pour s'en délivrer , employa-t'il tous les moyens que la sainte Ecriture & les Saints Peres recommandent ; retraite , recueillement , prieres , oraisons , communions , penitences , mortification des sens , humiliations , ouverture de son intérieur : cet exercice continuel de vertu , au lieu d'éteindre dans sa chair le feu de la convoitise , sembloit l'allumer ; au lieu d'effacer dans son imagination les images lascives que le démon y peignoit , il sembloit les renouveler. Dieu le permettoit ainsi , pour multiplier & mesurer les couronnes de ce chaste Frere , sur la multitude & la fureur des attaques qu'il étoit obligé de soutenir.

Enfin , las & fatigué d'une guerre si cruelle , il espera trouver la paix en lui-même , en ôtant au démon le pouvoir de le tenter. Dans ce dessein , il fit vœu de ne point sortir de l'Institut. Ce vœu lui rendit le calme pour quelque-tems , mais ce ne fut pas pour toujours ; car ce vœu n'éteignant pas la concupiscence dans son fond , laissoit encore à l'esprit séducteur la matiere propre à former les tentations. D'ailleurs , cet enchanteur sçait bien rapprocher en idée les objets dont on s'éloigne avec soin ; il sçait les peindre avec tant d'art , que l'imagination les voit plus beaux qu'ils ne paroissent aux yeux mêmes qui en sont frapez. Souvent plus l'ame est attentive à les chasser , plus le malin s'efforce de les lui rapprocher. S'il ne peut la souiller , il tâche au moins de la fatiguer , de la dégoûter & de la troubler. Il prend plaisir à la persécuter , s'il ne peut pas réussir à la vaincre. Ce malin plaisir fut l'unique avantage qu'il put tirer de la cruelle guerre qu'il fit à un soldat toujours prêt à le combattre , toujours alerte pour ne se point laisser surprendre , & toujours muni de l'armure de Dieu avec laquelle il repoussoit tous les traits enflammés du méchant.

De cette sorte , la victoire se déclaroit toujours en faveur d'un homme que la tentation rendoit plus fervent , & en qui elle operoit les heureux effets que Dieu en attend , qui sont d'humilier , d'éprouver & d'instruire , ainsi que l'explique le S. Auteur de l'Imitation de Jesus-Christ. (L. 1. c. 13.)

A la vûe de la playe d'une concupifcence enflamée & irritée , qu'il ne pouvoit ni fermer , ni guérir ; dans le sentiment d'un cœur fi penché pour la volupté ; dans l'efpece d'abandon aux defirs les plus infâmes , aux paffions les plus honteufes & à la plus cruelle perfécution des demons auxquels il fe croyoit exposé ; enfin à l'ap proche du précipice où il étoit menacé de tomber , il gémiſſoit , il s'humilioit , il prioit , il s'armoit de la patience , & il apelloit à fon ſecours l'exercice des plus héroïques vertus. Ainſi ſes combats multipliez ne ſer voient qu'à multiplier ſes mérites. Il en fortoit plus vigilant , plus humble , plus reconnoiſſant envers Dieu , plus compaſſant aux foibleſes de ſes freres.

Semblable au ſouverain Paſteur qui a reſſenti toutes nos infirmitéz , qui a voulu être tenté en toutes choſes , & qui à la réſerve du peché , s'eſt rendu ſemblable en tout aux enfans d'Adam , le Succéſſeur de M. De La Salle aprenoit par l'expérience journaliere de ſes miſeres , à avoir pitié de ſes freres , à les écouter avec bonté , à les conſoler avec tendreſſe , & à ſuporter avec un cœur de mere toutes leurs foibleſſes. Ce qu'il aprit , il le pratiqua avec beaucoup de fidélité , & c'eſt ce qui rendit ſon gouvernement ſi aimable.

• Ce n'eſt pas , écrit-il à un Frere qui lui temoignoit la peine qu'il ſouffroit • de ſe voir réduit à combattre ſans ceſſe l'Ange de Satan , ce n'eſt pas une choſe • ſe extraordinaire que vous ſoyez tenté contre la chaſteté. Auffi long-tems que • l'homme reſtera ſur la terre dans ſon corps de boue , il ſera toujours en état • de retourner vers l'ordure. Cela doit vous humilier & vous porter à veiller • ſans ceſſe ſur vous , & à vous tenir ſur vos gardes. Il faut pour cela fuir tou- • tes les occasions des tentations , autant qu'il eſt poſſible , beaucoup & ſouvent • prier Dieu , & demander les avis d'un ſage Conſeſſeur. •

Des avis ſi ſalutaires font bien voir quelle étoit ſon attention à purifier de toutes ſouillures les vaſes du Seigneur qui lui étoient confiés. Mais s'il les por- toit à fuir tout ce qui avoit l'ombre d'impureté , il leur recommandoit de ne ſe point allarmer des penſées ſales & des fantômes dont le demon tache de ſouil- ler l'imagination , parce que le trouble & le découragement ſervent à les entre- tenir , bien loin de les chaſſer. Le courage à réſiſter , la ferveur à prier , la fidélité à s'humilier , la pratique conſtante de la véritable obéiſſance , la mor- tification de la chair & des ſens , la fervente & fréquente Communion , l'a- mour de la retraite & de l'Oraiſon , le recours à la ſainte Vierge & aux ſaints Anges Gardiens , la candeur & la ſimplicité à découvrir le fond de ſon ame à ſes directeurs : voilà les armes qu'il leur ordonnoit de prendre contre l'eſprit immonde , & que les Saints nous conſeillent comme les ſeules victorieuſes. En- fin une grande modeſtie & un profond recueillement , étoit ſelon lui , un des plus excellens moyens de fermer l'entrée de l'ame à cet eſprit infernal. C'eſt pourquoi il ne leur recommandoit rien tant que la recollection des yeux. A ſon avis , les Freres les ouvroient aſſez , quand ils les ouvroient pour ſe conduire & pour faire leur emploi. En cela , comme en toute autre choſe , il donnoit l'ex- emple. Il ne regardoit que dans le beſoin les objets qui plaiſent encore plus au cœur qu'aux yeux , quand on les y arrête. Fidelle à les fermer ſur ces jeu- nes perſonnes à qui Job reſuſoit ſes regards en conſéquence du pacte qu'il en avoit fait , il vivoit ſur la terre comme un homme qui ſe prépare à voir Jeſus- Chriſt , & qui croit tout autre objet indigne de ſes yeux. C'eſt à cette li- cence d'ouvrir trop les yeux qu'il attribuoit la plûpart des tentations.

• Vos diſſipations des yeux & de l'eſprit , écrit-il à un Frere , pourroient bien

- contribuer aux tentations que vous avez. Il faut autant qu'il vous sera possible, tâcher de ne point donner occasion à la tentation. Notre Seigneur vous
- ordonne de veiller & de prier en tout tems, de peur d'y tomber. Tâchez donc
- de vous accoutûmer à veiller sur vos yeux & sur votre esprit, si vous voulez
- avancer dans la voye de la sainteté. »

Le même lui ayant témoigné la peine qu'il avoit de gêner ainsi ses yeux continuellement, il lui répond par ce peu de mots : « Les yeux étant les plus grands ennemis que nous ayons ; vous devez bien veiller sur eux, de peur qu'ils ne vous perdent. Notre Seigneur dit que si votre œil vous scandalise, vous devez l'arracher & le jeter loin de vous ; si ce divin précepte ne s'entend point à la lettre, dans un sens spirituel nous devons prendre toutes les précautions imaginables pour ne point donner de liberté à nos yeux, de peur qu'ils ne nous scandalisent & ne nous fassent tomber. C'est par la dissipation des yeux que nous nous rendons si extérieurs & si sensuels, que nous nous remplissons des créatures & des choses sensibles, en nous vidant de Dieu & des choses spirituelles. Faites bien attention à cet article, &c. »

Enfin il disoit que le recueillement, pour être profitable, devoit être accompagné de fréquentes Oraisons jaculatoires, de diverses élévations de cœur à Dieu, & de la production de plusieurs actes de vertus différentes, comme de foi, d'espérance, d'amour, de contrition, d'humilité & de résignation. Ce recueillement, ajoutoit-il, est celui qui produit d'excellens effets : s'il n'est pas tel, il n'est qu'apparent, hypocrite, ou imaginaire.

Finiſſons en disant un mot de sa rare prudence. On en a vû plusieurs traits dans ce qui a été dit. Il l'a sur-tout fait éclater dans l'art qu'il eut de gagner feu Monseigneur l'Evêque de Mâcon, & de le rendre plus favorable aux Freres. Quel service cette rare vertu ne lui rendit-elle pas auprès de feu Monseigneur l'Evêque de Boulogne ? Elle sçut arrêter les flots de son indignation, & faire tomber de ses mains les armes qu'il avoit prises contre des innocens, dont le seul crime étoit de refuser de mettre leur nom dans la Liste des Appellans.

Si la prudence est une vertu si rare, c'est qu'elle suppose des vertus peu communes. Ces vertus sont l'humilité, la mortification & l'Oraison. L'humilité qui vuide l'esprit de présomption & de bonne opinion de soi-même, en tenant l'ame dans une sainte défiance contre ses lumières, la dispose à recevoir celles de Dieu. La mortification en étouffant les passions qui troublent, qui obscurcissent, & qui pervertissent le jugement & le cœur, les prépare à la vérité & au bon choix. L'Oraison en approchant l'homme du Soleil de Justice, l'investit de ses lumières, & lui apprend ce qu'il a à dire ou à taire ; à faire ou à éviter. De sorte que la discrétion est le fruit précieux de l'union à Dieu. Cela supposé, le Frere Barthelemi si humble, si mortifié, si recueilli & si intérieur, a été un homme que la sagesse a conduit, & dont elle a réglé toutes les démarches. En effet, il faisoit tout avec compte, poids & mesure. Les paroles ne sortoient point de sa bouche sans être limes, selon l'expression d'un saint Pere. Ses discours étoient toujours assaisonnez de ce sel que demande l'Apotre, qui leur donne le goût & qui les rend utiles. La grace & l'onction couloient de ses lèvres, parce qu'il ne disoit guères aux hommes que ce qu'il avoit appris de Dieu.

Il parloit peu, sans cependant se rendre à charge dans la conversation, par une taciturnité stupide, ou affectée, ou mélancolique ; & quand il parloit, il

XVI.
sa prudence

s'expliquoit en peu de mots , selon la maxime de son saint Pere M. De La Salle. Maxime qu'il inculquoit fortement aux Freres , sur-tout aux Directeurs , & avec raison ; puisque la discretion fait l'ame du bon gouvernement , & que ce qu'est à l'inférieur , la vertu d'obéissance ; celle de la prudence , l'est au Supérieur.

• Soyez l'exemple de tous nos Freres , (c'est ce qu'il écrit à un des Directeurs) veillez sur vos paroles & sur toutes vos démarches exterieures. Ecoutez beaucoup & parlez peu , & en peu de mots , afin de faire moins de fautes ; car un Directeur ne sçauroit parler beaucoup , sans bien faire des fautes : Ne parlez point non plus avec précipitation dans les récréations ; donnez tout le tems à un Frere de s'expliquer , & ne reprenez pas sèchement les fautes des Freres en ce tems ; & même reprenez-les le moins qu'il vous sera possible , parce que cela ne peut que troubler la conversation , & faire de la peine aux Freres ; remettez plutôt à un autre tems ce que vous avez à leur dire , cela conviendra mieux , sera mieux reçu , & produira plus de fruit.

Il vouloit aussi que les Freres Directeurs fissent paroître une grande prudence envers ceux qui s'adressoient à eux , pour leur découvrir leurs peines , & qu'ils usassent de toutes sortes de moyens , pour les porter à s'acquitter de ce devoir avec fidélité , comme étant un des quatre soutiens exterieurs de la Société. Voici comme il en parle à un d'eux qui lui avoit exposé ses difficultez sur ce sujet.

• A l'égard de la reddition de compte de sa conduite , vous sçavez , mon cher Frere , que c'est une chose bien nécessaire , & qu'il y faut engager nos chers Freres à quelque prix que ce soit ; car il ne faut point vous rebuter , s'ils ne reviennent point à vous les jours qui leur sont assignez ; mais il les faut appeler comme une poule appelle ses petits poussins. La reddition de compte étant l'acôion la plus humiliante & la plus difficile , & celle qui demande beaucoup d'ouverture de cœur & de simplicité dans les Sujets , & de confiance pour ceux qui la recouvrent , il est très-important que le Frere Directeur , afin d'y bien réussir , prenne les mesures nécessaires pour y porter les Freres ; car cette acôion bien faite de la part des Inférieurs & du Directeur , est un des plus grands moyens pour bien conduire nos Freres , pour les maintenir dans l'esprit de nôtre Institut , & pour les aider à se sanctifier.

Il l'avertit sur la fin de sa Lettre , de ne plus tomber dans une faute très-importante qui étoit que lorsqu'un Frere étoit tombé dans quelque défaut , il faisoit tomber la Récréation sur ce sujet : • Il faut , dit-il , bien prendre garde dans les Récréations de ne pas faire tomber le sujet sur quelque faute qu'un Frere auroit faite depuis peu ; parce que cela ne seroit pas bien , & pourroit avoir de très-mauvaises suites.

Voilà l'abregé de la Vie de celui qui a eu l'honneur de tenir le premier la place du Patriarche des Freres pendant sa vie & après sa mort , & qui a eu le bonheur de le représenter en sa personne , par l'imitation de ses vertus. Plein de son esprit , moulé sur son exemple , les Freres ne s'aperçurent presque pas que leur Pere étoit mort , tandis qu'ils conservèrent en vie celui qui étoit sa vraie image. En le perdant , ils les pleurèrent tous deux de nouveau , & crurent avoir encore une fois perdu M. De La Salle , quand ils perdirent son Successeur.

FRERE PARIS , dit FRERE JOSEPH.

LE premier que l'ordre des tems presente , est le Frere Paris , nommé depuis Frere Joseph , reçu par M. De La Salle en 1683. dans le tems même que le saint Homme se dépouilla de son Canoniat. Il fut un de ses plus fervens comme un de ses premiers Disciples : quoiqu'il fût d'un âge déjà avancé , quoique attaqué d'un asthme & fort infirme , son exactitude à la Règle faisoit honte ou servoit d'exemple aux plus jeunes & aux plus robustes. Loin de chercher dans ses incommoditez des sujets légitimes de se dispenser de quelques exercices , il n'y voyoit que de pressans motifs de se faire violence , & de hâter le pas dans la voie étroite. Tailleur , Célerier , &c. il étoit tout ce que l'obéissance vouloit , & faisoit seul les offices de plusieurs avec un zèle qui ne laissoit rien apercevoir du nombre de ses années , & du poids de son mal habituel.

Maitre de la Garde-Robe de la maison la plus pauvre du monde , le meilleur étoit toujours pour ses Freres , & le pire pour lui : les habits les plus usez & les plus rapétez étoient de son choix : il falloit qu'il trouvât en tout ce qui étoit à son usage de quoi mortifier sa chair , & de quoi humilier son esprit , pour qu'il en fût parfaitement content : car voilà à quoi son attrait dominant le portoit aussi-bien qu'à prier.

En effet , il pratiquoit à la lettre ce grand précepte du Seigneur : *Priez sans cesse , sine intermissione orate* : par-tout où on le voyoit , on le voyoit prier : occupé de mille soins dans la maison , il paroissoit les oublier tous , pour ne se ressouvenir que de prier : ou plutôt pour les bien faire tous , il les faisoit en esprit d'oraison. Desorte , que dans tous les lieux où le devoir l'apelloit , dans tous les différens offices dont l'obéissance l'avoit chargé , il avoit le secret de trouver Dieu , de lui parler , de converser avec lui , & de faire ce qu'on va faire dans la maison d'Oraison. Si ses emplois lui laissoient quelque moment de vuide , il fléchissoit les genoux pour continuer sa priere avec plus de repos. Pour favoriser cette Oraison continuelle , il apelloit la priere vocale au secours de la mentale , unissoit l'une à l'autre ou les faisoit succéder. Desorte qu'on le voyoit souvent remuer les lèvres & proférer des paroles pour recueillir son cœur & soutenir son attention à Dieu.

En 1688. ayant été envoyé à Laon pour y tenir les Ecoles , le Frere Bourlette qui y étoit mort en odeur de Sainteté , parut ressuscité en lui , même humilité , même recueillement , même mépris du monde , même piété ; même zèle pour l'instruction & l'éducation de la jeunesse. M. le Curé & tous les Paroissiens charmez de ce nouveau Frere , crurent avoir réparé la perte qu'ils avoient faite par la mort de celui qu'ils regardoient comme un Saint.

En 1691. M. De La Salle ravi de voir regner dans son premier Noviciat établi à Vaugirard , la ferveur dans le degré qu'il souhaitoit , y apella pendant la vacance , les Freres des quatre Maisons établies à Reims , à Guise , à Rezhel & à Laon , pour leur en faire part & les renouveler en esprit. L'ordre porté à nôtre Frere Joseph , fut aussi-tôt exécuté. Quelque fâcheux & pénible que fût un si long voyage , pour un homme apesanti sous le nombre des an-

nées , fort incommodé de l'asthme , & de plus sur-chargé de nouveau du poids d'une louppe monstrueuse , que l'assiduité à faire l'Oracion à genoux lui avoit procurée , il ne tarda pas un moment à partir , & il arriva au rendez-vous marqué par le premier Supérieur , où tous les Freres se devoient attendre pour marcher de compagnie. Le Rendez-vous étoit une hôtellerie hors la ville de Soissons , qui avoit un Cigne pour enseigne : les premiers arrivez avoient ordre d'y attendre ceux qui viendroient les derniers , afin de faire en Communauté le voyage de Soissons à Paris. Le pauvre Frere Joseph qui avoit fait comme il avoit pû le chemin de Laon à Soissons , qui eût de sept lieues , avec des peines incroyables , en soutenant avec un tire-pied sa louppe aussi grosse que sa tête , parut enfin avec son Compagnon , résolu de faire à pied le reste du voyage. Ses forces n'auroient pas pû sans doute seconder son courage , & il les eût vûes épuisées avant que d'arriver au terme ; car le chemin qui restoit à faire , étoit de vingt-deux lieues : mais ce vrai Obeïssant comptant pour rien sa peine , étoit prêt à mourir ou à demeurer en chemin , plutôt que de manquer à l'obéissance.

Les autres Freres également surpris & édifiés d'une vertu si rare , eurent pitié de lui , & l'obligèrent malgré ses répugnances de prendre la voiture d'eau qui devoit les mener à Beaumont à sept lieues de Paris. Arrivé-là , ce fut encore nécessité d'achever le voyage , comme il l'avoit commencé , en portant sa croix , j'appelle de ce nom cette loupe de grosseur énorme qu'il avoit à soutenir , & qui lui donnoit tant de travail , que chaque pas étoit une espece de supplice. Cette peine ne finit que par de nouvelles qui signalèrent son arrivée à Vaugirard : car à peine eut-il mis le pied dans la maison , qu'oubliant son age, son asthme , sa louppe , & la fatigue du voyage , il se porta aux exercices de pieté & de mortification , avec l'ardeur du plus jeune , du plus robuste & du plus fervent Novice. M. De La Salle accoutumé aux pratiques de vertu , lui qui en avoit vû & donné tant d'exemples , fut étonné de celle de son Disciple. Il ignoroit ses nouvelles infirmités ; s'il les avoit connues , il l'auroit laissé tranquille à Laon , & n'auroit pas pensé à l'appeller à Paris. Il fut donc agréablement surpris & merveilleusement édifié , quand il vit dans ce vieillard si infirme & si incommodé , une vertu consommée , & il ne sçavoit ce qu'il devoit le plus admirer en lui , ou son obéissance aveugle , ou son courage à l'épreuve de toutes peines , ou sa ferveur qui avoit peu d'exemples. Quand le Frere Joseph eut achevé le mois de Vacance au gré de sa pieté , sans épargner son corps , sans se ressouvenir ni de son âge , ni de ses maux , le sage Supérieur le renvoya à Laon pour n'en plus sortir , par une occasion qui rendit son retour plus doux que n'avoit été sa venue ; mais sa vertu y trouva bien-tôt un nouvel exercice dans une seconde louppe qui lui vint à l'autre genouïl. Cette nouvelle croix fut pour lui un sur-croît de patience , sans que cette dernière incommodité , jointe aux anciennes , servit à le dispenser du travail des Ecoles , où il trouva un genre de mort assez semblable à celui du saint Martir Cassien : voici comment.

Trois ans après son retour à Laon , c'est-à-dire en 1694. un grand Ecolier par malice ou par vengeance peut-être de quelque juste châtiment reçu , accommoda sur la chaise de son Maître un canif avec tant d'industrie , qu'il entra jusqu'à Pos dans la chair du bon Frere quand il vint à s'asseoir. La plaie fut mortelle & l'emporta en peu de jours. C'est de cette espece de martire que Dieu voulut récompenser le zèle d'un homme qui se sacrifioit avec tant de générosité à l'ins-

truction de la jeunesse. Déjà martyr de la patience , il devoit Pêtre de la charité ; & par là il eut l'honneur en devenant la victime d'un de ses Ecoliers , d'avoir du raport avec le Saint qui a été tourmenté & mis à mort par les siens.

Ce bon Frere eut encore l'honneur d'être enterré auprès du Frere Bourlette, que le peuple de Laon honore comme un Saint ; la vertu les ayant rendus si semblables, le même tombeau leur convenoit.

F R E R E J E A N - H E N R Y .

CE Frere étoit du Diocèse de Reims en Champagne : il se presenta à l'âge de 15. ans environ à la Communauté naissante des Ecoles Chrétiennes , pour y être reçu. Sa grande jeunesse y formant obstacle , M. De La Salle lui donna place dans celle des petits Freres qui étoit la premiere épreuve de la vocation. Le jeune homme qui avoit en partage la simplicité , jointe à un heureux penchant pour la vertu , s'étant rendu digne de la grace qu'il demandoit , le Frere-Henry Lheureux lui donna l'habit de l'Institut , en le faisant passer de la petite Communauté dans la grande , deux ans après sa premiere entrée , dans le tems que M. De La Salle commençoit l'établissement des Ecoles de Paris , le jeune Frere âgé alors de 17. ans , parut un homme consommé en vertu : il devint l'exemple des Novices en toutes sortes de vertus , dès qu'il fut admis au Noviciat. Sa régularité , sa mortification , sa ferveur étoient si grandes , qu'il sembloit qu'on ne pouvoit rien y ajouter : ses Confreres devenus ses admirateurs , aprenoient en l'étudiant , les défauts qu'ils avoient à corriger , l'art & la maniere de sanctifier leurs actions , la fidelité que demande les petites choses , & ce qu'ils avoient à ajouter à leur recueillement , à leur obéissance & à leurs autres vertus. En un mot , le jeune Neophite deja un homme parfait , parut à M. De La Salle propre à être mis à la tête de la Communauté de Reims , & à remplacer le Frere Henry Lheureux qu'il apelloit à Paris , pour le faire Ordonner Prêtre , dans le dessein de déposer entre ses mains le Gouvernement de l'Institut naissant.

Nôtre Frere Jean-Henry établi Directeur de la Communauté qui étoit le berceau de l'Institut , par l'Instituteur lui-même , se rendit digne de son emploi , par un renouvellement de ferveur , & une ponctualité aux Régles qui servoit de miroir à tous les autres. Sa conduite les contentoit tous , autant que son exemple les édifioit. Au défaut du don de la parole qu'il n'avoit pas , il faisoit parler ses actions , ses vertus , ses manieres engageantes & réparoit par-là les talens que la nature lui avoit refusez. En effet , ce bon Frere incapable de faire une exhortation , & de remplir par le ministère de la parole , ce que l'Office de Directeur sembloit exiger de lui , y suppléoit par des actions si parlantes , d'humilité , de pieté & de sainteté ; qu'il parloit beaucoup au cœur , tandis que sa bouche demouroit muette. Il disoit pas ses exemples , tout ce qu'il devoit dire. Il monroit dans sa conduite tout ce qui devoit être pratiqué ; & en le faisant , il parloit si haut & si efficacement , que tous étoient instruits , & demouroient parfaitement éclairés de ce qui étoit à faire , ou de ce qui étoit à éviter.

Au reste , la maniere humble dont il se comportoit quand il s'agissoit de faire des conferences spirituelles avec ses Freres , ou de leur faire une exhortation de

piété, étoit elle-même une exhortation touchante ; car comme pour faire avec public de son incapacité, il prenoit en main un Livre qu'il lisoit avec tant de grace & d'onction, que les Freres en étoient plus touchés que s'il eût fait des discours préparés. Si le bon Frere ajoutoit au Livre quelque chose du sien en le brochant & en le paraphrasant, ses paroles étoient esprit & vie, & le peu qu'il disoit faisoit sur le cœur de ceux qui l'écoutoient, des impressions dont ils étoient surpris eux-mêmes, tant il est vrai que l'exemple d'une grande vertu, est de tous les Orateurs, le plus persuasif, & peut-être le seul qui soit efficace sur les cœurs.

Comment ce bon Frere n'auroit-il pas trouvé grace auprès des autres, lui qui ne sçavoit estimer que la pure vertu, & qui comptoit pour rien tous les dons qui sont étrangers à la sainteté ? Si la nature ingrate à son égard lui avoit refusé les talens qui font briller, & que le monde honore, la grace en récompense l'avoit partagé en aîné des dons, qui font les parfaits enfans de Dieu : elle l'avoit en particulier avantaagé d'une simplicité & d'une obéissance qui le rendoient victorieux des passions de ceux qu'il avoit à conduire. Comme s'il n'eût été en place que pour obéir, le seul usage qu'il faisoit de son autorité, étoit de prendre les ordres de M. De La Salle surtout, & de les exécuter à la lettre. Il étoit si exact & si ponctuel sur ce point, qu'il n'auroit pas voulu changer une chaise de sa place, qu'il n'en eût reçu l'ordre par écrit de son Supérieur.

Appelé en 1691. à Vaugirard, pour y passer le mois de vacance dans les exercices du Noviciat qui y étoit établi, il partit de Reims avec cinq autres Freres pour se rendre à Soissons qui étoit le rendez-vous où les Freres de Laon, de Guise & de Rethel, devoient se trouver, ainsi qu'il vient d'être dit dans le recit abrégé de la vie du Frere Joseph. Ce voyage qui couta tant de peine au Frere Joseph, fut un vrai martyre pour le Frere Jean Henry, & l'un ne signala pas moins que l'autre en cette rencontre, son obéissance aveugle & sa résolution à tout souffrir. En effet, si le premier étoit vieux, asthmatique, & chargé au genou d'une louppe grosse à l'excès, l'autre quoique jeune, attaqué d'un rhumatisme aigu, ou d'une espece de goutte sciatique aux hanches, ne pouvoit faire deux pas sans balancer son corps à droit & à gauche, & en mettre toutes les parties depuis les pieds jusqu'à la tête dans une agitation violente & pénible : on avoit tenté de le guérir, mais en vain, la médecine avoit épuisé sur lui toute sa science, le mal plus fort que les remèdes s'étoit opiniâtré à mettre ce jeune homme dans l'état d'un vieillard décrépit, à qui les jambes refusent de prêter service.

Cette extrême difficulté à marcher, qui à tout autre auroit paru une impossibilité absolue de faire un voyage de trente-cinq lieues, n'arrêta pas à Rheims un homme que l'ordre du Supérieur appelloit à Paris. Persuadé que le vrai obéissant chante toujours victoire, il se mit en chemin dans la résolution de tout souffrir & de tout risquer, plutôt que de manquer à l'obéissance. Certainement une pareille résolution étoit nécessaire pour entreprendre un pareil voyage, qui fut depuis son commencement jusqu'à sa fin un vrai tourment pour ses compagnons, aussi-bien que pour lui. En effet, ceux-là gênez dans leur marche & assujettis à suivre pas à pas un homme qui n'en faisoit aucun qu'avec violence & comme par machine, étoient le plus souvent obligés de lui rendre des services charitables également pénibles & ennuyeux pour lui & pour eux, en le soutenant par les aisselles, afin de l'aider à faire chemin ; c'est ainsi qu'ils

qu'ils firent les treize lieues de Rheims à Soissons avec une peine extrême de part & d'autre, sans trouver de soulagement que dans le sein de la patience & de la charité, dont ils avoient bon besoin.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici ce que la sainte Ecriture atteste, & ce que confirme l'histoire de la vie de chaque Saint en particulier: Que Dieu afflige ceux qu'il aime, qu'il a soin de proportionner leurs peines aux faveurs qu'il leur destine, & que la grandeur de son amour est la mesure sur laquelle il taille leurs croix.

Le Frere Henry arrivé avec tant de travail à Soissons, loin de succomber aux fatigues d'un voyage si facheux, se prépara à le continuer, charmé d'achever un chemin dont chaque pas lui coutoit autant que s'il l'eût fait sur les épines, & qui lui representoit si au naturel la voye étroite qui conduit au Ciel. Dans ce dessein il sçût si bien se contrefaire, qu'il parut que la fatigue du voyage commencé avec tant de peines, l'avoit mis en état de poursuivre avec moins de travail en dissipant le mal, & en rendant le malade plus alerte & mieux disposé à marcher. Les Freres le crurent ainsi, ce qui fit qu'ils ne s'avisèrent pas même de le faire embarquer sur l'eau avec le Frere Joseph, ils ne s'aperçurent qu'ils s'étoient trompez que le lendemain à trois ou quatre lieues de Soissons, quand ils virent le généreux Frere succomber sous le poids du travail. L'occasion étoit belle pour tous de pratiquer la patience, aussi prirent-ils soin d'en profiter & de faire d'un voyage de peines un voyage de mérites. Si la vûe de leur marche avec un malade qu'il falloit soutenir & presque porter, faisoit pitié, elle édifioit, & ceux qui en étoient témoins admiroient également le courage du malade & la charité de ses compagnons. Après cinq ou six pas, il falloit faire alte; & dans ce moment de repos, les freres se relayoient pour soutenir par les bras & aider à marcher un homme qui avoit peine à mettre un pied devant l'autre. Je ne sçai qui souffroit le plus alors. D'un côté le Frere Jean Henry sentant à chaque pas un renouvellement de douleurs & un épuisement de forces, tomboit souvent en défaillance, & croyoit que chacun de ses pas étoit le dernier: de l'autre ses Freres allarmez, outre le travail qu'ils avoient à essuyer pour le soulever & le porter, craignoient souvent de le voir expirer entre leurs bras; il fallut pourtant faire vingt-deux lieues de cette manière, sans qu'il fut possible de rencontrer aucune commodité, sinon presque aux portes de Paris: là on loua une charette dans laquelle on mit sur quelques bottes de paille Frere Henry qui étoit plus mort que vivant. Ce secours vint à propos; car il n'eût pas été possible de mener plus loin un homme qui paroissoit prêt à rendre le dernier soupir.

Les autres Freres qui avoient uni à la fatigue du voyage la peine de soutenir tour à tour un malade qu'il falloit presque porter, étoient si harçellez, qu'ils firent pitié au chartier même qui les invita à se servir de la commodité de sa charette, sans en exiger un plus grand salaire, deux ou trois des plus fatiguez profitèrent de l'offre, & y monterent: quelques-uns prirent un peu le devant pour servir de guides au voiturier jusqu'à la maison, tandis que les autres s'y rendirent par un autre chemin: Si le chartier fit grace aux Freres les plus fatiguez, en leur accordant gratuitement la commodité de sa charette, le public la leur fit acheter bien cher, en leur faisant essuyer ses huées depuis la porte Saint Martin jusqu'à la Paroisse de Saint Sulpice. Le spectacle de trois ou quatre Freres vêtus de noir d'une manière alors singuliere, fut un grand sujet de

risée pour les badauds de Paris. C'est ainsi que les Freres se rendirent à Vaugirard pour y commencer une retraite qui fut aussi longue que le mois de vacance , après y avoir été bien préparé pendant le voyage par un long exercice de patience & de charité.

M. De La Salle instruit par toutes les avantures arrivées en chemin , dont il parut fort surpris , que c'étoit une nécessité de donner des voitures aux Freres incommodez , pour faire leur voyage , y pourvut dans la fuite , n'y ayant pas même fait attention depuis plus de douze ans qu'il travailloit à la formation de son Institut.

Le Frere Jean Henry arrivé enfin après des peines incroyables , presque mourant , non au lieu de son repos , mais au centre de sa ferveur , parut dès le lendemain comme ressuscité ; & oubliant également les fatigues passées & les douleurs presentes de son mal habituel , courut le premier aux pénitences & aux humiliations , comme pour réparer le tems qu'il croyoit avoir perdu dans le voyage.

Le mois passé dans ces exercices de ferveur , il retourna à Reims continuer l'office de Directeur par ordre de M. De La Salle , qui quelque-tems après le fit revenir à Paris pour conduire le Noviciat dans la grande maison.

Il se montra à Paris ce qu'il avoit paru à Reims , un homme parfait & un modèle de vertu consommée , toujours à la tête des Novices , il disoit par ses actions ce qu'il ne pouvoit dire de bouche. Tout en lui parloit , son silence , sa modestie , son recueillement , sa ferveur. A le voir si distrait sur les nécessitez du corps , on eût cru que le sien d'une nature différente du nôtre , n'avoit point de besoins à satisfaire , & que déjà spiritualisé & participant de l'état de la résurrection future , il laissoit son ame en toute liberté , d'adorer , de louer , de benir , & d'aimer son Dieu sans dégoût , sans ennui , sans interruption. Tout absorbé dans l'être de Dieu , ses actions servoient à continuer son oraison , & il devenoit , ce semble , incapable de penser à autre chose qu'à celui qui en effet , doit être l'unique objet de notre esprit , aussi-bien que de notre cœur.

M. De La Salle dans le dessein de le retirer de cette grande abstraction , & de le presenter pour modèle à imiter à tous les Freres , dans toutes sortes d'occupations , le chargea de quelques emplois extérieurs propres à le faire un peu sortir hors de lui-même & à le produire au-dehors ; mais le Frere Jean-Henry trouva le secret d'être aussi recueilli dans ces actions dissipantes , qu'aux pieds du Crucifix : même silence , même vigilance à fermer ses sens , même union à Dieu ; quelque chose qu'il fit , en quelque lieu qu'il fût , allant , venant , il paroissoit être aux pieds du Très-Haut , dans un commerce intime avec celui qui est par-tout.

Cette forte & attentive occupation de Dieu le rendoit en quelque sorte impeccable. Si la fragilité humaine le laissoit tomber dans quelques fautes , elles étoient si legeres & si-tôt effacées , que n'en sentant plus la tache , il se trouvoit fort embarrassé quand il falloit faire sa coulpe le soir avant le souper ; alors sa conscience ne lui reprochant rien en particulier , il étoit obligé de recourir à des accusations vagues & générales , ou de se donner pour un coupable universel sans pouvoir dire en quoi , ou de déclarer des imperfections peu marquées , comme d'avoir tracassé par la maison , d'avoir manqué à fermer des portes , d'avoir marché trop vite.

Cependant ces prétendues fautes ne demeuroient pas impunies. Elles trouvoient dans M. De La Salle un Juge sévère qui condamnoit à de bonnes pénitences celui qui s'en accusoit , en le suposant effectivement fort coupable. Tantôt il lui ordonnoit d'aller faire oraison auprès de la porte qu'il avoit laissée ouverte , tantôt il l'envoyoit prendre la discipline. Le Frere obéissant avec une exactitude scrupuleuse , continuoit Pune ou l'autre de ces pénitences jusqu'à ce que l'ordre du Superieur le rapellât au Réfectoire ; autre mortification qui valoit la premiere ; le Frere trouvant à son retour le repas presque fini , il en fortoit comme il y étoit entré , à jeun , ou presque à jeun , sans avoir eu le tems de manger ; car l'usage étoit établi en cette maison pour ceux qui faisoient quelques pénitences pendant l'heure du repas , de joindre graces au *Benedicite* , & de laisser leur portion presque entière , afin de suivre à la récréation le corps de la Communauté.

De cette manière le bon Frere Jean - Henry avoit coûtume de changer deux ou trois fois la semaine un repas tout spirituel pour un corporel , en faisant l'Oraison , ou en prenant la discipline. Dans la premiere de ces actions , on le trouvoit auprès de la porte aussi recueilli , que s'il eût été aux pieds des Auteh. Dans la seconde , il faisoit tant de bruit par la force des coups qu'il se donnoit , que celui qui alloit fraper à la porte du lieu où il se disciplinoit , avoit peine à lui faire entendre l'ordre de cesser. L'une ou l'autre de ces actions qui étoit récompensée de l'abstinence , le rendoit si guai & si content , qu'il sembloit ne point goûter d'autre plaisir sur terre , que celui de prier & de faire pénitence.

Le saint Superieur avoit ses raisons pour exercer cette rigueur de charité sur un homme qu'il n'étoit pas aisé de rassasier d'humiliations & de mortifications : il nourrissoit la vertu de ce pieux Frere , en lui procurant un aliment qui étoit si fort de son goût : il aprenoit à ceux qui voyoient des imperfections ou des fautes si legères punies si sévèrement , à craindre l'ombre du péché & les seules apparences du mal , il ranimoit la ferveur qui s'atiédissoit , par des exemples propres à l'allumer dans les cœurs les plus froids. Enfin il vouloit faire preuve que ces héroïsmes de vertu qui paroissent surannés dans les Ecrits de saint Jean Climaque , de Cassien , & d'autres Auteurs , peuvent se renouveler dans les hommes du dernier tems.

Aux autres emplois du Frere Jean - Henry , M. De La Salle ajouta celui de tenir sa place en son absence dans les exercices des Freres occupez aux Ecoles , & des officiers de la maison ; devoir qu'il remplit avec sa fidélité & sa simplicité ordinaire.

Enfin en l'année 1699. étant tombé malade , la fin de sa vie fut le triomphe de sa vertu. Les exemples d'humilité , de patience , de soumission aux ordres de Dieu & de ferveur qu'il donna , furent si nouveaux & si extraordinaires , qu'il paroissoit être entièrement dépouillé des instincts de la chair & de la corruption du vieil homme. Sa ferveur & sa dévotion croissant avec le mal , il parut au voisinage de la mort avec les sentimens & les dispositions qui caractérisent celle des Saints , & qui consomment leur prédestination éternelle. Ce fut pour en rendre témoins les autres Freres & les en faire profiter , que M. De La Salle les convoqua tous à l'infirmerie le matin avant l'Oraison. Son dessein étoit de leur montrer par l'expérience de leurs yeux , combien la mort est douce & sainte , quand la vie a été fervente , & de les animer tous à travailler à devenir Saints , en voyant un des leurs mourir en Saint.

En effet , ce bon Frere si appliqué pendant sa vie à mourir à tout ce qui n'est point Dieu , en paroïssoit si rempli , si animé de son esprit , si transporté de son amour , si occupé du desir de le voir & de le posséder , qu'on pouvoit dire qu'il ne vivoit plus , mais que Jesus Christ vivoit en lui , & que la fin de sa vie étoit le commencement de celle des bienheureux.

Toute la Communauté rassemblée sous les yeux de ce saint mourant , il leur dit le dernier adieu d'une maniere si touchante & si animée de l'esprit de Dieu , qu'il étoit aisé de voir que ce n'étoit pas lui , mais le Saint-Esprit qui parloit en lui. Alors sa langue ou muette ou si stérile pendant sa vie , qui n'avoit pû entretenir ses Freres pendant un quart-d'heure , devenue l'organe du Saint-Esprit , devint si féconde , qu'il leur fit , au grand étonnement de M. De La Salle & de toute la Compagnie , une exhortation de près d'une demie-heure , quoiqu'il fût aux portes de la mort & prêt à entrer en agonie.

Ce que le pieux moribond venoit de dire , parut si précieux & si digne du ressouvenir des Freres , que M. De La Salle pour le leur imprimer davantage , en fit le sujet de l'Oraison qui suivit , en disant qu'il n'en falloit point d'autre. Ce peu de mots : *Priez pour le Frere Henry qui est mort avec des sentimens tout extraordinaires de piété , le premier Juillet 1699.* qu'écrivit le saint Instituteur pour le recommander aux prieres de tous les Freres absens ; ce peu de mots , dis-je , sortis de la plume d'un homme d'une vertu si éminente , & qui n'en pouvoit guère trouver d'extraordinaires chez les autres , après en avoir lui-même donné tant d'exemples , font l'éloge de ce bon Frere , dont on vient de rapporter la vie si fort abrégée. C'est celui qui crut voir plusieurs fois cette Reine esuë dont il a été parlé dans la vie de M. De la Salle , faisant son Purgatoire dans cette grande Maison des Freres , qui avoit été le Monastère des Filles des dix vertus de la sainte Vierge. Si la vision a été réelle , la simplicité , la ferveur , & la pureté de vie du Frere Jean-Henry , ont été selon les apparences les causes qui la lui ont procurée.

F R E R E D O M I N I Q U E .

Celui-ci étoit du Village de Villies-le-Bel , dans le Diocèse de Paris : vers l'an 1701. il vint se presenter pour avoir entrée dans la Société , à M. De La Salle qui avoit reçu son frere un an auparavant. L'un comme l'autre étoit de grande taille , & d'un tempérament fort robuste. A la premiere vûe de ce dernier jeune homme de bonne mine , d'une physionomie heureuse , & dont tout l'air paroïssoit déjà ne respirer que la piété , le sage Supérieur crut voir un Saint que le Ciel lui envoyoit à former. Entrant en discours avec le postulant , il lui demanda des nouvelles de sa famille , qui étoit une famille pieuse & propre à peupler la céleste Jerusalem.

Quatre garçons dont un étoit alors novice chez les Freres , & une fille avec le pere , vivans ensemble dans leur Village du travail de leurs mains , dans la culture des vignes & des champs avec une singuliere édification , composoient cette famille qui se signaloit par une dévotion particuliere pour la Sainte Vierge : Le fait suivant en rend témoignage. Le bon Pere ayant fait mettre en une niche sur sa porte une image de la Sainte Vierge , qui blessa les yeux des Collecteurs de

la Taille , gens de la Religion pretendue Réformée , se vit menacé d'une augmentation considérable , s'il ne promettoit de l'ôter : mais le Pere & les enfans répondirent avec courage d'une même voix , que l'honneur de MARIE leur étoit trop cher , pour souscrire à une si indigne proposition , & qu'ils consentoient au surcroit de la Taille , plutôt qu'à taire cet outrage à la sainte Mere de Dieu : l'effet suivit la menace : la pieuse Famille se vit avec joie condamnée au nouvel impôt que mit sur elle l'impieté Calviniste.

Le jeune homme dont nous parlons étoit le dernier ; mais le plus pieux & le plus vertueux des quatre Freres : M. De La Salle lui ouvrit avec plaisir la porte d'une maison où il desiroit les voir tous ; satisfaction que Dieu lui donna peu de tems après. Le Frere Dominique , c'est le nom de Religion qui fut donné à celui dont nous parlons , entra dans le Noviciat , je dirois presque comme les ames des Elus entrent dans le Ciel , avec une ferme volonté de se penser qu'à aimer & servir Dieu : Il executa sa résolution : toute la créature effacée dans son esprit , il n'avoit plus que Dieu present : son unique soin fut de donner à chacune de ses actions une plénitude de mérites , & d'enrichir son ame des vertus de son état. Ses journées remplies de pratiques de pénitence , de mortification , d'humiliation , d'obéissance & de charité , en se succédant les unes aux autres , ne se diversifièrent entr'elles , que par de nouveaux degrez de ferveur : je dis tout en un mot pour abreger , son application à Dieu fut si forte ; son travail pour acquérir la perfection fut si continu , que ses forces en parurent épuisées. L'esprit interieur minant en peu de tems la santé d'un homme si fort & si robuste , ce fut une nécessité de le retirer du Noviciat , & de le faire passer dans les emplois extérieurs , afin de tempérer l'activité du feu céleste qui le consumoit.

De peur donc que son tempéramment , qui s'altéroit à vûe d'œil , ne succombât enfin sous le poids d'une ferveur sans bornes , & d'un recüeillement qui sembloit l'absorber en Dieu , on le mit entre les mains de celui qui est chargé de former les nouveaux Maitres d'Ecole , & de leur apprendre les exercices de leurs fonctions. Celui-ci , apres l'avoir instruit de tout ce qu'il devoit sçavoir pour réussir dans cet important emploi , le mit dans l'Ecole des plus petits enfans ; c'est à-dire , dans l'Ecole de ceux qui demandant plus de vigilance & d'attention , sont les plus propres à dissiper ceux qui les conduisent. Il étoit naturel que le Frere Dominique , les yeux ouverts sur un nombre de têtes légères qui remuent sans cesse , & qui ne peuvent ni demeurer en place , ni vivre tranquilles , perdit un peu de son recüeillement , & se vit obligé de détourner les pensées de Dieu & de les porter sur eux ; mais en ne regardant les enfans qu'en Dieu , il trouva le moyen de penser à Dieu en pensant aux enfans.

Au milieu de cette troupe toujours distraite & toujours en mouvement , il ne perdit rien de son union à Dieu. L'Inspecteur des Ecoles étant entré dans la sienne une heure après qu'elle fut commencée , pour voir comment il s'y comportoit , & s'il n'étoit point embarassé , le trouva comme un homme extasié & hors de lui-même. Ce Frere lui ayant ensuite demandé s'il ne rencontroit point quelque difficulté , le nouveau Maitre en montrant les enfans de la main , lui répondit : je ne vois que Dieu. Cette réponse obligea l'Inspecteur de se retirer , & de laisser avec Dieu celui qui sçavoit le trouver par-tout.

L'emploi des Ecoles exercé en cette maniere , n'eut pas l'effet qu'en attendoient les Supérieurs ; car , puisque loin de nuire au profond recüeillement des

Frere Dominique , il en devint l'aliment ; il ne servit non plus qu'à alterer davantage sa santé , loin de la rétablir ; desorte qu'il fut nécessaire de l'en retirer & de le jeter dans des occupations plus extérieures & plus capables de le faire un peu sortir de lui-même. C'est ce qui arriva , & par où sa santé commença à se rétablir. Lorsqu'on la crut meilleure , on l'établit Maître des Novices après la mort de Frere Jean-Henri ; mais on ne fut pas long-tems à s'apercevoir que sa ferveur rétablie en tous ses droits , & remise en pleine liberté , nuisoit à sa santé. Pour l'empêcher de succomber , on lui fit faire encore une fois essai de l'emploi des Ecoles : & parce qu'il y a plus à travailler dans celles qui sont nouvellement établies , on le fit venir à celle de Darnetal proche Rouën , commencée depuis quelques mois. Cependant le voyage de Paris à Rouën & le travail distrayant d'une Ecole naissante , actions fort propres à dissiper , ne lui ayant rien fait perdre de son intérieur , ne lui procura aucun soulagement ; ainsi la crainte de perdre un si excellent Sujet croissant tous les jours , on l'appella à la Maison de S. Yon où l'air est pur & vif , pour voir s'il ne s'y porteroit pas mieux ; mais en l'y établissant Sous-Maitre des Novices dans le dessein d'aider le Frere Barthelemi , on lui creusa un tombeau dans le lieu même où l'on prétendoit prolonger sa vie.

Le Frere Dominique venu à S. Yon , y trouva son Pere & ses deux autres Freres qui achevoient leur Noviciat. On remarque aisément que la surprise fut réciproque , quand le Fils vit soumis à son autorité celui qui lui avoit donné la vie ; & quand celui-ci vit son enfant lui servir de Pere spirituel : la foi & la grace renversant en cette occasion l'ordre de la nature , travaillèrent également sur l'un & sur l'autre pour les sanctifier. Ce recit nous oblige de dire un mot de l'entrée du Pere & de ses deux autres enfans dans le nouvel Institut.

Ce bon Vieillard étant venu se présenter à M. De La Salle , & lui demander une place en sa maison , fut fort surpris de la condition à laquelle lui fut accordée cette grace. Cette condition étoit qu'il devoit amener avec lui ses deux autres garçons s'il vouloit être reçu. La porte vous en est fermée , dit le Supérieur , si vous venez seul : elle vous sera ouverte , si vous vous y présentez dans la compagnie de vos deux autres enfans. Mes vœux & ceux de mes deux autres fils seroient accomplis , répondit le Vieillard , si cela se pouvoit ; car eux , comme moi , & moi comme eux desirons avec une ardeur égale de nous sacrifier à Dieu , & de finir nos jours en votre maison : mais j'ai une fille , qui ayant la même inclination d'être toute à Dieu , n'est pas assez riche pour entrer dans un Convent. C'est donc une nécessité , que ses deux freres restent avec elle dans le monde pour en prendre soin. M. De La Salle reçut un vrai plaisir d'entendre parler ce bon homme , & connut dans ce langage que le Pere & les enfans étoient des élus de Dieu. Il en fut si touché qu'il employa tout son crédit pour faire entrer la fille au plutôt dans une Communauté à Paris. Il y réussit , & la fille y a persévéré jusqu'à la mort avec grande édification. Cette affaire conclüe , le Pere accompagné de ses deux fils , après avoir disposé de leur maison & de leurs meubles , vinrent , si je puis me servir de ces termes , sommer M. De La Salle de tenir sa parole , & de les recevoir ; ce qu'il fit avec joie.

Le Pere & ses deux enfans marchaient avec ferveur dans la carrière de la vie spirituelle en qualité de Novices , lorsqu'ils virent avec étonnement le Frere Dominique à leur tête les presser d'aller plus vite. Je ne sçai lequel je dois ici le plus admirer du Pere ou du fils ; car l'un & l'autre offrent des exemples de ver-

tu qui feroient honneur aux solitaires de la Thebaïde. Le Frere Dominique Pere selon l'esprit, de celui dont il étoit fils, selon la chair, mort à tous les sentimens de la nature, ne pensoit qu'à faire marcher dans une vie sur-humaine ; celui qui lui avoit donné la vie, sans rien pardonner, ni au grand âge, ni aux anciennes habitudes du bon homme. Il punissoit en lui sans aucun égard à la chair & au sang, avec sévérité & en public, les moindres irrégularitez, qui excusables dans un jeune homme, paroïssent ne pas mériter attention dans un Vieillard : C'étoit au Pere à prendre garde, lorsqu'il étoit sous les yeux de son fils, à toutes ses démarches, & à les mesurer si bien sur les régles de la perfection, qu'elles devinssent irrépréhensibles. Quand il y manquoit, il pouvoit s'attendre à des corrections humiliantes, & à des Pénitences rigoureuses. Il falloit que le bon Pere oubliant également le nombre de ses années, & les difficultez que rencontre la nature dans une vie si nouvelle & si différente de la sienne, hâtât le pas pour courir sur les traces d'un fils qui voloit dans le chemin de la perfection, dans la pensée que plus il étoit vieux, plus il étoit proche du terme de ses travaux.

C'est ce que faisoit ce bon homme appellé Frere Hilarion. Il recevoit en esprit de foi les leçons, les reproches, les corrections & les pénitences que lui imposoit son fils, avec l'humilité qu'il eût fait paroître en les recevant de la bouche de Jesus-Christ. Un seul exemple entre plusieurs autres, suffira pour rendre témoignage à la patience de ce saint Homme. Lorsqu'on exerçoit sur lui le point de régle qui ordonne de couper les cheveux des Freres tous les deux mois, le Vieillard fort sensible au froid de la tête, sentant qu'on la lui déchargeoit si fort, & en craignant les suites, laissa échapper par quelques paroles basses, ou par quelque signe, la peine qu'il en avoit. Si ce mouvement de nature échappé fut une faute, elle ne demeura pas impunie ; car le Frere Dominique qui en fut témoin après l'avoir taxé d'immortification, & la lui avoir reprochée en des termes propres à l'humilier, ordonna au Frere qui coupoit les cheveux, de les lui couper de plus près, sans avoir égard ni à son âge, ni à sa répugnance : humiliation & pénitence que le Frere Hilarion reçût d'un cœur soumis & docile, avec une patience qui charma tous ceux qui étoient presens.

Aussi faut-il avouer que ce vénérable Vieillard avoit une vertu extraordinaire. Agé de soixante & dix ans, il psalmodioit avec les autres l'Office de la sainte Vierge de toutes ses forces. Humble & obéissant comme un fervent Novice de quinze ans, pendant tout le tems qu'il vécut dans la Société, il fut un modèle d'obéissance, & aimant mieux perdre la vie que cette vertu ; ce qui arriva de cette maniere. Après avoir exercé à S. Yon l'office de Portier avec grande édification jusqu'en l'année 1713. on l'envoya à Guise, pour y faire celui de Cuisinier. Ce fut au commencement du Carême qu'il reçût cet ordre, & qu'il l'exécuta avec un courage supérieur à toutes les difficultez. Le tems ne pouvoit être plus fâcheux. On sçait assez que les néges, ou les dégels, ou les pluyes, rendent alors les chemins impraticables. La pauvreté des Maisons de S. Yon & de Paris, ne leur permettant pas d'accorder au Vieillard septuagenaire, aucune commodité pour son voyage, il l'entreprit à pied. On ne pensa pas même à lui en procurer, parce qu'il avoit un visage de santé, & que son courage montroit beaucoup plus de forces qu'il n'en avoit. Il arriva cependant à Paris après avoir fait les 28. lieues qui séparent cette Capitale du Royaume de la Capitale de Normandie, en état, selon l'apparence, d'achever heureusement sa route qui étoit de 40. lieues. Ainsi

après un jour de repos à Paris , on le laissa continuër son chemin pour aller à Guise : mais épuisé de forces , & surpris par la maladie , il ne put s'y rendre , & fut obligé de s'arrêter a un Bourg nommé Cressi , qui est à quatre ou cinq lieues de Guise , où il mourut avec soumission à la conduite de Dieu , abandon à sa divine volonté , & les autres dispositions qu'on admire dans les Saints , & qui mettent entre leur mort & celle des autres Chrétiens , la différence qu'on remarque dans leur vie. La nouvelle de sa mort & la maniere dont elle étoit arrivée , mortifia sensiblement M. De La Salle , qui étoit pour lors en Provence. Ce S. Instituteur ayant fait reproche au Frere Barthelemi d'avoir envoyé si loin à pied & dans une saison si fâcheuse , un homme si avancé en âge , celui-ci pour justifier cette Mission , eut besoin d'en faire valoir l'absolue nécessité , & l'impossibilité de faire autrement.

Quant au Frere Dominique il étoit déjà mort ; la ferveur l'avoit consumé, le feu Divin qui s'étoit allumé dans son cœur , en croissant chaque jour , en avoit fait une victime d'amour. Le corps tombé dans une langueur , qui pendant dix-huit mois le mina insensiblement , & le mena au tombeau , ne rendit point son ame esclave de son infirmité. Il semble , au contraire , que la charité profitant de la foiblesse de la chair , son ennemie , prit plaisir à l'offrir à Dieu en sacrifice , & à couronner une vie de pur amour par une mort qu'un Scraphin desireroit s'il pouvoit mourir. Sa mort arrivée à S. Yon en 1707. précéda de six ans celle de son bon Pere le Frere Hilarion. L'un mourut victime de l'obéissance ; l'autre mourut victime de l'amour Divin.

F R E R E L O U I S.

LE Frere Louis de la Paroisse de Veserni , près de Dijon , entra à l'âge de vingt ans environ , dans l'Institut des Freres , en l'année 1709. Son eminente piété & sa simplicité de colombe , lui gagnerent le cœur de M. De La Salle : dans le Noviciat il ne parut point Novice , mais un homme parfait & consommé en vertus. Il faudroit composer un volume entier , dit un de ceux qui l'ont mieux connu , si on vouloit détailler les exemples qu'il en a donnez ; ce qui fit que peu d'années après sa sortie du Noviciat , quoique encore Neophite , & quoique peu partagé des qualitez naturelles qui font le mérite aux yeux des hommes , il fut jugé digne par son Supérieur d'occuper la place de Directeur qu'il remplit avec succès , parce que sa grande vertu venant au secours de sa médiocre capacité , sçût supléer à ce que la nature lui avoit refusé. Sa régularité , sa patience , sa douceur , sa charité , réparèrent si parfaitement aux yeux des Freres tout ce qui lui manquoit du côté des talens de l'esprit , qu'il se vit bien-tôt maître de leurs cœurs & de leurs affections. Ceux-là même qui étoient fâcheux , & que la mauvaise humeur dominoit , prétoient avec docilité le col au joug qu'il leur imposoit , & honoroient sa conduite par une confiance filiale , & une subordination tendre & respectueuse : le voyant toujours parfaitement tranquille , toujours égal à lui-même , sans trouble , sans inquiétude , sans chagrin , dans les occasions les plus fâcheuses & les plus capables d'altérer la paix du cœur , ne voyant jamais , ni l'humeur , ni la passion , ni la peine se peindre sur sa face ; ils le regardoient comme un homme qui n'a presque plus rien de l'homme , comme

un homme rempli du saint Esprit. En effet, ceux qui l'avoient toujours sous les yeux, ne l'ont jamais vû, je ne dis pas en colére, mais émû, ne l'ont jamais trouvé différent de lui-même, quand ils ont eü affaire avec lui; ne l'ont jamais entendu lâcher une parole d'impatience, ou un trait de vivacité; n'ont jamais remarqué dans son air, dans son extérieur, dans sa manière d'agir, aucun de ces signes d'aigreur, de ressentiment, de mécontentement, que laisse quelquefois échaper l'amour propre quand il se sent blessé.

Le Frere Louïs n'aimant que le Créateur dans les créatures, les aimoit toutes si purement & si saintement, qu'il lui étoit égal de s'en voir offensé, ou de s'en voir caressé; de s'en voir blâmé, ou de s'en voir aplaudi; de s'en voir abandonné, ou de s'en voir secouru & protégé. Toutes avoient place en son cœur, & toutes en étoient bannies selon qu'il les envisageoit en Dieu ou hors de Dieu par l'œil de la foi, ou par celui de la chair. La même charité qui les y faisoit toutes entrer pour aimer Dieu en elles, les en faisoit toutes sortir pour n'aimer que Dieu, & n'aimer rien hors de Dieu. C'est à quoi s'étudioit avec grand soin ce bon Frere. Persuadé que la séparation entiere du monde est le grand moyen de se vuidier de son esprit, & de perdre son ressouvenir, il ne se monroit aux hommes, que quand la nécessité l'y obligeoit; & il faisoit son étude de cultiver son intérieur, & de conserver par la retraite & la solitude, la pureté de son cœur. De cette sorte il vécut dans la Ville de Rhetel, où il fut envoyé faire l'Office de Directeur, aussi inconnu qu'un Chartreux dans sa cellule, pendant douze à treize ans, vivant sur terre comme s'il y eût été seul avec Dieu. Ce grand détachement des créatures favorisé par l'amour de la retraite, en fit un grand homme d'Oraison: si l'obéissance le lui eût permis, il auroit passé les jours & les nuits dans ce saint exercice. Cependant quoique si solitaire & si ami de la retraite, il n'étoit point sauvage. Ceux qui avoient affaire à lui, le trouvoient affable, prévenant, gracieux, & d'une conversation agréable. Avec de telles dispositions, il contentoit tout le monde: les Séculiers estimoient & respectoient un homme qu'ils ne voyoient que rarement, & qui avoit l'air d'un Citoyen du Ciel: les Freres qui vivoient avec lui, & qui ne recevoient de sa part que des exemples de vertu, & des témoignages de charité, n'avoient pas d'autres sentimens: les uns comme les autres l'aimoient, pleurèrent sa mort, & crurent en le perdant avoir perdu un Saint.

Il quitta la terre pour aller au Ciel, comme on ose l'esperer, le 9. Mars 1728. âgé de 40. ans environ, dont il en avoit passé vingt dans la Societé. Sa maladie qui dura 15. jours fut vrai-semblablement la fin de son Purgatoire; puisqu'elle fut le commencement d'une vie de souffrances, & d'un long exercice de patience. Il reçût tous ses Sacremens avec ces sentimens de pieté extraordinaires qui signalent & qui caractérisent la mort des Saints. Dieu lui ayant accordé pendant toute sa maladie, excepté la dernière demie heure qui précéda sa mort, une parfaite connoissance, il en fit usage pour finir la vie comme il l'avoit passée, dans un exercice actuel & presque continuel de priere, de conformité à la volonté de Dieu, d'abandon à sa conduite, de patience dans ses peines, de charité & de douceur à l'égard de ses Freres, d'amour de Dieu & du desir de le voir dans le Ciel. Ce saint desir de se réunir à son Créateur avoit crû en lui à mesure qu'il avoit crû en âge & en perfection. Quand il sentit dans sa dernière maladie, la prison de son corps se détruire, ce desir s'enflâma, & toutes ses pensées & ses vœux, se tournèrent vers ce grand Dieu, qui seul fait la félicité de l'homme.

me. Le desir de le posséder faisoit le sujet ordinaire de ses entretiens , & il devint si impétueux & si véhément , que ceux qui en ont été témoins , croyent qu'il a beaucoup contribué à séparer du corps une ame qui ne pouvoit plus supporter l'absence de Dieu.

S'il est vrai que la voix du peuple est la voix de Dieu , le Frere Louïs en quittant ce monde , alla au Ciel , & le dernier moment de sa vie , fut le premier de sa réunion avec Dieu dans la gloire. La réputation de Saint qu'il s'étoit acquise à Rhetel par une vie si pure , si mortifiée , si régulière , si retirée , si parfaite pendant tout le tems qu'il y demeura , le suivit au tombeau , & n'y fut pas ensevelie avec son corps , ce qui fit dire à un nombre de personnes , qu'au lieu de prier pour lui , ils le prioient de prier Dieu pour eux. Tous les Ecclesiastiques assemblez dans la Sacristie pour aller faire son enterrement , M. le Doyen leur dit : *Nous allons chercher un Saint , & le plus Saint Paroissien de ma Paroisse.* Arrivé avec son Clergé où étoit le corps , les larmes étouffèrent sa voix , & coulèrent avec tant d'abondance , qu'il ne put finir le *De profundis* qu'il avoit commencé.

Puisque c'est par les fruits qu'il faut juger de l'arbre , selon l'Oracle de Jesus-Christ , & que c'est par les œuvres qu'il faut juger de l'homme , le recit abregé des vertus de ce bon Frere , va parler pour lui , & justifier l'idée de Sainteté qu'il s'est acquise.

1. Sa pieté & sa religion étoient marquées dans tout son extérieur & sur son visage , sur tout lorsqu'il prioit : alors abîmé dans son néant devant la Majesté Divine , on ne pouvoit le regarder sans être frappé de respect , pour la présence de Dieu qui le tenoit tout saisi & tout pénétré. Il en étoit si rempli que de son aveu même , la distraction ne trouvant aucun vuide dans son ame , elle n'y pouvoit entrer. L'étude qu'il avoit faite de la méthode de faire oraison & d'entendre la sainte Messe que M. De La Salle prescrivit aux siens , lui en avoit rendu l'usage si facile qu'il lui étoit devenu comme naturel. L'Oraison & la Priere lui étoient devenues si familières qu'il ne pouvoit vivre sans prier : par-tout il le faisoit : dans les maladies ; quelques heures même avant la mort , on le voyoit élever son cœur à Dieu ; remuer même les lèvres pour l'invoquer. Ce grand Esprit d'oraison fit que vivant où il demouroit comme un étranger , sans faire de connoissance , sans se montrer , sans entretenir liaison avec personne , dans un détachement universel de toutes choses , & dans un commerce intime avec Dieu , on ne s'embarrassa point de le changer de place , & de l'appeler d'un lieu à un autre , selon la louable coutume des Communautéz d'hommes , dont la fin est de tenir les cœurs libres & dégagés de toute attache.

2. Son obéissance étoit sans bornes , & pour la rendre telle universellement en tout & par tout , lorsqu'il sentoit quelques difficultez , après les avoir représentées avec simplicité & candeur , il ajoutoit *quelque chose que je vienne de dire , je me soumetts à faire tout ce qu'il vous plaira.* Sa premiere étude dès son entrée dans l'Institut , fut de prendre l'esprit de son état , & d'acquérir cette simplicité d'esprit & cette droiture de cœur , qui ne montrant que Dieu dans ses Supérieurs , apprend à recevoir leurs ordres comme émanés de Sa Majesté , sans se permettre de les examiner. C'est ce qu'a entendu de sa bouche , celui qui nous a laissé le mémoire de sa vie , qui nous sert à composer ce petit Abregé.

3. Le support des défauts & des foiblesses du prochain , étant aussi bien que :

L'amour des ennemis , ce que la charité a de plus sublime & de plus héroïque , le Frere Louïs en faisoit son devoir capital , & il l'accomplissoit avec tant de perfection que chacun de ses Freres croyoit tenir la premiere place dans son cœur. La réputation de consolateur des personnes affligées , que sa charité lui avoit acquise dans la Ville , en attiroit plusieurs auprès de lui qui n'en fortoient en effet qu'avec un retour de joie ou de courage dans l'ame : pour les animer à la patience , il avoit coutume de leur dire : *Quand je souffre , je crois que Dieu m'aime : je n'entre en inquietude sur ce point , que lorsque les douleurs me manquent.*

4. Quoique ce bon Frere ne fût pas né avec de grands talens , & qu'il en eût beaucoup moins que plusieurs autres pour l'emploi des Ecoles , & l'instruction des enfans , il y réussit cependant plus que la plupart par la force de son travail , de son application & de son zèle. Il se faisoit sur tout un devoir & un plaisir d'apprendre à ses Ecoliers à prier , & à prier avec pieté , Religion & recueillement , de leur apprendre le Catechisme , & à se bien confesser. La peine qu'il se donnoit , n'étoit pas inutile : les enfans qui se forment plus par les exemples que par les paroles , en le voyant lui-même faire les prieres de l'Ecole avec une dévotion singuliere , s'accoutumoient à les faire avec lui les yeux fermés & les bras croisés , avec une pieté édifiante. Ils étoient si bien instruits de la maniere de se confesser , que les Confesseurs qui les entendoient en étoient dans l'admiration ; c'est le témoignage qu'a rendu le Doïen de la Ville de Rhetel : *Autrefois , disoit-il , les enfans étoient si libertins , qu'ils ne vouloient pas se confesser , mais depuis qu'ils ont reçu les instructions du Frere Louïs , ils en montrent les fruits dans leur conduite & dans leur vie réglée : il n'y a plus de peine à les entendre dans le Tribunal de la Pénitence , parce qu'ils savent très-bien se confesser. C'est l'éloge que m'ont fait d'eux , les Confesseurs de la Paroisse , & celui que j'en fais , le sachant par mon expérience.*

5. Enfin on peut juger de la perfection de ce bon Frere , sur la grandeur de sa patience. Cette règle ne peut être fautive , puisque c'est le saint Esprit qui nous enseigne par la bouche de l'Apôtre saint Jacques , que la perfection est le fruit de la patience ; *opus perfectum habet.*

Le Frere Louïs étoit encore dans le Noviciat , lorsqu'il fut attaqué d'une espèce de goutte sciatique , & d'un rhumatisme cruel , répandu dans presque tous les membres du corps , qui en éprouvant sa vertu , lui firent trouver son Purgatoire en ce monde. Car ce mal qui lui caufoit des douleurs aiguës & continuelles fut aussi long que sa vie : le remede qu'on employa pour le guérir ou pour le soulager , fut un nouveau tourment qui en fit un vrai martyr de patience.

Par ordre du Medecin , le malade ayant été étendu nud & couvert par dessus de plusieurs couvertures , sur une claye soutenuë en l'air , on mit sous lui deux ou trois réchauds pleins de feu , sur lesquels on jettoit de la graine de genièvre , pour en faire exhaler la fumée salutaire. Il est aisé de s'imaginer qu'un pareil remede est un vrai supplice. M. De La Salle , comme on l'a vû dans sa Vie , en faisoit usage pour pareil mal : peu de personnes voudroient en faire l'expérience. Il n'y a que des hommes aussi mortifiés qu'étoient M. De la Salle & le Frere Louïs , qui veüillent se résoudre à souffrir une semblable torture : au moins servit-elle à faire éclater la vertu de l'un & de l'autre. Le Disciple à l'exemple du Maître sur cette espèce de grill ardent , aprit ce que saint Lau-

rent avoit souffert sur le sien, & s'offrit à Dieu en sacrifice. Si son sacrifice ne fut pas si cruel que celui du saint *Martin*, il fut plus long, puisqu'il dura près de vingt ans, sans que le remede violent dont on vient de parler pût le finir. La vertu du Frere eut par conséquent tout le tems de s'épurer : chaque jour étoit pour lui un jour de douleurs, & un jour de rénovation de son sacrifice. Le mal, s'il l'eût écouté, l'eût tenu comme cloué dans un lit ; il ne pouvoit s'en tirer qu'en se faisant les plus violens efforts, mais il se les faisoit : tous les matins il falloit recommencer : s'il eût écouté la nature qui lui disoit qu'il n'étoit pas possible de sortir de son lit de douleur, il y fût demeuré : mais le ferveur qui en ce genre fait des miracles, lui persuadoit, qu'en usant de grandes violences il en viendroit à bout, & l'obligeoit de se lever. La même ferveur le tiroit tous les jours de la maison, pour aller à la sainte Messe à six heures du matin. La nature en étoit alarmée, mais il étoit sourd à ses cris. En effet, c'étoit pour lui une si grande peine de marcher sur le pavé, que tout son corps frissonnoit, lorsqu'il étoit à la porte pour sortir. Si son pied rencontroit une pierre pointuë, ou placée de travers, la douleur qu'il ressentoit étoit capable de lui causer des convulsions.

Cette espèce de martire n'empêchoit cependant pas le Frere *Louis* de tenir les Ecoles : son zèle étoit plus fort que son mal. Autre peine pour lui, quand il falloit conduire les Ecoliers à l'Eglise, pour entendre la sainte Messe, ayant à monter quinze degrez pour y arriver. Alors deux de ses plus forts Ecoliers le tenoient par dessous les bras, tandis qu'un autre par derriere le soutenoit & l'aïdoit à monter & à avancer.

Ce qui est de plus étonnant, c'est qu'une si grande incommodité quoiqu'elle ne fût pas toujours dans le même degré, ce mal de sa nature étant de ceux qui diminuent & qui augmentent selon la diversité des tems & des saisons ; cette incommodité, dis-je, ne l'empêchoit pas d'entreprendre de grands voyages quand l'obéissance l'ordonnoit.

Il vint de *Rhetel* à *S. Yon* en 1716. pour l'élection du Frere *Barthelemi*, & pour celle du Frere *Timothée* en 1720. & en 1725. pour recevoir la Bulle de nôtre S. Pere le Pape *Benoit XIII.* étant du nombre des 32. qui composèrent cette célèbre Assemblée. Ces voyages furent pour lui des tourmens, il y souffrit des peines incroyables qui perçoient le cœur de ses compagnons, qui étoient dans une admiration continuelle de la vertu d'un homme, qui loin de former la moindre plainte, rendoit à son Dieu des bénédictions & des actions de grâces continuelles, de ce qu'il daignoit lui faire part d'une portion de la Croix de son cher Fils. Le Frere *Louis* parut dans cette dernière Assemblée ce qu'il étoit, un Saint qui ne montra que des exemples d'humilité, de soumission, & des autres vertus. Enfin sa patience croissant à mesure qu'il approchoit de sa fin, le rendoit supérieur à toutes les peines ; plein de courage, il prenoit lui-même tout ce qu'on lui presentoit sans examen, sans attention, & sans aucun retour d'amour propre, ne pensant qu'à offrir à Dieu ses souffrances, à s'immoler à lui, à s'occuper de son amour & à soupirer vers le Ciel.

FRERE STANISLAS.

CE Frere mort l'année 1732. a laissé dans la Société une odeur si agréable de sainteté, qu'il semble demander sa place parmi les plus fervens disciples de M. De La Salle. S'il est le dernier dans l'ordre des tems, il ne paroît pas l'être dans l'ordre de la grace. Après avoir vû le saint Instituteur quelques tems avant sa mort, il en avoit si bien pris l'esprit, qu'on le regardoit comme l'image vivante du saint homme, l'exemple & de la ferveur primitive. Il s'appeloit dans le monde Albin Boucher, & avoit pris naissance le 15. Février 1698. sur la Paroisse de saint Remy de Charleville. Il avoit toutes les qualitez de corps & d'esprit, qui font recevoir dans le monde avec agrément ceux qui les possèdent; & qui pour l'ordinaire, sont bien-tôt noircies par la contagion du siècle; mais elles ne lui servirent que pour offrir à Dieu dans la Religion un sacrifice plus parfait. Si on peut juger de ses premieres années par les dernières, & mesurer l'innocence de son premier âge sur la perfection de celui de sa jeunesse qu'il a consacrée à Dieu: on peut dire qu'il a été un enfant de grace dans le monde, puisqu'il a été dès son entrée dans l'Institut, un exemple parfait de toutes les vertus.

A voir ce jeune homme commencer d'un pas de géant sa carrière dans la perfection, sans montrer presque rien qui resente l'enfant d'Adam: on est, ce semble, en droit de conclure qu'il a uni le don de persévérance à l'innocence baptismale. La concupiscence paroissoit comme éteinte en lui, & la vertu lui étoit si facile, qu'elle paroissoit lui être naturelle. Il en devint un exemple vivant d'abord qu'il devint Novice. Son entrée dans la Société arrivée le 14. Septembre 1717. jour de l'Exaltation de la sainte Croix, fût son entrée au Calvaire. Chaque pas qu'il y fit, l'ap procha de JESUS crucifié, auquel il s'étudia de ressembler, & avec lequel il voulut vivre & mourir. La Croix qui vouloit s'élever un triomphe dans la vie de ce jeune homme, choisit, ce semble, le jour marqué par l'Eglise pour la Fête de son Exaltation, afin de marquer qu'elle le choisissoit pour une de ses illustres victimes.

En effet, le premier soin du Novice auquel on donna le nom de Stanislas, fût de crucifier sa chair & tous ses sens, & de mourir à lui-même; laissant à Dieu celui de le martyriser par des peines nouvelles, & d'ajouter les plus cruelles souffrances aux plus rigoureuses pratiques d'une mortification continuelle. Il réussit si bien en cette science, que parmi une troupe de jeunes Novices très-mortifiés, il paroissoit le seul mort à soi-même. En devenant l'exemple de ses confrères, il en faisoit presque le desespoir. Tous courroient à grands pas dans les voyes étroites qui conduisent à la vie; mais nul ne pouvoit fuir un homme qui sembloit ne pas marcher, mais voler à la perfection. Tout en lui sentoit l'homme qui n'agit que par l'esprit de Dieu, qui ne respire que Dieu, & qui ne veut vivre que de Dieu. Actions ordinaires, actions extraordinaires, paroles, discours, exercices de piété, occupations de sa profession, tout étoit marqué en lui du caractère des parfaits enfans de Dieu, qui n'agissent que par principe de grace, & qui sont nûs par le Saint Esprit. Tout exhaloit en lui une odeur de sainteté qui faisoit sentir à ceux qui l'aprochoient ou qui le voyoient,

I.
Naissance,
âge & entrée
de ce jeune
homme dans
l'Institut.

II.
Sa ferveur
dans le No-
viciat.

que le Frere Stanislas n'avoit sur la terre que le corps , que son esprit étoit élevé au Ciel , & que son ame n'avoit de commerce qu'avec Dieu.

III.
Son recueil-
lement.

Son recueillement étoit si profond & si constant , qu'il vivoit avec les Freres sans presque les connoître. Ils lui fussent même demeurez inconnus , si l'office de Barbier qu'il exerçoit en la Maison , ne l'eut obligé de les regarder : ainsi les postulans entrez de nouveau , ne tomboient sous ses yeux , que quand il avoit le rasoir en main pour leur faire la barbe. Il a avoué lui-même dans ses redditions de compte de sa conscience , que si ce devoir de charité n'eût pas fait une loi à ses yeux de s'ouvrir sur ses Freres , ils eussent demeuré toujours fermez ; & les nouveaux venus dans la Maison , eussent été à son égard comme n'y étant point , parce que toute son étude étoit de vivre sur la terre comme s'il n'y eut eû que Dieu & lui. Une garde si exacte de ses sens , qui sont , selon les termes du saint Esprit , les portes par où le péché entre dans l'ame , soutenuë par une demeure continuelle dans son intérieur , & suivie d'une douce & permanente union avec Dieu , le rendoit en quelque sorte impeccable , du moins aux yeux des hommes & de ses supérieurs mêmes qui usoient leur attention à pure perte , pour découvrir en lui des fautes propres à reprendre & à reprocher. S'il lui en échapoit quelques-unes , elles n'avoient point d'autre principe que l'oubli , l'inadvertance , l'ignorance ; encore étoient-elles si legeres , & sa vigilance les rendoit-elles si rares , que le Frere directeur de la Maison devoit saisir au moment ces fragilitez humaines , s'il vouloit colorer de quelque prétexte aparent les corrections & les humiliations qui sont en usage dans les Communautés ferventes , pour en faire usage à son égard. Bien plus , pour éprouver sa vertu & lui procurer l'humiliation qui en est l'aliment , les Supérieurs étoient obligez au deffaut de fautes réelles , de lui en imputer , & de lui reprocher pour telles les pieux excès de sa mortification.

IV.
Sa mortifi-
cation.

Il pouvoit si loin cette vertu , qu'exposant ses mains à la rigueur des plus grands froids pendant l'Hyver , il faisoit pitié , ou une espèce d'horreur à ceux qui les voyoient , tant elles étoient meurtries , livides & découpées par les engelures. Les mains n'étoient pas en lui les seuls membres qui eussent à souffrir , ou de la rigueur de la saison , ou de celle de sa mortification ; tout le reste du corps saisi de froid , ressentoit la même peine , parce qu'il fuyoit le feu comme l'ennemi de sa pénitence. C'étoit donc pour l'obliger de s'en approcher , que les Supérieurs lui faisoient une espèce de crime , mais crime ordinaire dans la vie des Saints , d'une mortification qu'ils accusoient d'être outrée , & lui ordoignoient de la relâcher & de s'accorder un soulagement que la nature chez lui si maltraitée avoit droit d'exiger.

V.
Sa mort à
lui-même.

La mort à soi-même étant le fruit de la parfaite mortification , & le terme où elle conduit le Frere Stanislas qui couroit avec tant de générosité dans ce chemin si affreux à sa nature , ne tarda pas d'y arriver. A force de mortifier son corps , il sembloit qu'il l'eût rendu insensible , ou qu'il lui eût rendu la souffrance agréable. Un seul trait qui édifia & qui surprit également les Freres qui en furent témoins , suffit pour en rendre témoignage. Stanislas dans un hyver très-rigoureux , ayant à l'ordinaire les mains & sur-tout les doigts crevassés & pleins d'engelures manqua un jour dans l'entrée au Réfectoire à se voir écrasé sous la pesanteur du corps d'un Frere gros & puissant : voici comme cet accident arriva. Ce Frere après avoir mis les Livres sur la table , en reculant un pas en arriere , plaça par mégarde ses pieds sur les doigts de Stanislas étendu à

terre pour la baiser , & se tint debout en cette situation un tems assez considerable sans s'en apercevoir. Pour surcroit d'infortune , ce Frere étant d'un volume grand & épais , & ayant des fouliers proportionnez à sa taille , très-grossiers , & tels que les Freres les portoient encore alors , fit sentir au patient tout le poids de son corps qui portoit à plomb sur ses doigts , qui sembloient en être moulus. Quelque plainte ou quelque signe de douleur échapé à un autre moins mortifié que Stanislas , eut pû alors avertir le lourdaud de sa bêtise , & eût tiré le Novice de cette espèce de suplice ; mais l'occasion de souffrir étoit trop belle pour Stanislas , il n'eut garde de la perdre. Il en ménagea tous les momens avec une patience si grande & un silence si profond , que l'autre ne pouvant rien soupçonner de la torture qu'il lui faisoit , se tint tranquillement dans la situation qui la causoit. Le Novice de son côté n'étoit pas moins tranquille , & il parut avoir des doigts de fer inaccessibles à la douleur , tandis que son Confrere les écrasoit sous ses pieds. Enfin le Frere les ayant retirez & laissés à Stanislas la liberté de retirer ses mains , & de se lever , il le fit ; & sans se donner la satisfaction de les regarder , il croisa les bras d'un air si doux & si sérieux , qu'il ne parut pas avoir souffert. Ce trait singulier d'une mortification peu commune , seroit même demeuré comme tant d'autres dans l'oubli , si Stanislas eut pû se dérober aux yeux de quelques Freres attentifs à l'examiner dans un de ces momens critiques où la nature , quand elle n'est pas pleinement mortifiée , laisse échaper des mouvemens subits de peine & d'impatience.

Cette mort extérieure avoit l'intérieure pour principe. Si le soin de crucifier sa chair & de mortifier ses sens étoit sa vertu dominante , sa vigilance étoit encore plus grande à régler tous les mouvemens de son cœur , & à détruire tous les instincts du vieil homme. Sans indulgence & sans pitié pour tout ce qui pouvoit porter l'apparence de l'amour propre , il s'étoit fait une loi de ne lui accorder rien , & de le faire mourir d'une mort lente , à force de lui refuser tous les alimens qui servent à le nourrir. Passions , inclinations , répugnances , antipathies , sympathies , il ne les connoissoit que pour les vaincre & en faire à Dieu des sacrifices : sacrifices moëlleux aux yeux du Très-Haut , selon les termes de l'Écriture : *Holocausta medullata* , & d'autant plus agréables à sa Majesté , qu'ils coûtent plus à celui qui les offre. L'exemple qui suit fera voir jusqu'ou Stanislas portoit l'attention à faire mourir dans son cœur les premieres impressions du vice.

On le vit un jour au sortir du Chœur après la priere du soir , n'étant encore que Postulant , prendre les mains d'un nouveau venu avec de grandes démonstrations de tendresse. Ces témoignages d'amitié donnez dans le tems du grand silence , par un jeune homme en tout tems si recueilli & si retiré dans son intérieur , ayant frappé les yeux les moins attentifs ; le Frere directeur qui en avoit été témoin , lui demanda la cause de ces caresses qui paroissoient si mal placés. *C'est que je sens pour ce bon postulant* , répondit ingénument Stanislas , *une aversion extraordinaire sans savoir pourquoi , & sans qu'il m'en ait donné aucuns sujets : & je veux témoigner au bon Dieu , que je n'y consens point. J'ay même prié notre Seigneur dans ma dernière Communion , de lui accorder une partie des graces qu'il me destinoit.* Une réponse si peu attendue & si édifiante , fut tout à la fois pour ceux qui l'entendirent , un témoignage de la vigilance de ce serviteur de Dieu , à étouffer & à écraser dans son cœur les enfans de Babilone au moment même de leur conception , & une leçon propre à leur apren-

VI.
Sa mortification intérieure.

dre à mortifier les premières productions du vice, quoiqu'involontaires. Cependant le Frere directeur ne voulant pas marquer à Stanislas l'estime que méritoit sa vertu, attribua à ignorance & à simplicité, l'exemple qu'il en avoit donné, & lui dit qu'il suffisoit dans ces occasions, de retracter intérieurement par des actes de charité les sentimens opozes qu'il ressentoit.

VII.
son attrait
pour les hu-
milations.

Quoique les Freres fussent pleins de respect pour le jeune homme qui étoit l'honneur de leur Société & leur modèle dans la vertu, ils ne lui épargnoient pas le pain dont il étoit affamé : j'entens parler des humiliations & des mortifications pour lesquelles il montrait une sainte passion. Si on vouloit lui faire plaisir, il falloit lui en procurer, & celui-là devenoit son plus grand ami qui exerçoit avec plus de succès l'art de le mortifier. C'est surquoi il a eu sujet d'être content ; car on peut dire que s'il étoit avide de mépris, il en a été souvent rassasié. Chacun sur lui pouvoit faire valoir son talent en ce genre, sans qu'il pût exciter dans son cœur le moindre ressentiment, ni faire élever sur son visage le moindre nuage de chagrin : toute liberté étoit donnée de sa part, je ne dis pas à ses Supérieurs, mais à tous ses confreres, de le contredire, blâmer, condamner, & tous pouvoient en user sans ménagement, sans crainte de le fâcher, ou de le troubler. Que dis-je ? Puisque c'étoit entrer dans ses inclinations & favoriser ses penchans, que de l'humilier, c'étoit sçavoir gagner son cœur & ses bonnes graces, que de sçavoir le faire avec hauteur & sans mesure.

Paroles dures, réprimandes sèches, avis humilians, commandemens impérieux, corrections publiques ; en un mot, tout ce qui confond l'orgueil de l'homme, faisoit la joye de celui-ci ; & il ne pouvoit s'empêcher dans ces occasions, qu'il ne parût sur son visage quelques marques du contentement de son cœur. Contentement qui paroissoit sensiblement diminuer & même s'éclipser quand on cessoit de l'humilier. Desorte que le Supérieur maître de rappeler dans le cœur de Stanislas, la joye, ou la tristesse, selon qu'il sçavoit l'humilier, ou selon qu'il étoit attentif ou négligent à le faire, ne le voyoit parfaitement gai que quand il avoit bien fait son devoir sur cet article, ou ne le voyoit triste que quand il l'avoit oublié. Ces sentimens héroïques ne sont point des sentimens imaginaires que je prête au saint jeune homme, c'est son propre cœur qui les a souvent déclarez par sa bouche ; car quand il paroissoit triste, & que le directeur de la maison lui en demandoit le sujet, il répondoit avec sa simplicité & sa candeur ordinaire : *C'est que vous me négligez ; vous ne m'exercez pas, vous me laissez croupir dans mes vices, &c.* Il ajoutoit même, *qu'il ne se couchoit jamais plus content que quand il avoit été bien humilié & mortifié.* Comme ces jours-là étoient pour lui des jours de Fêtes & de joye, les nuits qui les suivoient étoient des nuits de repos & de tranquillité. Aussi avoit-il soin de venir de tems en tems rendre ses actions de graces au Frere qui l'avoit bien humilié, & lui faire de nouvelles prieres de le couvrir de honte & de confusion devant tous les autres.

VIII.
Sa candeur
& son ouver-
ture de cœur
à ses Supé-
rieurs.

La candeur & l'ouverture de cœur qu'il avoit pour ceux qui lui tenoient la place de Dieu, étoit en lui une autre source de joye & de paix. L'esprit de foi lui montrant Jesus-Christ en eux, il avoit à leur égard une confiance filiale, un respect intime, & une parfaite franchise. Rien en lui de caché pour eux. Il n'auroit pû vivre en paix, s'il eut crû leur rien dissimuler. Ses redditions

de comptes étoient les fidèles miroirs de son ame. La simplicité en formoit le stile , & la sincérité les composoit. Mais s'il étoit fidèle à montrer tous les plis & replis de son cœur à ses Supérieurs , il ne l'étoit pas moins à suivre leurs avis. Scrupuleux sur cet article , ce fut par cette ouverture de cœur à découvrir son intérieur , & par son obéissance & sa docilité à se laisser conduire , qu'il se défit quelques années avant sa mort du suplice des scrupules qui tourmentoient son ame , comme il va bien-tôt être dit.

Sa dévotion envers la sainte Mere de Dieu étoit singulière & mesurée sur le grand amour qu'il avoit pour son divin Fils. Elle s'enflâmoit sur-tout , en disant le Chapelet qui étoit pour lui une priere d'un goût toujours nouveau. En prononçant le nom auguste de MARIE , il sentoit une douceur qui ranimoit sa tendresse pour elle ; & ces paroles , *Marie Mere de Dieu* , étoient pour lui des paroles de vie. Ces expressions sont celles dont il s'est servi , en rendant compte de sa conscience au Frere directeur de la maison où il étoit.

Son respect pour la parole de Dieu , sur-tout pour le Saint Evangile , étoit marqué dans la lecture qu'il en faisoit tous les jours. Il montrait par la dévotion qui l'accompagnoit , que son ame étoit saintement affamée de ce pain de vie , & qu'il faisoit ses délices.

Tel fut Stanislas dans le Noviciat , tel fut-il après le Noviciat tout le reste de sa vie. Ces vicissitudes de ferveur & de tiédeur si ordinaires dans les ames imparfaites , & qui n'ont qu'une demie vertu , ne se remarquèrent point chez lui. Tout à Dieu d'abord qu'il le connut , il ne démentit jamais sa premiere ferveur , & si on put apercevoir en lui du changement , ce fut celui d'une perfection qui prenoit chaque jour des accroissemens , & qui la même en son essence , ne varioit que parce qu'elle montoit de degrez en degrez. Ce qu'il avoit été pour les Novices , il le devint pour les Freres , un exemple vivant & un modèle de toutes les vertus. Il les possédoit , & il les pratiquoit toutes dans un degre si éminent , qu'il feroit difficile de dire laquelle en lui méritoit le prix.

Celle qu'on appelle dans les Communautés *Régularité* , & qui en fait le soutien & la sauve-garde , le rendoit observateur des moindres réglemens jusqu'au scrupule. Tout ce que la Regle prescrit , grand ou petit , étoit pour lui une loi Souveraine , qu'il ne se permettoit jamais ; je ne dis pas de transgresser , mais de négliger ; & il ignoroit également sur cet article , & l'art dangereux de les interpréter , en leur donnant des sens favorables à la lâcheté , & la science peu édifiante de colorer de prétextes spécieux , l'infidélité à les garder , & le talent pernicieux de s'en dispenser pour des sujets que la ferveur n'écoute point , quand elle n'est pas tout-à-fait éteinte. La Foi lui montrant dans tous les articles de sa Régle , l'ordre de Dieu marqué , chacun en particulier lui paroissoit mériter toute son attention , toute sa fidélité , & tout son respect. Si le Saint Esprit lui-même les lui eût révélés ; si un Ange du Ciel en fût descendu pour les lui apporter ; si Dieu lui-même les lui eût présentés écrits de son doigt , il n'auroit pas pû les honorer avec plus de respect , les observer avec plus de ferveur & d'exac-titude , ni en témoigner plus d'estime.

Le jeune Frere étoit aussi un homme de grand silence , persuadé que cette vertu est amie du recueillement , l'aliment de l'Oraison , & le nerf de la Régularité. La régularité en effet , & le silence ont des rapports si essentiels , que la perte de l'un fait la décadence de l'autre. Une maison où règne le silence , est une maison d'Oraison , de recueillement & de retraite. La paix & l'union qui

IX.
Sa premiere ferveur du Noviciat , fit après le Noviciat des progrès continuels.

X.
Sa Régularité.

XI.
Son exactitude au silence.

font des Communautés , des Paradis sur terre ; l'exacte observance des règles qui en fait l'honneur & la ferveur de l'esprit qui doit être l'ame de tous les exercices , ont coûtume de régner où règne le silence. Toutes ces vertus trouvent leur déchet dans le violement du silence ; & à mesure qu'il est banni d'une maison , le babil , l'irrégularité , la dissipation , la tiédeur , la routine dans les exercices de piété , le défaut de préparation aux Sacremens , le dégoût de la retraite , le desir des visites , les médifances , les murmures & les péchez contre la charité & les autres vertus , s'y introduisent. Stanislas le sçavoit , non par son expérience ; mais par la lumiere du Saint Esprit , & par la lecture de l'Histoire des Vies des Saints & des ordres Religieux , qui lui avoient appris qu'ils devoient leur décadence à l'insobservance d'une vertu qui les a toujours soutenus dans la ferveur primitive , tandis qu'elle a été religieusement respectée.

C'est pourquoi on le voyoit si exact à le garder , qu'il sembloit avoir mis un cadenas à sa bouche pour ôter à sa langue la liberté de parler. Il portoit encore plus loin la loi du silence ; car non-seulement ses lèvres , mais même ses yeux & ses oreilles étoient en captivité , n'ayant pas plus que sa bouche la liberté de s'ouvrir. Desorte qu'on pouvoit dire que l'amour du silence les rendoit en quelque façon sourd , aveugle & muet , & le mettoit dans une espece d'impossibilité de faire usage de ses sens. En un mot , il étoit si rigide observateur du silence , qu'il se faisoit scrupule de dire une parole , s'il ne la croyoit nécessaire.

XI.
Son esprit
intérieur.

On conçoit aisément qu'un tel homme avoit une entière facilité d'habiter au dedans de lui-même & de cultiver son intérieur , & que le recueillement lui étoit comme naturel. La langue liée , les yeux & les oreilles fermés aux objets , qui en passant par les sens , remplissent l'imagination , distrayent l'esprit , & qui y portant un cahos d'idées & d'images vaines , salissent l'ame , & l'empêchent de s'unir à Dieu , sa liberté est entière d'entrer en commerce avec l'invisible , de le voir avec les yeux de la foi , & de l'avoir toujours présent.

Voilà l'avantage dont jouissoit notre jeune Frere , & la récompense que lui méritoit l'exacte observance du silence. Un profond recueillement en étoit l'effet ; une douce union à Dieu en étoit le fruit ; la lumiere du Saint Esprit en étoit la suite. En un mot , la présence de Dieu lui étoit devenue si familière , qu'il l'avoit perpétuelle , & sans presque jamais la perdre plus d'un an avant sa mort.

XII.
Son esprit
d'Oraison.

Aussi l'Oraison étoit-elle tout son attrait & le seul exercice qu'il auroit souhaité n'avoir point de fin. Ce que je viens de dire , prouve qu'elle étoit continue , & que les heures marquées dans la Communauté pour la faire , ne commençoient & ne finissoient pas la sienne. L'avantage toutefois qu'il trouvoit à l'Oraison commune , étoit de s'y pouvoir livrer tout entier , libre de tout autre soin , & de se plonger dans le sein de Dieu avec la même activité avec laquelle l'enfant se jette entre les bras de sa mere. Du reste , tout lieu , toute action , toute heure lui étoit propre pour la Priere ; car se prêtant sans se livrer aux emplois de sa vocation , son ame demouroit toujours en pleine liberté de prier sans intermission , & d'accomplir une loi qui n'est facile & douce qu'aux cœurs purs & à ces ames de grace , qui trouvant Dieu en tout , & voyant tout en lui , sçavent par tout & en tout tems converser avec lui , & perpétuer la Priere.

XIV.
Sa singuliere
modestie.

Une union avec Dieu si intime , produisoit dans le saint jeune homme une singuliere modestie ; & son cœur pénétré du sentiment de la présence de Dieu en tous lieux , & du respect qu'elle demande , tenoit son corps si bien compo-

fé, si tranquille & si modeste, qu'on ne pouvoit le voir sans l'admirer & sans en être édifié. Ainsi cette modestie lui attiroit le respect & lui gagnoit les cœurs. Comme elle avoit pour principe une grande union à Dieu, elle avoit pour effet en ceux qui le regardoient, la pensée de Dieu & des sentimens de dévotion. C'est ce qu'elle opéroit dans les séculiers même qui en étoient témoins, & dans les écoliers qu'il instruisoit, & qu'il formoit à la vertu encore plus par ses exemples que par ses leçons.

Par-tout où paroissoit ce Frere dans les ruës, dans les Eglises, sa modestie le distinguoit & parloit malgré lui à son avantage. Par-tout où il faisoit l'Ecole, il se faisoit aimer par les attraits de cette vertu efficace sur les cœurs, & par les traits singuliers de charité qu'il exerçoit envers ses disciples. Desorte que pour l'enlever aux Ecoles où on l'avoit placé, il falloit user d'une espee de violence, ou d'adresse, & souvent soutenir les assauts des fondateurs ou des bienfaiteurs des Ecoles, qu'on ne pouvoit résoudre à le laisser aller.

Que dirai-je de son obéissance? Cette vertu sembloit être née avec lui. Soit qu'il fut docile & soumis par nature, soit qu'il le fut devenu par la grace, c'étoit un homme qui n'avoit plus de volonté, ou qui n'en avoit que pour obéir: l'obéissance étoit la souveraine loi de son cœur, elle étoit placée au milieu, & elle en dirigeoit tous les mouvemens. Toutes ses actions n'avoient point d'autre principe, & il eût regardé comme perdue celle qui ne lui auroit point été consacrée, & qui n'auroit point été animée de ce motif.

Jamais on ne put apercevoir en lui ni difficulté contre les ordres qu'on lui intimoit, quelques fâcheux qu'ils fussent, ni chagrin contre celui qui les donnoit, quelque vil & méprisable qu'il fût en sa personne, ou quelque sec & impérieux qu'il parût dans ses manieres, ni répugnance contre les choses qu'on lui commandoit, quelques contraires qu'elles fussent à ses inclinations, ni la moindre ombre d'humeur & de mécontentement dans les occasions peu attendues, & les contre-tems qu'on prenoit pour lui faire des commandemens. Ce vrai obéissant de cœur & d'esprit ne sçavoit qu'obéir à la lettre, sans jamais ni raisonner, ni s'excuser, ni retarder. Tout en lui obéissoit; l'esprit en aveuglant ses lumieres, le cœur en sacrifiant ses répugnances, la main en exécutant les ordres avec une ponctualité, avec une joye, avec une révérence, & avec une dévotion qui rendoient l'obéissance agréable à ceux qui étoient témoins de la sienne. Ses Freres en étoient édifiés, ses Supérieurs charmez; & lui il cueilloit à pleines mains les fleurs & les fruits d'une vertu qui rend précieuses & d'un grand mérite devant Dieu les moindres actions, quand elle en est le principe.

Par cette parfaite obéissance, il avoit eu le secret de trouver le Paradis sur terre, & de goûter dans l'accomplissement de la volonté de Dieu une paix que le monde ne peut ni donner, ni ôter. A cet objet se terminèrent enfin comme à leur centre toutes ses résolutions. Comme l'amour de Dieu est la fin de la loi & le but où mène l'observance de tous les préceptes & la pratique des conseils, la conformité à la volonté de Dieu, est la marque du vrai amour & le terme où conduisent toutes les vertus. Ainsi Stanislas, après en avoir fait l'acquisition par un travail généreux & constant, les fit toutes servir, & les rapporta à l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu, comme on le voit par les résolutions qu'il prit dans sa dernière retraite. Les voici.

Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Esprit. Ainsi soit-il.

Je soussigné très-grand pécheur; après avoir fait résolution le 23. Octobre de re-

XV.
Son obéissance,

XVI.
Cette page
faite obéissance le deuxième
livre des
scrupules.

chercher en tout la volonté de Dieu pour la pratiquer , maintenant je la renouvelle pour la troisiéme fois ce 6. Août , Fête de la Transfiguration ; ainsi il y a neuf mois & six jours que je la pratique : bon JESUS , faites-moi la grace de la pratiquer par les mérites de votre sacrée passion. Signé, Frere Stanislas le 6. Août 1730. Dieu seul.

J'ajoute la résolution de suivre avec fidélité le bienheureux attrait de demeurer dans mon néant , par une continuelle humilité réduite en pratique avec le secours de Dieu.

Le 8. Septembre j'ai fait résolution de renoncer à mon intérêt , de ne plus penser à mes pechez , quand même je serois au lit de la mort , pour aller à Dieu pur ment.

Cette dernière résolution , selon les apparences , est faite au sujet des scrupules qui l'ont travaillé sept ou huit ans , & qui l'ont fort tourmenté. Le remède à un mal si opiniatre & si affligeant , est la candeur & l'ouverture de cœur à son Directeur & Supérieur , jointe à une soumission aveugle à ses lumieres , & à une exacte fidélité à suivre ses avis. Ce remède est le seul efficace contre les scrupules. Tous les autres sont vains , ou de peu de profit. Si on voit si peu de personnes blessées par les pointes des scrupules , en guérir ; c'est que peu savent avoir une pleine confiance , & aveugler leur jugement par le sacrifice de leurs fausses lumieres.

Stanislas étoit obéissant , & ce fut au mérite de cette vertu qu'il dû la délivrance de ses scrupules. Fidèle à montrer à son Supérieur & Directeur les plus petits atômes de son cœur , & à lui faire l'humble détail de ce qui se passoit dans son intérieur ; fidèle à suivre à la lettre tous les avis qu'on lui donnoit , il vit cette fidélité récompensée de la liberté des enfans de Dieu , & du parfait repos de sa conscience. Aussi fit-il depuis des progrès encore plus sensibles dans la perfection ; car ne trouvant plus dans son chemin ces épines chagrinantes , des scrupules qui le piquoient & qui l'arrêtoient presque à chaque pas , il y couroit , il y voloit avec joye & facilité.

La vertu de Stanislas n'avoit plus en cet état qu'une épreuve à soutenir de la part de Dieu , pour arriver à son dernier degré. Les souffrances étoient nécessaires au jeune Frere , pour achever sa ressemblance avec Jesus-Christ crucifié , en le faisant un homme de douleurs. Il est vrai que la mortification avoit en lui fort avancé cet ouvrage , & que toutes les autres vertus avoient travaillé à le rendre parfait ; mais sans le secours de la patience , il n'est jamais achevé. Ce fut donc elle qui y mit la dernière main.

Une colique violente & presque continuelle fut le mal qui servit de Purgatoire à ce saint jeune homme , & qui en achevant de purifier son ame , la mit en état , comme il y a lieu de le croire , de se réunir au sortir du corps à son souverain bien.

Pour l'ordinaire , plus les maux sont cruels , plus ils sont courts , parce que la nature ne peut pas long-tems les soutenir : le corps se détruit par la violence même du mal qui l'attaque ; ainsi plus elle est grande , plus elle contribue à le rendre de peu de durée. Est-il long & cruel ? La vertu ordinaire paroît se démentir. Pour le soutenir en paix & avec joye , la plus grande vertu n'a rien de trop. Et c'est sur le degré de patience en ces occasions , qu'on doit mesurer le degré de vertu. Cette règle qui n'est jamais fautive , va nous servir à former un jugement équitable de la perfection du jeune Frere.

La colique l'attaqua vers les quatre dernières années de sa vie ; mais avec tant

de fureur , qu'on peut dire qu'elle en fit un Martir de patience , avant que d'en faire la victime de la mort. Le mal étoit habituel ; & si par fois il relâchoit , ce n'étoit que pour préparer Stanislas à de plus vives douleurs. Les vomissemens fréquens en étoient les effets ; & ces effets du mal étoient pires que le mal même. En cet état , souvent les alimens qu'il prenoit ne pouvant passer , il étoit obligé de les rejeter avec des efforts & des nausées qui augmentoient son tourment. Ce tourment néanmoins n'abatoit point le courage du jeune homme. Sa ferveur luttant , pour ainsi dire , à forces égales avec la violence du mal , l'obligeoit de le soutenir , sans interrompre ni les exercices de la Communauté , ni ceux de l'Ecole. Si quelquefois dans le redoublement des tranchées , il cédoit ; c'étoit à l'obéissance , & jamais à la douleur , qu'il rendoit les armes. Le commandement du Frere Directeur étoit en ces cas nécessaire , pour le contraindre de ne point ajouter à tant de peines celles du travail & de la Régularité. Contre un mal si violent & si opiniâtre , l'art des Médecins se trouva à bout. Tous les remedes qu'ils lui ordonnoient étoient vains , ou ne servoient qu'à l'aggraver ; toutefois s'ils épuiserent sur lui leur science , ils virent avec admiration qu'ils ne purent épuiser sa patience.

La longueur du mal & les nouveaux accidens qui survenoient , forçoient de rapeler souvent les Médecins qui l'avoient abandonné , & obligeoient les Médecins eux-mêmes de tenter de nouveaux remedes , contre un mal qu'ils avoient jugé incurable.

Dieu le permettoit ainsi , pour mettre à l'épreuve une vertu capable de tout souffrir , qui s'épuroit & faisoit de nouveaux progres dans la tribulation. Des remedes de toutes sortes , souvent aussi insupportables que le mal , & aussi multipliez que ses violentes attaques , trouvoient & laissoient Stanislas dans sa premiere tranquillité. La paix & la joie assises sur son visage , annonçoient malgré lui la douceur qu'il trouvoit dans les souffrances. Sa parfaite & constante résignation à la volonté de Dieu , sembloit émousser la pointe des plus vives douleurs , & les lui rendre agréables.

En cet état , ce nouveau Job étoit l'admiration de la Communauté. Ceux qui avoient soin de lui , ne l'aprochoient qu'avec édification , & ne le quitoient qu'avec regret , embaumés de l'odeur de ses vertus.

Ce qu'on ne put trouver dans les remedes , on le chercha dans le changement des lieux ; c'est pourquoi on le promena de Ville en Ville , dans l'espérance qu'un air nouveau pouroit au moins procurer du soulagement à la violence de ses douleurs ; mais en vain : celui qui en étoit l'auteur & qui mesure la grandeur des croix sur la grandeur de son amour pour ses Elûs , rendit inutiles toutes les précautions des Supérieurs. Bien plus , il parut inspirer à ceux-ci de mettre Stanislas à la tête du Noviciat , dont on commençoit l'établissement à Avignon , comme s'ils eussent prétendu lui faire trouver sa guérison dans un surcroît de ferveur , & dans l'obligation de donner de nouveaux exemples de régularité & de mortification. Dieu au moins prétendoit-il montrer aux Novices , un modèle propre à imiter , & leur apprendre par l'exemple d'un homme qui sçavoit si-bien allier la pratique de la patience dans les plus cruelles souffrances , avec la conduite & la direction du Noviciat , que l'homme soutenu par la Grace , peut tout , quand il veut la seconder , & qu'il sçait se faire violence jusqu'à un certain degré.

Stanislas à la tête des Novices , se regardant comme un d'eux , & celui de

tous qui avoit plus besoin de se renoncer , parut avoir oublié son corps , pour se ressouvenir que sa place l'obligeoit à montrer par ses actions la preuve des vérités qu'il inculquoit , & à confirmer par ses exemples , les leçons qu'il faisoit sur la mortification , l'humilité & les autres vertus. Son zèle alla si loin pour la sanctification de ses Disciples & sa propre perfection , qu'à l'exemple de saint Paul , il se fit un devoir d'oublier les intérêts de sa santé , & de leur sacrifier un corps presque déjà consumé par les souffrances. Il leur faisoit souvent deux entretiens par jour , avec une grace & une onction qui commençoit en leur cœur ce que la douceur & la charité achevoit , l'ouvrage de leur salut , & le desir effectif de la perfection. Sa parole étoit efficace ; car elle sortoit d'un cœur tout brûlant de charité , & d'une ame toute recueillie & unie à Dieu. L'Oraison étoit la fournaise qui servoit à rendre ses paroles enflâmées. L'Esprit de Dieu sembloit lui-même les lui dicter ; & elles étoient comme autant de traits qui perçoient les ames. Ainsi maître des cœurs de ses Disciples , il y faisoit les impressions que la Grace avoit faite en lui-même , & il les façonnoit à la vertu par des instructions qui étoient soutenues par ses exemples. Cependant , comme s'ils n'eussent servi qu'à les scandaliser , il se mettoit souvent à genoux devant eux , pour les supplier de prier pour un pécheur , ou leur demander pardon du mauvais exemple qu'il leur donnoit.

Un pareil Maître des Novices auroit fait de chacun d'eux , des hommes propres à le devenir eux-mêmes dans la suite , si on lui eût donné le tems nécessaire pour les cultiver ; mais l'opiniâtre colique , que la longueur du tems rendoit plus cruelle , obligea les Supérieurs à ôter la direction du Noviciat à un homme qui alloit se consumer en très-peu de tems , si on le laissoit davantage dans cet office de ferveur qui demande des hommes tels qu'il étoit , pleins de feu & d'ardeur pour la mortification & les autres vertus les plus austères de l'Évangile.

L'emploi qu'on lui donna , fort différent de celui-là , fut de parcourir en qualité de Visiteur les Maisons de l'Institut établies en ces Provinces. On espéroit que les voyages qui sont utiles à une santé altérée par une trop grande application , pourroient servir à rétablir celle d'un homme qui ne pouvoit guérir , tandis qu'il demouroit si retiré en lui-même , & si appliqué à Dieu. Cependant les voyages ne purent , ni le dissiper , ni le soulager ; & ils ne servirent qu'à le montrer de tous côtés aux Freres , comme une image vivante de M. De La Salle , & comme son Disciple le plus parfait.

Par-tout où il passa , il laissa sur ses traces la bonne odeur de sa piété , de sa douceur , de sa patience & de ses autres vertus. Les Freres virent en lui un homme plein de l'esprit de leur S. Instituteur , & son portrait fidelle. Mais la Colique qu'il portoit par-tout , fût l'instrument dont la bonté de Dieu , plutôt que la justice , se servit pour en faire sa victime. Jusqu'à ce tems les souffrances avec lesquelles il s'étoit familiarisé , ne l'avoient ni arrêté au lit , ni mis aucune interruption à ses travaux & à ses exercices de piété. En traînant son corps , plutôt qu'en le portant , il étoit le premier aux devoirs de Communauté , & il ne se dispensoit d'aucune des observances régulières. Alors les douleurs les plus aiguës sembloient allumer sa dévotion , & favoriser son recueillement & son union à Dieu , qui paroissoit si intime , sur tout pendant l'Oraison ; que le feu Divin qui en étoit l'effet , se faisant jour au-dehors , marquoit sur son visage par un air de Séraphin , que son cœur en étoit enflâmé : mais enfin , il falut succomber sous la force d'un mal que le tems aigrissoit en

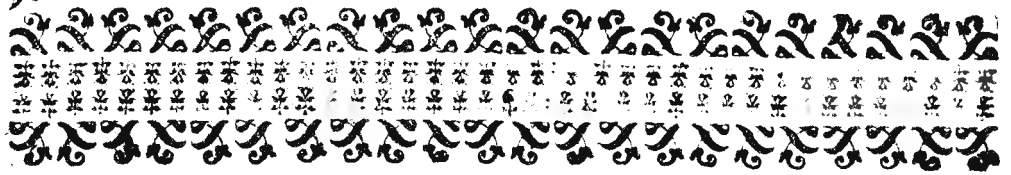
affoiblissant son corps , & rester sur un lit de douleur , pour achever son sacrifice.

Sa patience crut avec ses souffrances , & sa pieté se nourrissoit des peines les plus amères à la nature. Pendant neuf mois qu'il demeura dans l'infirmerie , ou il lisoit , ou il prioit. Il étoit toujours occupé , & il ne falloit l'entretenir que de Dieu , ou des choses Saintes , si on ne vouloit point le contrister. Tout amusement , toute parole inutile , n'étoit propre qu'à l'affliger , loin de lui faire plaisir.

Si par fois la violence du mal arrachoit de sa bouche quelques soupirs , il se reprochoit ce léger soulagement , comme une faute ; & craignant que l'excès de la douleur n'eût prêté à son cœur quelque marque d'immortification qu'il retraçoit aussi-tôt , il demandoit s'il n'avoit point offensé Dieu par son impatience.

Dans cette espece de martire , Dieu lui étoit toujours present , & cette douce presence animoit le courage de Stanislas , soutenoit , consolait , & enyvroit même quelquefois son ame de la joie des Saints , tandis que son corps demouroit en proie aux tourmens. Desorte qu'il pouvoit dire avec le grand Apôtre : *Mon cœur est inondé de joie , tandis que ma chair est abandonnée aux douleurs.* Cette joie si sensible & si constante , faisoit de cet Homme de douleurs , l'objet d'une sainte envie. Ceux de ses Freres qui en étoient témoins , eussent voulu tenir sa place , ou être associez à son suplice , s'ils eussent pû l'être à sa grace & à sa vertu. Un d'eux lui ayant dit un jour : *Je crois , mon cher Frere , que vous souffrez beaucoup :* il fit réponse : *Je souffre à la vérité ; mais j'en suis bien recompensé ; car j'ai la presence de Dieu continuelle.*

Enfin , il mourut , comme il avoit vécu ; ce sont les termes dont le Frere Directeur , à qui Dieu fit la grace d'assister Stanislas dans sa maladie , se servit pour aprendre par lettre à toute la Societé , la bien-heureuse mort de ce Serviteur de Dieu , qui l'avoit tant honorée & édifiée par sa vertu ; c'est à-dire qu'après avoir vécu en Saint , il mourut en Saint ; ce qui arriva le jour de saint Charles Borromée , auquel il avoit une particuliere dévotion , le 4. Novembre 1731. de son âge la trente quatrième année , & la quinzième de son entrée dans l'Institut. Sa mort fut aussi douce que sa longue maladie avoit été violente ; & quoique causée par les plus cruelles tranchées de la colique , elle fut très paisible , par un effet sensible de la Grace , & la juste récompense de son invincible patience & de sa constante mortification.



R E L A T I O N
 DE PLUSIEURS CHOSES
 QUI N'ONT POINT TROUVE' PLACE
 DANS L'HISTOIRE DE LA VIE
 DE MONSIEUR DE LA SALLE,
 ET DE SES PREMIERS DISCIPLES,
 FORT INSTRUCTIVES ET FORT TOUCHANTES.

CEux qui auront lû avec quelque attention dans l'Histoire de la Vie de M. De La Salle & de ses premiers Disciples, l'origine, les progrès & l'établissement de l'Institut des Ecoles Chrétiennes & charitables, ne pourront s'empêcher d'en reconnoître Dieu pour l'auteur, ni désavouer qu'une œuvre qui porte des traits si marquez de son aimable Providence, ne soit son ouvrage.

Jamais œuvre n'éprouva plus de difficulté dans ses commencemens, & dans ses suites; jamais œuvre ne trouva plus de contradictions & de contradicteurs dans son berceau & dans sa naissance; jamais œuvre ne rencontra plus d'obstacles & d'ennemis, au-dedans & au-dehors de toutes parts & en tout tems. Cependant elle subsiste, elle s'étend, elle fleurit, & chaque jour la voit croître, se fortifier, & se répandre de tous côtez. Cent fois menacée de chute, une main invisible l'a soutenuë & l'a affermie. Si quelquefois Dieu a paru la laisser s'enfvelir; ç'a été pour la ressusciter & la faire sortir triomphante du Tombeau. On l'a vu, & on a dû admirer dans tout le cours de cette Histoire, avec quelle lenteur aparente, mais cependant avec quelle vertu efficace, le Tout-Puissant a conduit cet ouvrage à sa perfection, en y employant les mains de ceux-là même qui s'acharnoient à sa destruction.

C'est ce que doivent souvent méditer les Disciples de M. De La Salle, pour s'affermir dans leur sainte vocation. Leur Institut étant si visiblement l'ouvrage de Dieu, mérite toute leur estime & toutes leurs affections. L'instruction & l'éducation Chrétienne de la jeunesse doit avoir pour eux des attrait que chaque jour doit renouveler. Leur Regle maintenant approuvée par le Saint Siège, telle que l'esprit Saint l'avoit inspirée à leur Saint Instituteur, sans modification, sans changement, doit être la loi de leur cœur: leur vocation qui les rend les Anges visibles des enfans, leurs Peres Spirituels, les Substituts des Parens, les

des instrumens de la divine Providence , & les Coopérateurs de Jesus-Christ devant être à leurs yeux ce qu'elle est aux yeux de Dieu , sublime , Apostolique & Divine , les engage à s'y attacher , & à la regarder comme l'Arche de Noé , hors laquelle il n'y a pour eux que naufrage.

C'est pour les confirmer dans cette juste idée que nous allons rapporter quelques faits particuliers , qui montrent avec assez d'évidence , le soin que la divine Providence prend des Ecoles Chrétiennes , des Enfans qui y viennent , & des Maîtres qui les instruisent ; les malheurs au contraire , dans lesquels se précipitent les Freres qui abandonnent leur saint Etat , ou qui ne le remplissent pas saintement.

Nous rapportons ces faits tels qu'ils sont arrivez , sans leur donner aucun nom. Si celui de miracle ou de prodige , ne leur convient pas , au moins permettra-t'on aux Freres qui en ont été frappez , de les regarder comme des événemens singuliers , que la divine Providence a ménagéz , afin de leur imprimer un respect toujours nouveau pour leur sainte Vocation , une résolution efficace de la remplir avec ferveur , & une crainte infinie de l'abandonner.

CHAPITRE PREMIER.

Quelques faits particuliers propres à montrer le soin que la divine Providence prend des Ecoles Chrétiennes.

EN la ville de Laon en Picardie , lorsque deux des Freres qui y sont établis faisoient l'Ecole , l'un d'eux s'apercevant que le plancher du lieu où il tenoit sa Classe , s'ébranloit insensiblement & commençoit à s'écrouler , en fit avertir l'autre Frere qui étoit le premier , pour en recevoir l'ordre sur ce qu'il avoit à faire. Celui-ci , homme fort simple , ayant répondu qu'il falloit continuer l'Ecole sans rien craindre , l'autre obéit avec la soumission d'un enfant. L'Ecole finie , & les Ecoliers sortis , le plancher tomba de fond en comble aussi-tôt que les deux derniers Enfans eurent descendu l'Escalier. Ce fait ne doit-il point servir de garant de la protection de Dieu sur les Ecoles charitables ? Ne peut-il point être regardé comme un témoignage du Ciel , en faveur de l'obéissance simple & aveugle.

Dans la ville de Calais les Freres conduisant un jour à la Messe les enfans des Matelots deux à deux en grande modestie , selon leur pieuse coutume , passèrent tous perpendiculairement sous un échafaut composé de deux grandes planches longues de deux ou trois toises , qui servoient à couvrir une maison haute de deux étages. A peine les derniers Ecoliers eurent-ils passé , que l'échafaut tomba avec un fracas horrible , & écrasa sous ses ruines le couvreur , qui expira presque au moment , sans pouvoir recevoir aucun Sacrement , quelque diligence qu'eût fait le Prêtre pour le secourir. Dans un si grand malheur tous ceux qui en furent témoins bénirent Dieu d'avoir préservé tant d'enfans d'une mort certaine. Cet échafaut ne sembloit-il pas respecter la louable pratique des Freres , de mener tous les jours leurs Ecoliers à la sainte Messe ? La main de Dieu ne parut-elle pas elle-même le soutenir pendant que les enfans passôient pour rendre un témoignage autentique d'approbation à la sainte action qu'ils alloient faire ?

Dans la ville de Chartres tous les Ecoliers avec leur Maître étant dans l'Ecole, la moitié du plancher d'une des Classes vint à tomber avec grand bruit : les voisins qui crurent d'abord que les Ecoliers de cette Classe étoient tuez avec leur Maître, y accoururent ; & s'étant mis diligemment à retirer les solives & les platrats, il se trouva que ni le Maître, ni aucun Ecolier ne fut blessé : ce qu'il y a de remarquable, est qu'un Ecolier de la grande Classe qui écoutoit l'heure pour sonner la Priere avant la sainte Messe, étant dans le Grenier de cette Classe, tomba avec le plancher qui fondit sous ses pieds, & une porte sur lui qui devoit l'écraser : cependant il n'en fut nullement blessé, ni incommodé.

Le fait suivant qui arriva dans la même Ville, est d'un autre genre : tandis que les Freres conduisoient leurs Ecoliers à la sainte Messe, un d'eux, jeune libertin, se détacha & s'enfuit dans un atelier de maçonnerie qui étoit proche ; aussitôt une pierre tomba sur lui & l'écrasa. Une mort si subite & si imprévûe, juste, mais terrible châtiment de son impieté, servit aux autres enfans d'avertissement de se rendre fideles à suivre les Freres qui les conduisent à la sainte Messe.

A Paris, les Freres ayant conduit leurs Ecoliers aux Théatins pour y entendre la sainte Messe, & y recevoir les Cendres, selon que M. De la Salle le prescrit dans sa Règle ; au sortir de l'Eglise, un enfant de neuf à dix ans, renversé par un carosse qui couroit fort vite, se trouva sous les rouës qui lui passèrent par dessus les jambes : elles devoient être rompues ; tout le monde le crut : les cris de l'enfant confirmèrent cette opinion. Cependant quand on l'eut relevé & qu'on l'eut visité, on ne lui trouva qu'une meurtrissure à la jambe, si legere, quelle ne l'empêcha pas de revenir le lendemain à l'Ecole. Je sçai que la vitesse avec laquelle un carosse peut courir, rendant son poids plus léger & son passage plus prompt, le tems ne lui permet pas de faire l'impression qu'il feroit s'il alloit plus doucement ; mais aussi faut-il convenir qu'il en fait assez pour rompre les jambes d'un enfant. Ainsi on ne peut point trouver mauvais que nous disions : *Digitus Dei hic est : le doigt de Dieu est ici.*

Quoiqu'il en soit, si on refuse de reconnoître dans cet accident une protection de Dieu particuliere, en soutenant avec peu de vrai-semblance qu'un carosse peut courir avec tant de rapidité, & passer avec tant de legereté sur la jambe d'un homme, qu'il n'en soit aucunement ou très-légerement blessé, je ne crois pas qu'on puisse méconnoître le doigt de Dieu dans l'accident qui suit.

Les Freres conduisant une autrefois leurs Ecoliers à l'Eglise, je ne sçai par quel malheur un de ceux-ci tomba sous une charette chargée de pierres, & tirée à quatre chevaux, qui lui passa à côté de la tête depuis l'épaule, sur l'estomach, & sur tout le reste du corps. On conçoit que sous un tel poids, il devoit être brisé & moulu : cependant il se releva sans aucune lésion, & retourna l'après-diné à l'Ecole, comme s'il ne lui fût rien arrivé.

Nous laissons à ceux qui ne peuvent pas même souffrir le nom de miracle, à ces esprits forts qui n'en veulent voir en rien ; à ces subtils Philosophes qui sçavent tout expliquer par les loix de la nature, à montrer que ce fait ne tenant rien du prodige, ne mérite pas qu'on l'attribuë à celui qui seul sçait faire des choses admirables.

Je pourrois rapporter plusieurs autres semblables merveilles que Dieu a opérées, en faveur des Ecoles charitables ; mais en voilà assez pour ces cœurs droits que la charité dispose à croire tout ce qui édifie ; & n'en voilà déjà que trop pour

ces esprits forts , qui se font une gloire de ne rien croire d'extraordinaire. Il faudroit de plus un Volume entier , si on vouloit détailler les bénédictions que Dieu a répandues & répand encore tous les jours sur les Freres & sur leurs travaux , lorsqu'ils s'en acquittent selon l'esprit & les règles que leur saint Instituteur leur a prescrites. On peut dire qu'ils reçoivent dès cette vie le centuple. Au-dedans & au-dehors , ils sont benis. Par tout où l'obéissance les envoie , ils trouvent leur contentement. Leur vie , quelque dure , quelque laborieuse , quelque pauvre , quelque mortifiée qu'elle soit , leur devient douce. En paix avec eux-mêmes , en paix avec leurs Freres , en paix avec leurs Ecoliers , en paix avec leurs Supérieurs , ils sont les délices de tous ceux avec qui ils ont à vivre ; & ensuite , ils meurent comme ils ont vécu , quoique souvent à la fleur de Pâge , dans une tranquillité & une joie qui sert de présage de leur bonheur éternel. En un mot , ils vivent comme des Saints , & ils meurent comme des Prédestinez. Pendant leur vie , ils sont des exemples de vertu ; & à leur mort , ils sont la bonne odeur de JESUS-CHRIST.

On s'est contenté de rapporter fort en abrégé la Vie de quelques-uns , quoiqu'il y en ait un grand nombre qui leur sont assez semblables , & qui ne mériteroient peut-être pas moins qu'on fit leur éloge : à la réserve de très-peu dont nous allons rapporter les malheurs & les morts funestes , presque tous les autres qui sont morts depuis l'établissement , dont le nombre approche de cent , ont trouvé pour récompense de leur vie consacrée à l'instruction Chrétienne de la pauvre jeunelle , une mort douce , tranquille & sainte. L'expérience de plus a appris que ceux d'entr'eux qui ont montré plus d'attache pour leur sainte Vocation , plus de zèle pour leur emploi , plus de fidélité à leurs règles , & plus de docilité & de soumission à la conduite de leurs Supérieurs , ont vu leurs Ecoles plus florissantes : les enfans sortir de leurs mains mieux instruits , mieux réglés & plus Chrétiens. Aussi tous ces Freres , quoique pour la plupart , morts au-dessous de trente ans , ont été récompensés d'une mort précieuse , & qui donnoit envie de mourir. La mort loin d'avoir rien de terrible pour eux , étoit l'objet de leurs vœux & de leurs desirs. Semblables à la femme forte , ils rioient , ils montroient un visage gai & tranquille *aux approches de l'Eternité*. La mort ne venoit pas assez-tôt à leur gré , tant étoit grande la passion qu'ils ressentoient de se réunir à leur Dieu. Leur desir de recevoir Jesus-Christ en Viatique , les faisoit languir , & leur rendoit longs & ennuyeux tous les momens qu'on retardoit à leur apporter ce germe de vie & d'immortalité. Avant & après la Communion , insensibles à leurs maux , ils paroissoient oublier qu'ils fussent malades ; & on les voyoit se préparer à la Fête de l'Eternité , comme des hommes qui n'ont vécu dans monde , que dans un violent desir de le quitter. Leur paix , leur patience , leur joie dans les maux les plus vifs & les plus douloureux , leur résignation à la conduite de Dieu , leur abandon à son bon plaisir , les rendoient admirables , & en faisoient un spectacle d'édification pour les Médecins & les Chirurgiens eux-mêmes , qui ne sont pas gens à s'édifier aisément. Ceux-ci en coupant à un Frere une loupe du poids de trois livres , de la maniere dont ces fortes d'opérations ont coutume de se faire , qui est une des plus cruelles de la Chirurgie , après avoir été les admirateurs de la patience d'un homme qui s'étoit laissé tailler & déchirer les chairs vives sans remuer , sans même jeter le moindre soupir , comme s'il eût été mort , ne purent s'empêcher d'en devenir les Panégyristes , & de dire au malade ; *Mon Frere , vous avez une patience telle*

que nous n'en avons jamais vu de semblable. Ce fut le Chirurgien des Incurables qui fit cet'e opération , en presence de celui de l'Hôtel-Dieu de Paris. L'un & l'autre témoins de la patience héroïque du Frere , ne cesserent d'en faire l'éloge , & s'en retournèrent charmés d'avoir vu un homme sous leurs rasoirs & sous leurs couteaux immobile , & tel que l'histoire Sainte nous represente les Martirs , sous le glaive des Bourreaux.

Combien a-t'on vu d'enfans instruits sous des Maitres si habiles , si pieux & si zélés , devenir eux-mêmes les Précepteurs de leurs parens , & donner à ceux dont ils avoient reçu la vie , & dont ils avoient droit d'attendre des instructions , des leçons sur la piété , sur la doctrine Chrétienne & sur les mœurs ? Quels changemens n'a-t'on pas de tout tems remarqué , & ne remarque-t'on pas tout les jours dans les Pensionnaires confiés aux soins des Freres ? pour l'ordinaire mis entre leurs mains libertins & débauchés ; ils en sont sortis si métamorphosés que les parens qui ne les reconnoissoient plus , ne pouvoient assez bénir Dieu de leur conversion. On peut même avancer que presque tous ont changé de conduite & de mœurs , en demeurant en une si sainte Ecole. Plusieurs parfaitement revenus à Dieu , ne pouvant se résoudre à s'éloigner du lieu où ils avoient reçu l'esprit de Grace , ont demandé avec instance l'habit de Frere , & l'ont honoré par une vie régulière & vertueuse.

Plus d'une fois les Freres ont été arrêtés dans les ruës & ont reçu des complimentemens des gens qui leur étoient inconnus , sur la bonne éducation qu'ils donnent à la jeunesse. *Que je vous ai d'obligation* , dit un jour un Bourgeois de Paris à un Frere qu'il rencontra. *Que j'ai* , dis-je , *d'obligation à votre Communauté ; j'ai un fils qui me fait honneur à présent : avant que d'entrer chez vous , il prenoit le chemin de la potence ; depuis qu'il en est sorti , il marche dans celui du Ciel.*

N'est-ce pas encore une chose assez extraordinaire , de voir régner un profond silence & une grande tranquillité , dans une Classe remplie d'Ecoliers qui ne cessent d'être ce qu'ils sont par nature , que lorsqu'ils sont sous les yeux des Freres. Et il n'est pas moins surprenant de voir des Maitres enseigner une multitude d'enfans sans parler , à la faveur de quelques signes qui expriment leurs pensées. C'est ce qu'ont admiré des personnes de distinction , quand ils ont eû la curiosité d'en être les témoins ; quelques uns d'eux allant voir M. De La Salle dans la ruë Princesse , où se tenoient alors les Ecoles de S. Sulpice , ne pouvant croire ce qu'on leur disoit , qu'il y avoit en cette Maison , où ils voyoient régner un profond silence , cinq cens enfans en diverses Classes , voulurent voir de leurs yeux , ce qu'ils avoient peine à croire. Leur surprise redoubla , lorsqu'étant entrez ils virent les Freres & cette multitude de têtes légères aussi tranquilles , que l'est un Auditoire au Sermon d'un éloquent Prédicateur. Edifiés d'un spectacle qui leur paroissoit si nouveau , ils restoient des heures entières immobiles & attentifs à considérer les Ecoliers lire & les signes des Freres pour reprendre les fautes , l'ordre , l'arrangement & le silence qu'ils voyoient régner.

On peut encore compter parmi les bénédictions dont Dieu couronne les travaux des Freres pieux , réguliers , zélés , & appliqués à faire l'Ecole de la manière qui leur a été prescrite par leur S. Instituteur , la prédilection que les enfans leur témoignent. On a vu souvent dans les lieux mêmes où les Freres ont souffert plus de persécutions , comme à Paris & à Rouën , de petits garçons de deux ou trois ans sortir de leurs maisons , ou d'entre les bras de leurs meres , ou

quitter leurs petits jeux , pour aller au devant des Freres les bras étendus dans le desir de les embrasser , en criant : *Voilà nos Freres , voilà nos Freres.* On en a vu d'autres dans les Ecoles mêmes, ravis du silence, de la modestie , de la patience , de la modération , & des autres vertus de leurs Maîtres , leur faire signe de venir à eux , comme pour leur parler , & se jeter à leur col , quand ils s'étoient approchez pour les embrasser & les baiser avec tendresse sans pouvoir donner d'autre raison d'une action si extraordinaire dans les Ecoles que celle-ci : *c'est que je vous aime.* Ce qui est de plus surprenant , c'est que ceux-là entre les Ecoliers , paroissent les plus attachez aux Freres , qui en ont été le mieux corrigez , quand les corrections ont été faites selon l'esprit de la Règle : car il est vrai que la maniere de corriger , telle que M. De La Salle l'a prescrite , est propre à attirer l'affection & la tendresse des Enfans , ou plutôt les Freres qui sont fidèles à mettre en pratique les reglemens que leur S. Instituteur leur a laissez , sur la maniere d'enseigner & de tenir une Ecole , savent si-bien la gouverner , attirer l'attention & le silence qu'ils n'ont plus de besoin d'employer les châtimens , pour contenir les Ecoliers dans le devoir.

Le grand art que le saint Instituteur enseigne aux siens pour mettre l'ordre , le silence , l'attention , parmi un petit peuple né indocile , inquiet , leger , remuant , c'est de lui apprendre la vertu par la pratique , & de lui en inspirer l'estime , l'attrait & l'amour par de grands exemples , en y joignant de grands témoignages de douceur , de bonté , & de charité pour gagner les cœurs. Quand un Frere possède l'estime & l'affection des Ecoliers , il en fait ce qu'il veut ; alors les châtimens sont inutiles : si les corrections sont quelquefois nécessaires , quand elles sont les productions de la charité ; elles gagnent le cœur des enfans loin de les rebuter. C'est à ce but que M. De La Salle mène dans la conduite des Ecoles qu'il a dressée , après y avoir fourni des moyens excellens de contenir dans le devoir en toutes sortes de rencontres , une multitude d'Ecoliers nez mutins , ou devenus tels par mauvaise éducation , de prévenir ou de corriger leurs fautes de toutes les especes , il conclut que pour réussir à bannir d'une Ecole tous les defordres , il faut travailler à en banir les châtimens & même les corrections trop multipliées.

Mais comment en venir-là ? Cela est-il possible ? On y parvient en prenant le soin qu'ont tenu tant de Freres très-habiles Maîtres dans l'art d'instruire & d'élever Chrétiennement la jeunesse. Ils ont commencé par faire avant que d'enseigner , comme saint Luc le dit de Jesus-Christ. Ils ont donné de grands exemples de vertu. Ils ont montré aux enfans des hommes doux , patiens , charitables , zélés. Ils ont parlé par leurs actions encore plus que par leurs paroles : attentifs , vigilans , assidus , réguliers , silencieux , fidelles aux moindres règles de leur Instituteur , sur la maniere de tenir une Ecole , ils ont attiré l'estime & l'affection de leurs Ecoliers , & ensuite leur silence , leur attention , leur application & le desir de profiter. Ainsi Maîtres du cœur des enfans , ils n'ont plus eu besoin de mettre en usage des châtimens qui ne servent qu'à les aigrir & à les irriter. Voilà l'art d'enseigner la jeunesse , c'est celui que M. De La Salle a enseigné aux siens , & qu'ils pratiquent avec un succès merveilleux. Il n'y a que des Ecoles dérangées où l'on parle de châtiment : tant de corrections ne sont pas l'éloge du Maître ; s'il parle peu , s'il est patient , s'il est benin , s'il est attentif & appliqué , pour sûr il rendra tels ses Ecoliers ; les Freres se font si bien trouver de la méthode d'enseigner sans employer presque les châtimens qu'ils commencent

gent à se faire une loi de les bannir entièrement de leurs Ecoles. Dans plusieurs endroits ils en ont établi de nouvelles avec grand succès , sans que jusqu'à présent ils en aient fait aucun usage. Les enfans ainsi élevez , se montrent plus doux & plus dociles , & sçavent quelquefois faire des corrections à leurs parens mêmes quand ils usent à leur égard de châtimens violens & passionnez. *Que ne faites-vous comme les Freres : ils ne nous corrigent pas de la sorte.* C'est ce qu'un enfant dit un jour en pleurant à une mere emportée , qui le frapoit à coups de pieds & de poing. C'est l'aveu ingénu qu'en fit au Frere la mere confuse de ses emportemens , lorsqu'elle ramena son fils à l'Ecole.

Si cette maniere de faire l'Ecole est d'un si grand profit pour les enfans , elle n'est pas moins avantageuse aux Freres qui l'observent avec une fidélité inviolable ; car on peut dire qu'en santifiant leurs ames , elle conserve leur corps en santé. En effet , si un Frere chaque jour sort d'une Ecole enrichi de mérites , quand il la fait selon l'esprit & la méthode de M. De La Salle , il en sort frais , tranquille , & sans épuisement. Les mêmes vertus de silence , de patience , de douceur , de charité , de vigilance , de zèle & de paix qui santifient son ame , empêche qu'il n'altère sa santé par une superfluité de paroles , par des cris & des clameurs redoublées , par une agitation fatigante & par une inquiétude épuisante. De sorte que le travail de l'Ecole , loin de servir de prétexte aux Freres , pour se dispenser des jeûnes de l'Eglise , leur paroît un soulagement qui les aide à le soutenir. Voilà ce qu'on ne croira pas aisément. Voilà cependant ce qui est vrai. Il est arrivé quelquefois que des personnes distinguées par leur qualité ou par leur science , ont voulu persuader à M. De La Salle de choisir pour ses Ecoles un lieu commode au milieu du Fauxbourg Saint-Germain , afin d'ôter aux Freres la peine d'aller tous les jours chercher les enfans dans les différens quartiers très-éloignez , ou au moins de leur interdire le jeûne , parce qu'il ne leur paroïsoit pas compatible avec un emploi si pénible & si épuisant : mais il répondoit aux premiers que c'étoit aux Freres à aller chercher les pauvres , étant bien sûr que ceux-ci ne se donneroient pas la peine de venir de loin chercher l'instruction. Il répondoit aux derniers qu'une Ecole bien faite n'épuisoit pas la santé , & qu'il n'y avoit que ceux qui la tenoient mal , c'est-à-dire qui parloient beaucoup qui s'agitoient , & qui ne gardoient pas les règles , qui s'en sentissent incommodez.

En effet , les Freres même les plus jeunes en ont fait l'expérience. L'emploi des Ecoles n'a jamais interressé leur santé , quand ils y ont suivi les règles qui leur sont prescrites. Le jeûne joint à ce travail , ne leur a pas paru plus difficile à-supporter. De sorte que c'est chez eux une maxime certaine que celui-là ne sçait pas tenir une Ecole qui en fort la tête ou la poitrine épuisée. Ils ne se sont non plus jamais fait de peine d'aller chercher les enfans au bout de la Ville , & de s'en revenir à jeun à la maison pendant le Carême , & pendant les autres tems consacrez au jeûne. Ou s'ils y ont trouvé de la peine , la grace de la vocation & la consolation qui suit la fidélité aux règles , leur ont rendu cette peine douce & aimable.

Dans le cours ordinaire des choses , depuis si long-tems , que tant de Freres vont en différens lieux tenir l'Ecole dans les quartiers les plus éloignez des Villes , Hiver & Eté , quelque-tems qu'il fasse , avec obligation de revenir à la Maison matin & soir à heure précise , il dévroit être arrivé quelque malheur à quelques uns d'eux. C'est cependant ce qui n'est jamais arrivé ; sans doute par

une protection marquée de la divine Providence, quoique souvent des cheminées soient tombées dans les lieux où ils venoient de passer, quoique souvent des pierres ou des tuiles soient tombées à leurs pieds en rasant leurs habits. Les Freres de Grenoble étant tous un jour en conversation auprès d'un grand mur, à peine s'en furent-ils retirez au son de la cloche, qui marquoit la fin de la récréation, que le mur tomba entièrement : heureuse ponctualité à la règle qui leur sauva la vie. S'ils n'eussent obéi au premier coup de cloche, comme à la voix de Dieu qui les appelloit, ils eussent été écrasés sous les ruines du mur renversé.

Mais comme de tout tems il y a toujours eu dans les Communautés les plus saintes & les plus régulières des infidèles à leur vocation, qui ont éprouvé la Justice de Dieu après avoir abusé de ses graces, & qui ont été de terribles exemples de ses vengeances, après avoir été des sujets de scandale à leurs Freres, nous croyons ne pouvoir mieux finir l'Histoire de l'Institut des Ecoles Chrétiennes & charitables, & de la Vie de M. De La Salle & de ses premiers disciples, que par un recit abrégé des malheurs arrivez aux Freres qui ont été irréguliers ou qui ont lâchement abandonné l'Institut. Rien de plus propre que ce recit pour réchauffer la piété de ceux qui se relâchent, pour ranimer les tièdes, pour maintenir dans la ferveur ceux qui en ont, pour inculquer une sainte crainte de l'abus des graces, pour inspirer l'esprit de régularité & de fidélité à ses devoirs : & sur-tout pour imprimer une grande attache à sa vocation, & une sainte horreur de l'abandonner.

C'est sans doute pour procurer ces bons effets dans l'esprit des fidèles, que l'Histoire Ecclesiastique n'a pas oublié la chute de plusieurs grands hommes, comme de Tatiens, de Tertullien, d'Origene, d'Osius, d'Apollinaire & de tant d'autres ; que ceux qui ont écrit pour la postérité la vie des Peres du désert & des anciens solitaires, n'ont pas enseveli dans le silence la mémoire de quelques-uns d'eux qui se sont perdus dans la terre des Saints ; que ceux qui ont donné la relation de la naissance & de la ferveur de tant d'Ordres différens de Moines & de Religieux qui ont peuplé l'Eglise d'anges incarnés, & le Ciel de Citoyens, ont crû instruire leurs Lecteurs en leur apprenant le nom de quelques-uns d'eux qui ont scû se damner dans la compagnie des Saints. La sainte Ecriture elle-même ne nous a pas laissé ignorer, ni les desordres des premiers habitans de la terre, ni la dépravation de ceux qui étoient destinez à la repeupler après le déluge, ni les fautes de quelques Patriarches, Prophètes & grands serviteurs de Dieu ; encore moins les différens crimes des Rois d'Israël, de ses Prêtres & de ses Pontifes. Ce n'est pas sans de grandes raisons qu'elle nous rapporte les chutes de David, de Salomon, de Samson, celle de S. Pierre, & la perte de Judas sous les yeux de Jesus-Christ même. Elle a voulu sans doute nous apprendre qu'il n'y a sur terre, ni lieu si privilégié, ni compagnie si sainte, où le salut ne courre point de risque ; qu'il n'y en a point d'inaccessible au démon, à la tentation & au péché ; que l'homme se suffit à lui-même pour se perdre ; & que par tout où il porte son corps, il porte son ennemi ; que la concupiscence ne mourant point entièrement devant lui, il doit par tout en craindre le poison mortel ; que le cœur humain n'est parfaitement purgé des vices & des passions, que lorsqu'il rend le dernier soupir ; & que par conséquent il faut par tout craindre, par tout s'humilier, par tout combattre, par tout prier, par tout se désier de soi-même, & ne mettre bas les armes de la mortification que quand on cesse de vivre.

C'est pour imprimer aux Freres ces salutaires sentimens que nous allons ajoûter un recit abrégé des malheurs de quelques-uns d'entr'eux qui ont été infidèles à la grace de leur vocation , à celui de quelques autres , dont on a eu occasion de parler dans la vie de M. De La Salle.

Ce qui est de consolant , c'est que le nombre de ceux dont nous allons circonscrire la mort précipitée dans le Chapitre suivant , est fort petit ; & se réduit au plus à cinq ; au lieu que près de cent autres morts dans le barbet du Seigneur , selon l'expression de l'Écriture , ont laissé après leur décès la bonne odeur de Jesus-Christ , après avoir donné durant leur vie de grands exemples de vertus.

C H A P I T R E I I

Morts précipitées dont Dieu paroît avoir puni dans l'Institut quelques Freres discoles & irréguliers.

LE premier de ces infortunez , étoit un jeune homme du Diocèse de Reims , lequel s'étant présenté à l'âge de quatorze ou quinze ans pour entrer dans la maison , y fut reçu vers l'année 1722. Pendant tout son Noviciat qu'il fit à saint Yon, il donna de grandes esperances qu'un jour il seroit un sujet de distinction : on eût de lui cette idée non-seulement pendant que dura son tems d'épreuve ; mais même tandis qu'il demeura dans la Maison de l'École de Rouën , où il montra une grande inclination pour la vertu jointe à un talent particulier pour l'instruction de la jeunesse ; mais envoyé à Chartres , il commença insensiblement son dérangement par son peu de fidélité aux règles ; repris & averti , il ne s'en corrigea qu'en apparence , se mettant peu en peine de retomber dans ses premières fautes , quand il n'étoit point sous les yeux du Frere Directeur. Je ne sçai si l'envie d'apprendre à bien écrire fut l'effet ou la cause de ses irrégularitez. Ce qui est certain , c'est qu'il montra alors une grande passion pour se perfectionner dans l'écriture. Tout le tems & tous les lieux lui paroissent propres pour s'y appliquer. Ainsi il profitoit de tous les momens , ou plutôt il les déroboit pour s'y exercer , le faisant sans permission lorsqu'il pouvoit se cacher. Comme une infidélité en attire une autre , la cupidité le rendit propriétaire de ce qui pouvoit l'accommoder quand il tomboit entre ses mains ; & entr'autres choses , d'un cachet dont il se servoit pour écrire des lettres clandestines à son pere. Ce bon homme qui demuroit dans un Village éloigné d'environ 80. lieues de Chartres , charmé des progrès que son fils faisoit dans l'écriture , après l'avoir fort applaudi , & l'avoir encouragé à s'y perfectionner par des lettres seerettes qu'il trouvoit moyen de lui faire tenir , entreprit le voyage , & vint de si loin le voir , sans doute pour concerter avec lui les mesures nécessaires pour une sortie furtive.

Ce commerce irrégulier du fils avec son pere , ne servit qu'à achever de perdre le premier. Son dérangement croissant tous les jours sans que les avertissemens qu'il recevoit pussent en arrêter le progrès , les Freres de Chartres se crurent obligez d'en avertir le Frere Superieur qui le rapella en diligence pour le placer aux Ecoles de Rouën. Pendant qu'il étoit en route il ne manqua pas sans doute l'occasion qu'il trouvoit si belle , d'écrire à son pere une nouvelle

lettre

lettre secrète , comme on l'a sçû depuis , pour l'avertir de son changement de lieu , & l'informer du tems qu'il pourroit sortir. Il avoit toutefois alors toute la facilité de le faire ; mais voulant de plus en plus se rendre habile Maître d'écriture , il jugea à propos de faire encore quelque séjour dans une Communauté où il trouvoit tous les avantages possibles pour le devenir. L'art qu'il eût de céler ce dessein , le mena droit au but qu'il s'étoit proposé en revenant pour quelques tems chez les Freres ; car il fut envoyé dans la grande classe des écrivains qui est sur la Paroisse de S. Eloi proche le Vieux Palais à Rouën. C'est ce qu'il ambitionnoit uniquement dans l'espérance d'achever de s'y former habile Maître d'écriture ; aussi n'oublia-t'il rien pour y réussir. Il fit de son écriture son unique occupation , y employant tout le tems qu'il pouvoit dérober à ses plus légitimes devoirs. Non content de celui qui lui étoit accordé dans la maison pour cet exercice , de celui qu'il avoit dans sa classe pour l'enseigner , il déroboit celui qui est consacré pour faire lire les Ecoliers ; car pendant qu'il en substituoit un d'eux pour faire lire les autres , il s'occupoit à écrire.

Comme il avoit un talent merveilleux pour l'Ecole , son manège ne put pas être si-tôt découvert. Il étoit du devoir de son Compagnon d'en donner avis ; mais étant d'un caractère timide , il n'osa en informer le Frere Directeur : bien plus le Frere Directeur fut lui-même la dupe de la ruse de ce Frere malin qui sçavoit se remettre à son devoir aussi-tôt qu'il entendoit ouvrir la porte , & qu'il s'apercevoit que le Frere Directeur faisoit la visite des Ecoles. Ainsi celui-ci trouvant toujours le Frere à sa place & en apparence à son devoir , n'avoit pas le moindre soupçon de sa supercherie. De cette maniere il joua son rôle environ pendant deux mois ; mais Dieu lassé de cette hypocrisie & de ce desordre , y mit fin en frappant soudainement celui qui en étoit coupable d'une si grande perte de sang par le nez , à trois diverses reprises trois jours consécutifs , que son corps en parut épuisé. Ce saignement de nez étanché le quatrième jour , peut-être parce que les veines étoient presque vuides , la petite verole parut le cinquième , qui sur les six heures du soir du lendemain l'emporta avec d'étranges convulsions , sans qu'on pût avoir le tems de lui administrer aucun Sacrement. Il est vrai que le Samedi précédent il s'étoit confessé avec la meilleure santé du monde , & avoit communiqué le Dimanche suivant. Mais sans nous mêler de porter jugement sur cette Confession & sur cette Communion , je crois que nous ne hazardons rien d'avancer que s'il les eût crûes les dernières de sa vie , il les auroit faites tout d'une autre maniere , & qu'il n'eût pas manqué de faire pénitence de ses pénitences mêmes. Son corps après sa mort repandit une si mauvaise odeur qu'il ne fut pas possible de le porter dans l'Eglise selon la coutume , & qu'on fut obligé en arrivant au Cimetiere de l'enterrer au plûtôt pendant que les Prêtres chantoient au Chœur les Prières ordinaires. Cette mort arriva la veille du Dimanche avant la Pentecote 1726.

II. La mort de celui dont nous allons parler qui arriva à la même année , fut encore plus desastreuse. Il étoit de la Ville de Bapaume , & fut reçu à l'âge de 20. ans environ , sur la fin de la vie de M. De La Salle. Ses commencemens furent beaux , mais sa fin fut funeste ; car après avoir pendant une ou deux années montré un grand attrait pour la piété , le reste de sa vie , il fut pour les Freres avec lesquels il vivoit , un grand sujet de scandale ; & pour les Freres Directeurs des maisons où il étoit envoyé , un grand sujet de patience. Il étoit toutefois sage , régulier , dévot par tems & par boutades , si je puis user de ce terme ;

mais ce n'étoit que lorsqu'il étoit à saint Yon , ou s'il Pétoit ailleurs , ces accès de dévotion étoient bien courts. Tous les vices que l'esprit de Communauté craint le plus & qui lui sont pernicious , lui étoient naturels , & il les portoit dans le sang , ou il les avoit contractez par la négligence de son intérieur.

L'esprit Ecolier , l'esprit de cabale , l'esprit de propriété , l'esprit railleur , l'esprit de critique , de murmure & de médifance , esprits maudits qui font tant de ravages dans les maisons de Dieu , l'animoiént ou tous ensemble , ou tour à tour. De sorte qu'il ne pouvoit , ni vivre , ni laisser les autres vivre en paix : les Supérieurs , les Freres les plus réguliers & les plus vertueux qui tâchoient de le ramener à son devoir , ou qui con la nnoient sa conduite par la fainteté de la leur , étoient l'objet principal & ordinaire de sa censure , de ses murmures & de ses médifances. Il les fuyoit , il les blâmoit , il les condamnoit : & s'il pouvoit en trouver quelques-uns susceptibles de ses sentimens , ils devenoient ses amis & les seuls avec lesquels il entretenoit commerce. Nous taisons le reste qu'il ne convient pas de révéler , quoique fort propre à montrer les précipices où méne l'irrégularité. Il suffit de dire que desobéissant , que caché & déguisé à ses Directeurs , d'une humeur noire & fâcheuse , il fit le suplice & de ceux qui étoient chargez de sa conduite , & de ceux qui avoient à vivre avec lui , soit à Calais , soit à Paris , soit à Rouën. Le Confesseur des Freres n'étoit jamais ou rarement le sien , changeant de Confesseur même chaque fois qu'il se confessoit. Pour cacher une conduite si bizarre & si irréguliere , il inventoit des prétextes pour se retirer de la compagnie des Freres , lorsqu'ils alloient ensemble à confesse , ou pour extorquer des permissions de sortir en ce tems. Quand il les avoit tous épuisez , & que l'imagination ne lui en fournissoit point de nouveaux , il prenoit permission de lui-même , & alloit à l'insçu ou contre le gré du Frere Directeur , chercher un Confesseur tel qu'il desiroit , tantôt l'un , tantôt l'autre. Si le Frere Directeur s'exposoit à lui en faire reproche , il étoit sûr d'en recevoir des réparties brusques & insolentes. Enfin , une secession de rien qui échut à ce pauvre garçon déjà si égaré de la voye qui conduit au Ciel , acheva de la lui faire perdre.

Son pere mort , il devint héritier d'une méchante maison couverte de paille , & de meubles qui ne valoient pas mieux. Le tout au dire de son cousin qui lui en apporta la nouvelle , & qui vint lui demander Procuration d'agir en son nom , ne passoit pas la valeur de trois cens livres , & peut-être cela étoit-il vrai ; quoiqu'il en soit , nôtre homme , soit par feintise , soit par un mouvement réel de piété , parut en vouloir disposer selon l'esprit de Dieu ; car il consulta & demanda ce qu'il devoit en faire ; le Frere à qui il s'adressa , lui concilla d'en faire une donation à la Maison de saint Yon : cet avis étoit d'autant plus sage , que le Frere dont nous parlons ayant fait selon la pratique de ce tems-là le vœu perpétuel d'obéissance , s'étoit ôté le pouvoir de disposer de son petit héritage. Mais de quoi l'homme n'est-il pas capable , quand il vit au gré de ses desirs ? Quelle sorte de péchez craint-on , quand par un mépris formel & habituel des petits , on s'est insensiblement disposé aux plus grands ? le violement du vœu d'obéissance ne fit point peur à celui qui s'y étoit préparé par tant d'autres fautes considérables , quoique moins grossieres : en abandonnant à son cousin la jouissance de son petit héritage , il en tira un billet de 300. liv. bien signé , payable en tout ou en partie à sa volonté , & s'en rendit Propriétaire contre la défense expresse de sa règle. L'usage qu'il en fit fut encore plus criminel que

la propriété qu'il s'attribua ; car il l'employa pour débaucher & faire sortir de la Société un de ses Confreres. Ce qui arriva de la manière qui suit.

De Rouen envoyé à Chartres, ils'y montra tel qu'il avoit été ailleurs, mutin, soulevé contre le Frere Directeur, fâcheux & toujours en mauvaise humeur contre son Compagnon d'Ecole, liant commerce avec les Séculiers, & indisposant le Confesseur des Freres contre le Frere Directeur, par de faux rapports & des calomnies.

Enfin, la faute qui parut mettre le comble aux autres, fut le pernicieux conseil qu'il donna à un des Freres de la même Maison, tenté sur son état d'en sortir, en lui fournissant le moyen de l'exécuter. Pour cet effet, il fit venir trente ou quarante livres de la somme en question de 300. liv. qu'il s'étoit réservée, comme il vient d'être dit, dont il fit acheter des habits Ecclesiastiques à celui qui vouloit sortir, pour le mettre en état d'entrer dans la place qu'il lui avoit procurée dans le dessein de faire ses études. Mais Dieu qui se plaît à renverser les projets que son esprit n'a pas inspirés, déconcerta celui-ci par la mort des deux coupables qui l'avoient conçu. Celui qui avoit sorti mourut dans la même Ville deux ans après sa desertion, & vit en mourant toutes ses vûes évanouies. L'autre plus criminel envoyé dans une maison des Freres par-delà Lyon, s'y noya malheureusement le 16. de Juillet 1726. Quelque incommodité lui étant survenue, le Médecin avoit ordonné les bains. En conséquence de cet ordre, il fut se baigner à la Riviere où il trouva la fin de sa vie irrégulière & scandaleuse, c'est tout ce qu'on peut dire de cet accident ; car personne n'a pu sçavoir de quelle maniere il s'étoit noyé.

III. Le Frere qui suit & qui est mort à saint Yon à l'âge de 26. ans en l'année 1730. ne donne pas moins à penser ; il y a pourtant tout sujet de croire que Dieu ne l'a châtié en ce monde en abrégant ses jours, lorsqu'il y pensoit le moins, que pour lui faire miséricorde en l'autre.

Il fut reçu par charité en 1723. âgé de 18. à 19. ans. Demeurant à Troyes avec sa pauvre mere, qui ne vivoit presque que d'aumônes, il alloit à l'Ecole chez les Freres de cette Ville, & leur donnoit de grandes espérances qu'il seroit un bon serviteur de Dieu : pieux, dévot, empressé de se retirer du monde pour se donner tout à Dieu, il leur fit naître l'envie de le voir parmi eux : ils lui obtinrent en effet une place au Noviciat de S. Yon, dont il fut l'exemple. Son tems d'épreuve fini après avoir été quelque-tems exercé aux fonctions de son état dans les Ecoles de Rouen, il fut envoyé à Laon, où son dérangement commença & parut tirer naissance d'un desir passionné de bien écrire. Il tourmenta tant le Frere Directeur de lui accorder la permission de s'y exercer, quoiqu'il ne fût que dans une basse Classe, qu'il l'extorqua plutôt qu'il ne l'obtint ; car le Frere crut qu'il devoit prudemment céder à ses importunités, de peur de le mécontenter dans l'esperance qu'il n'en seroit pas abus, & qu'il ne perdrait rien de sa ferveur. Comme il avoit la main bonne & de la disposition pour bien écrire, en peu de tems il fit de grands progrès. Ce succès ne fit qu'enflâmer sa passion, & il éprouva en lui-même ce que le saint Auteur de l'Imitation dit si souvent, & ce que l'expérience continuelle vérifie : Qu'une inclination favorisée devient passion, & qu'une passion écoutée & suivie devient plus ardente, loin de s'éteindre. Desorte que l'unique secret pour s'affranchir de la guerre intestine que produit en nous la violence des desirs, est de les mortifier & de les soumettre à l'obéissance. Le Frere Supérieur s'apercevant que son indulgence, loin de gaé-

rir le mal , l'avoit aigri , & que le jeune homme devenant plus passionné pour apprendre à écrire , demandoit pour s'y exercer plus de tems que la rég'e n'en permet , changea de conduite dans le dessein d'exterminer ou de modérer au moins dans le jeune Frere cette passion naissante ; loin d'acquiescer à sa demande , il eut soin de l'occuper quelquefois à balayer la maison , ou à faire quelque autre office durant le tems qui étoit destiné à l'écriture.

Cette conduite étoit sage. Le jeune Frere en s'y soumettant eût trouvé le vrai remède à son mal , & il n'eut pas éprouvé pour son malheur qu'un desir quel que innocent qu'il soit en lui-même , mène à de grands excès quand on n'a pas soin de le régler par l'obéissance ou par la mortification : loin de se faire une Loi de l'ordre de son Supérieur , & de sacrifier de bon cœur à l'obéissance un desir légitime en sa nature , mais dangereux par sa violence ; il s'irrita contre le Médecin qui vouloit le guérir , il éclata en plaintes & murmures , il s'en vengea par des saillies d'humeur & des manieres choquantes , ensuite il en vint à la résistance. Ce desordre en produisit un autre qui fut l'éloignement des Sacremens , suivi du dégoût des exercices de piété , & de l'infidélité aux régles.

Afin d'arrêter le mal dans ces funestes progrès , on crut qu'il falloit le changer de maison , & le moins gêner sur son inclination dominante : on le fit ; mais cette condescendance qui parut d'abord avoir de bons effets , n'en eut que de très-mauvais. Cette complaisance couvrit le feu de la passion sans l'éteindre , ou plutôt elle le mit dans l'occasion de s'embrâser & d'éclater : car nôtre homme en toute liberté de s'exercer à l'écriture , s'y rendit habile Maître ; & quand il le fut devenu , le démon qui l'avoit mené à son but , ne tarda pas de le jeter dans le précipice qu'il lui cachoit , en lui inspirant de quitter son état , & en le flâtant que sa plume le mettoit en état de faire fortune dans le monde. Le jeune étourdi ébloüi de cette idée , admit toutes les autres que l'esprit malin lui suggéra sur le dégoût de sa vocation , sur le desir d'une vie plus libre , sur l'averfion secrette pour les pratiques d'obéissance , d'humilité & de mortification. Enfin le tentateur se voyant si bien écouté , lui persuada de s'enfuir avec l'habit de Frere , & de chercher sa bonne aventure. Il le fit , & oublia les vœux par lesquels il s'étoit lié l'année précédente. Comme il avoit un talent rare pour bien faire l'Ecole , il s'étoit rendu nécessaire ; & parce que rendu à sa volonté sur le fait de l'écriture , il avoit paru faire assez bien son devoir , on l'avoit admis à faire les vœux de trois ans.

Son évafion embarrassâ fort les Freres avec lesquels il étoit , parce qu'ils n'avoient personne pour le remplacer. Cependant le deserteur que Satan avoit trompé , loin de trouver au bout de sa plume la fortune imaginaire dont il s'étoit flâté , erroit de Ville en Ville , & ne manquoit pas de semer dans tous les lieux de son passage des médifances contre la Société qu'il venoit d'abandonner. Mais quoiqu'il dit , il y a aparence qu'inquiet & troublé de son crime , il chercha à apaiser sa conscience qui le lui reprochoit ; car il consulta le cas , mais à gens qui le décidèrent en faveur de la cupidité. Ceux qui le décidèrent étoient pourtant de ces Casuistes qui font une loi souveraine de suivre en tout le parti le plus sûr & le plus probable , & de suivre en fait d'opinions celle qui favorise le moins la cupidité.

Après tout , le deserteur trouva les Docteurs qu'il cherchoit & tels qu'il les vouloit , ce qui ne manque guère d'arriver par un effet de la justice de Dieu , à ceux qui veulent qu'on leur parle le langage de leurs desirs ; déjà séduit par le

démon , il le fut encore par ces novateurs Casuistes qui se moquèrent de ses prétendus vœux , qui n'en firent que badiner , & qui lui répondirent qu'il ne devoit pas s'en embarrasser , parce qu'ils n'obligeoient à rien. Ainsi l'esprit de mensonge parla-t'il à l'oreille de celui dont il avoit déjà gagné le cœur , par la bouche des gens trompeurs & trompez eux-mêmes , quoiqu'ils se donnent pour défenseurs de la vérité.

Le jeune homme , qui avant sa sortie avoit trouvé moyen d'entretenir avec sa mere commerce de lettres pour la disposer à son dessein , ne manqua pas de l'informer qu'il l'avoit exécuté , d'abord qu'il se vit libre de le faire. La mere qui n'écouloit que la chair & le sang , touchée des peines de son fils & de ses propres intérêts , se mit en devoir de le rapeller auprès d'elle dans l'esperance que sa plume les feroit vivre tous deux , & les retireroit de la misere dans laquelle ils étoient nez : ce fut le conseil qu'elle reçut de plusieurs personnes de la Ville , peu soumises à la condamnation des nouvelles Doctrines , & par conséquent peu affectionnées aux Freres , quand elle leur montra les lettres de son fils. Ils trompèrent la mere de la même maniere que le démon avoit trompé son fils , en la flatant que sa belle main pour écrire , seroit pour elle & pour lui une ressource contre la pauvreté , & qu'elle devoit au plutôt le presser de revenir , pour s'établir dans la Ville & y enseigner l'écriture.

Pendant ce tems le deserteur , soit par un vrai repentir de sa faute , soit parce qu'il étoit las d'errer çà & là , soit qu'il fit une triste expérience qu'une belle main pour écrire n'exemptoit pas de la faim , & qu'il ne trouvoit que miseres où il s'étoit promis des tresors : il écrivit une lettre au Frere Supérieur de S. Yon , pour le prier de lui donner à Guise une place dans la Maison des Freres ; ce qui lui fut accordé , mais le démon ne l'y laissa pas long-tems. Accoutumé à conduire ses demarches , il lui persuada une seconde desertion. Cependant le jeune homme errant au gré de ses desirs , ne quitta Guise que pour demander à venir demeurer dans la Maison des Freres de Versailles , où ses dérèglemens ne lui permirent pas de demeurer long-tems ; car le Frere Directeur qui en appréhendoit les progrès & les suites , écrivit au Frere Supérieur , pour le prier de retirer de sa Maison cette pierre de scandale : celui-ci ayant rapellé à S. Yon ce jeune dévoyé , dans l'esperance de le remettre dans le bon chemin , l'y vit revenir dans la quinzaine de Pâques , tems propre à rentrer en soi-même. Comme il y avoit reçu l'esprit de grace , on fit tout ce que la charité peut inspirer , pour le ressusciter en lui ; mais inutilement : il falut au bout de trois semaines , lui ouvrir les portes de ce lieu de ferveur , pour aller tenir une Ecole à Rouën , jusqu'à la Fête de l'Assomption ; jour disoit-il , auquel ses vœux de trois ans devoient expirer. Je ne sçai pas pourquoi il pensoit encore à ses vœux : car à l'entendre , c'étoient des liens d'étoupe faciles à briser ; ou plutôt des engagements chimériques , qu'il ne gardoit que parce qu'il le vouloit bien ; ainsi que gens bien éclairés l'en avoient assuré (c'étoient des Apelans ;) mais quoiqu'il en soit & qu'il en dit , il paroît que leur décision ne le rassuroit pas , & que sa conscience ne pouvoit s'accorder avec leurs sentimens. Envoyé dans la maison de Rouën , il fut préposé à une basse Classe , & il s'en offensa. Il demanda celle des Ecrivains : mais on la lui refusa , parce qu'on vouloit lui ôter tout moyen d'avoir des communications au-dehors , par l'entremise des grands Ecoliers , & lui faire sentir qu'on pouvoit se passer de lui. On avoit dessein de le tenir dans l'humilité , & de le faire rentrer en lui-même ; mais on n'y réüssit pas ,

il fit encore plus mal qu'il n'avoit fait ; & à ses scandales , il en ajouta de nouveaux plus grands & plus contagieux , en s'éloignant des Sacremens , en parlant mal des règles , en tenant tête au Frere Directeur , & en rejettant avec mépris ses avis charitables : son dérangement passa jusqu'à son Ecole ; car quelque talent qu'il eût pour la bien faire , il la négligea. Il passoit son tems à corriger , & à frapper les enfans , & déchargeoit sur ces victimes innocentes , son mécontentement & sa mauvaise humeur , disant pour toute raison quand il en étoit repris , que cette Ecole ne lui convenoit pas : il joua ce triste personnage pour les Freres & pour les enfans près d'un mois ; il étoit tems que Dieu abrégéât ce tems de scandales , pour le bien des Ecoles , pour la paix de la Maison , & pour son propre salut ; c'est ce qu'il fit par un effet de sa bonté , en frappant le coupable d'une fièvre maligne , qu'aucun remede ne pût arrêter dans son progrès. Il fut malade cinq ou six jours , mourut ensuite , & fut inhumé à saint Yon. Il falut le faire sans délai , car l'infection insupportable qu'exhaloit son corps , ne permit pas de retarder. Dieu cependant eût pitié de lui , & lui fit la grace de reconnoître ses égaremens & ses fautes. Il en fit l'aveu humiliant quand on lui apporta les derniers Sacremens qu'il reçut par la miséricorde infinie du Sauveur.

Environ huit jours après sa mort on reçut une lettre foudroyante de la part d'un Magistrat de la ville de Troyes , écrite sans doute à la sollicitation de la mere du jeune homme dont on parle , dans laquelle il mandoit qu'on ne fut pas assez hardi pour le retenir dans la Maison , encore moins pour lui permettre de faire des vœux ; que si on le faisoit la Maison s'en repentiroit. Il ajoutoit d'autres menaces qu'il est inutile de rapporter. Selon les apparences la mere attendoit son fils de jour à autre , & toutes les mesures étoient prises pour son établissement dans la Ville de Troyes , mais Dieu les déconcerta , plutôt par un effet de sa charité que de sa justice. Il ne permit pas au jeune homme pour son salut , & pour l'honneur de l'Institut , de se jouer des vœux de Religion , ni de suivre les pernicioeux conseils des gens du parti , qui en avoient autorisé la transgression. On peut assez s'imaginer combien la mere fut surprise , & le Magistrat honteux , quand ils reçurent la nouvelle de cette mort si peu attendue.

IV. L'année suivante 1731. dans le même mois de Juin , mourut à Dieppe un jeune Frere , un peu avant l'expiration de ses vœux de trois ans , tems auquel il avoit projeté sa sortie , ce qu'on aprit après sa mort. Il étoit de Basse-Normandie , d'où ses parens l'avoient envoyé en pension à S. Yon , à l'âge de quatorze ans environ. Touché des bons exemples des Freres qu'il y eût , il en demanda l'Habit , après un séjour de deux années dans la Maison , & il lui fut donné avec l'agrément de ses parens. Pendant trois ou quatre ans il se comporta avec assez d'édification , tant dans le Noviciat , que dans les Ecoles de Rouën , & de Calais , où il demeura plus de deux ans. Revenu de cette dernière Ville pour faire les vœux de trois ans , il fut un de ceux qui furent choisis pour commencer les Ecoles à Dieppe. Ce fut-là qu'à l'âge de vingt ans il commença à se déranger , par l'envie de goûter le monde ; maladie ordinaire & souverainement dangereuse à ceux qui n'en ayant , ni connoissance , ni expérience , se l'imaginent tout autre qu'il est : enchanté de l'idée de Babylone que le démon peignoit dans son imagination , avec des traits si agréables , en lui faisant accroire qu'il y seroit heureux s'il y rentroit. Il ne tarda pas à se dégoûter de son état , & ensuite à négliger le soin de sa sanctification , la fidélité aux petites

choses , & la pratique de l'obéissance & de la mortification ; négligence qui marche toujours à la suite du dégoût volontaire de sa vocation ; devenu irrégulier , peu attentif & peu fidèle à son emploi , il devint mutin & défobéissant , résistant en face & sans respect au Frere Directeur , quand il lui montrait son devoir. Comme le relâchement conduit pas à pas de desordres en desordres , ce jeune Frere conçut le dessein de se faire un petit pécule ; mais comme la chose est presque impossible chez des gens dont la vie est si pauvre & si éloignée des occasions , il se fit un *trésor de milles bagatelles* , auxquelles son cœur étoit attaché , & qu'il avoit soin de cacher & de garder comme choses précieuses. Quelque soin que pût avoir le Frere Directeur , pour empêcher qu'il n'eût commerce avec les gens du dehors , il entretint relation , & eut des communications secrettes avec une Dame de la Ville qui faisoit ses messages , qui recevoit les lettres qui lui venoient de son país , & qui portoit à la poste celles qu'il écrivoit à l'insçu du Frere Directeur ; c'est cette femme elle-même qui l'a déclaré après la mort de ce jeune Frere.

De cette manière il déroba à la connoissance de ses Supérieurs , la relation secrette qu'il avoit avec ses parens , & qui alla si loin , que son pere vint de Basse-Normandie à Dieppe , où il fut logé chez la personne dont on vient de parler , pour concerter , selon les apparences , la sortie de son fils avec lui. L'exécution du projet fut terminée au tems dans lequel finiroient les vœux. Mais Dieu qui en avoit disposé autrement , enleva de ce monde le fils infidèle , avant que le pere fût de retour en son país , par une petite vérole sortie & rentrée ensuite , malgré toutes les précautions qu'on apporta pour l'empêcher. Il reçut cependant ses derniers Sacremens , & nous souhaitons qu'ils ayent été le sceau de son bonheur éternel.

V. Un autre Frere , après avoir été reçu en 1702. dans le Noviciat qui étoit alors à Paris dans la grande Maison , rue Vaugirard , & l'avoir fait avec édification , fut envoyé à Calais , où sa ferveur se soutint pendant quatre ou cinq ans : il n'avoit pas alors grand talent pour les Ecoles ; mais Dieu bénissoit ses soins , parce qu'il étoit fidèle aux règles que le saint Instituteur a prescrites pour s'en bien acquitter , sur tout de parler peu , de tenir un grand silence , & de se conserver dans la patience & la tranquillité.

De Calais , envoyé en Provence en 1708. & peu de tems après à Grenoble , il se déranga à un point que les Messieurs qui soutenoient les Ecoles , le chassèrent de la Ville. Cependant il y rentra dans l'espérance de reprendre sa place , par le crédit de M. de Montmartin , Evêque de la Ville ; mais il ne pût rien obtenir du Prêlat , prévenu par les Messieurs dont on vient de parler. Ce nouvel affront l'obligea de prendre la route de Dijon , où il quitta l'habit. Enfin confus de sa faute , il alla trouver à Marseille son bon pere M. De La Salle , qui étoit un homme de misericorde , toujours prêt à pardonner. Il lui fit en effet grace , quoiqu'il ne la méritât pas ; & après l'avoir reçu au Noviciat , il lui rendit l'habit pour l'envoyer à Mende. Là abusant de nouveau de l'indulgence de son Bienfaiteur , il sortit sans ordre de cette Maison , sous prétexte qu'il n'en pouvoit pas supporter le froid , & alla chez les Freres d'Alais , où il mourut en sept jours d'une pieuretie qu'il avoit gagnée en chemin. Sa mort arriva en l'année 1713. Heureux si à l'exemple de Jesus-Christ il eût mieux aimé perdre la vie , que l'obéissance , ainsi que parle S. Bernard : doublement malheureux par conséquent d'avoir perdu la vie , & de l'avoir perdue par sa défobéissance.

Il est à remarquer que les cinq Freres dont on vient de parler avoient l'avantage d'être doués d'un tempérament fort & robuste ; & quoi-qu'on espère que Dieu par son infinie bonté leur ait fait miséricorde , les témoins de leur conduite déréglée , ont pourtant regardé leur mort , arrivée avant trente ans , comme prématurée , & comme un effet de la vengeance de Dieu , qui abrege les jours de ceux qui n'en font pas un bon usage , & qui n'honorent pas leur Pere , c'est-à-dire , leur Supérieur.

CHAPITRE III.

Malheurs qui ont suivi & accablé quelques Freres infidèles à leur vocation , après l'avoir honteusement abandonnée.

L'Année même que M. De La Salle vint s'établir à Paris , un des Freres qu'il laissa à Rheims sous la conduite du Frere Lheureux , fut la dupe du démon , qui le joua par l'idée d'une plus grande perfection dans une autre Communauté.

Cet homme âgé de plus de 25. ans étoit sage , dévot , régulier , fervent & généreux dans la pratique de tous les genres de mortification qui régnoient alors dans l'Institut naissant ; mais il étoit attaché à son sens ; & c'est ce qui fit sa perte : car ce fut par cet endroit foible que le tentateur l'attaqua , en lui suggérant le desir d'une vie plus parfaite dans un état prétendu plus parfait. L'illusion étoit grossiere ; & pour peu qu'il eût voulu comparer la Maison où il étoit avec toutes les autres du monde , sans aucun préjugé , il eût pû reconnoître son erreur. En effet , en quel endroit de la terre eût-il pû trouver un plus grand esprit de pénitence , d'abnégation , de mortification , d'obéissance , de pauvreté , d'humilité , d'abjection , d'horreur du monde , de recueillement , d'Oraison , de ferveur ; & par conséquent de perfection , que là où il étoit ? Où auroit-il trouvé de plus grands exemples de toutes ces vertus , que chez ceux qu'il vouloit quitter ? Où auroit-il pû rencontrer un plus grand Maître dans la vie spirituelle , que M. De La Salle , dont la vie Apostolique répandoit une si grande odeur de Sainteté ? Ceux qui ont lu sa vie & celle de ses premiers Disciples , savent que nous ne disons rien de trop.

L'envie de changer d'état , sous prétexte d'une plus grande perfection , étoit donc une illusion grossiere. En vain le Frere Lheureux & la mere de celui dont nous parlons , veuve de grande vertu , voulurent-ils la lui faire sentir : un homme qui s'écouloit trop lui-même , ne se trouva pas disposé à écouter les sages avis de ses Supérieurs : ainsi ignorant qu'en s'écoulant , il ouvroit l'oreille à la voix de l'ancien serpent ; il lui arriva ce qui arriva à Eve : il se laissa chasser du Paradis terrestre , ou plutôt il s'en chassa lui-même : car ne pouvant gagner sur le Frere Lheureux de lui rendre ses habits séculiers ; il s'en alla au grand scandale des autres Freres , avec les habits de la Maison qu'il renvoya cependant ensuite.

Quelques jours après , pressé soit par les remords de sa conscience , soit par les instances de sa mere qui eut le cœur percé de douleur de le voir ainsi sorti , il vint se présenter pour rentrer. Le Frere Lheureux y donna les mains , mais à des conditions propres à réparer le scandale qu'il avoit donné , dont l'une étoit de porter trois mois l'habit séculier qu'il avoit repris , & de faire l'Ecole avec

cet habit. Le deserteur souscrivit volontiers à toutes les autres conditions ; mais l'orgueil qui étoit son vice dominant , ne lui permit pas de se soumettre à cette dernière.

L'idée d'un état plus parfait subsistoit néanmoins encore chez lui , mais ce ne fut pas pour long-tems ; car sorti de la Ville , & déjà en chemin pour aller demander place dans une Communauté de Religieux , il en perdit si-bien l'idée & le desir , qu'il s'engagea au premier Capitaine qu'il rencontra. Ainsi enrôlé il voulut faire marchandise de Tabac de contrebande , à la faveur de son nouvel état ; mais tout le profit qu'il en tira fut la prison ; car à son entrée dans la première Ville ayant été fouillé & trouvé saisi , il fut mis en prison & méconnu par son Capitaine. Voilà l'état de plus grande perfection qu'il trouva. Il étoit propre à abatre son orgueil ; aussi en fut-il étrangement humilié. La misère lui ayant ouvert les yeux qu'il avoit fermés à la lumière que lui avoient présentée ses Supérieurs , il passa de la présomption dans le desespoir , écrivant à sa mere qu'il se désespérerait , si elle ne trouvoit moyen de le délivrer : pour y réussir , cette pauvre femme vint en grande hâte apporter cette triste nouvelle chez les Freres , pour implorer le secours de leurs prieres , tandis qu'elle tenteroit tous les moyens imaginables de faire sortir de prison cet infortuné fils. Il en sortit en effet par ses soins , mais ce ne fut que pour aller au tombeau ; car ayant pris feu pour quelques paroles de railleries que lui avoient dit quelques-uns de ses Compagnons , au sujet de sa mauvaise aventure , il entra en querelle avec eux , & paya de sa vie les mouvemens de son orgueil offensé. Il reçut un coup d'épée , qui ne lui donna le tems que de se confesser à la hâte. J'ai vu cet infortuné lorsque j'étois fort jeune , ajoute celui qui rapporte ce fait. Témoin de sa ferveur , & scandalisé de sa chute , j'étois présent lorsque le Frere Lheureux en fit le recit en pleine Communauté , afin d'instruire les autres , & de leur apprendre à profiter de l'infortune de ce malheureux , dont la présomption causa la perte.

Un Frere Servant coupable des mêmes fautes , en trouva le châtement dans une mort qui fut assez semblable. Envoyé vers l'an 1720. en la ville de Laon , en Picardie , pour gérer le temporel des Freres , il s'avisait de mettre en œuvre un secret qu'il avoit de guérir les maladies , sur tout celle du pourpre. Cette fausse charité produisoit deux mauvais effets qui interressoient également le bien de la Communauté , & le salut de son ame. Il négligeoit son devoir , ou plutôt l'abandonnoit , qui étoit le soin du temporel de la Maison ; & il devenoit un homme tout extérieur , dissipé & séculier , en se répandant trop au-dehors.

Pour arrêter le progrès de ce double mal , on l'avertit de ne point se donner pour Médecin , & de n'en point faire l'office ; non qu'on voulût priver le public du secours de son remede , la charité en demandoit la communication ; mais elle ne demandoit pas qu'il allât chez tous les malades qui en avoient besoin , encore moins qu'il en fit lui-même l'application , sur tout aux personnes de l'autre sexe. Ce dernier article étoit de conséquence ; la prudence inspiroit de le défendre : c'est ce qu'on fit ; mais le Frere en apparence charitable , & superbe dans la vérité , n'obéit pas ; ainsi il étoit par tout où il ne devoit pas être ; & n'étoit presque jamais où il devoit être. Je veux dire qu'il étoit toujours dehors , & presque jamais dans la Maison. La nuit même assez souvent il étoit absent ; & quoiqu'envoyé pour le service des Freres , ils étoient les seuls

à qui il se refusoit.

Ce desordre étoit trop grand pour être souffert , aulli le Frere Barthelemi se mit-il en devoir de l'arrêter par des défenses reiterées ; mais celui-ci qui avoit méprisé les défenses du Frere Directeur , ne tint pas compte de celles du Frere Supérieur : choqué même de ses ordres , il en sema par toute la Ville des plaintes qui allèrent jusqu'aux oreilles des Magistrats , qui le firent venir , & lui ordonnèrent de continuer sans rien craindre. Fort docile à des ordres qu'il avoit sollicités lui-même au moins indirectement par ses plaintes , & que son amour propre attendoit , il continua son train de vie , & désobeit sans scrupule à ses légitimes Supérieurs , pour obeir à ceux qu'il s'étoit choisis.

L'expédient qui pouvoit arrêter le cours de ses desordres , étoit de le retirer de la Maison de Laon qu'il dérangoit , pour l'envoyer dans une autre. Ce parti fut pris : l'obédience lui fut envoyée ; mais on n'y gagna rien ; le prétendu Médecin (c'est ainsi que je nomme celui qui en usurpoit l'office) qui avoit tant de vogue & de pratique , crut qu'il suffiroit de notifier aux Magistrats son obédience , pour la rendre nulle & vaine. En effet , si tôt qu'ils en furent informés , ils lui conseillèrent de quitter son état , avec promesse d'avoir soin de lui. Il suivit ce pernicieux conseil , dont il eut tout le tems après de se repentir. Qu'ariva t'il ? le Medecin Frere perdit son crédit en cessant d'être Frere. Presque aussitôt qu'il en eut quitté l'habit , on se dégoûta de lui. Honteux de lui-même , & méprisé dans la Ville , il la quitta pour se retirer dans un hermitage , où des Bergers qui le haïssoient , sans qu'on sçache pourquoi , le massacrèrent & exercèrent sur son corps des cruautés inouïes.

Si celui qui suit appelé Frere Onezime , natif de Chartres , ne trouva pas le châtement de ses desordres dans une mort aussi tragique , il ne l'avoit pas moins mérité. Si on l'a nommé par son nom , c'est qu'il ne s'est que trop fait connoître par ses dereglemens devenus publics. On peut même dire sur son compte & à son deshonneur , qu'il a porté le scandale plus loin que tout autre. Il fut reçu dans la grande Maison rue Vaugirard , pres de Paris , à l'âge de 20. ans environ. Sa conduite pendant quelque tems parut assez réguliere ; mais vers l'an 1707. il devint un vrai libertin , & sans sortir dès-lors de son état (ce qui eût été à desirer ,) il commit l'iniquité dans la terre des Saints , qu'il souilla par des actions qui ne demandent que le silence.

Le dérangement de celui-ci paroît avoir trouvé son principe dans trop de familiarité avec les enfans. Cette familiarité le porta à de mauvaises libertez de toutes sortes , je pouvois dire , à de vraies extravagances. En voici une qui n'a point d'exemple. Badinant avec un de ses Ecoliers , il lui perça la langue d'ouïtre en ouïtre. Le pere justement irrité alla en porter ses plaintes à M. le Lieutenant du Roi (c'étoit en la ville de Guise) qui ayant fait venir les quatre Freres en sa presence , leur ordonna de sortir de Guise , pour n'y plus rentrer. Cependant ce Monsieur apaisé par le Confesseur des Freres , qui alla se jeter à ses pieds pour l'obliger de révoquer son ordre , en lui représentant qu'il n'étoit pas juste que des innocens portassent la peine du coupable , ni que la Ville perdît les avantages inestimables des Ecoles charitables , il fit grace aux innocens , & se contenta que la punition tombât sur celui qui l'avoit méritée.

Ce châtement étoit juste , & il devoit être suivi d'un plus grand ; car M. De La Salle devoit , ce semble , imiter cet Officier , & chasser de sa Société le criminel qui fut chassé de la Ville de Guise. Si le saint Instituteur eût suivi ce parti , il eût épargné à sa Communauté de nouveaux scandales : mais sa charité

pour les siens , ne lui permettoit pas de donner de ces exemples de sévérité , qui sont cependant nécessaires dans les Communautés , où un membre pouri en gête d'autres , ou cause au corps un préjudice considérable , en lui faisant une mauvaise réputation. C'est ce qui arriva : M. De la Salle loin de chasser l'Étourdi libertin , dont nous parlons , l'employa encore à Paris à tenir une Ecole sur la Paroisse de S. Roch , dont il causa la ruine par une action indigne , dans laquelle il fut surpris. La honte qu'il en conçût lui fit presque perdre l'esprit : il jetta l'habit de Frere qu'il avoit deshonoré , & il s'enfuit , pour se dérober à la connoissance de son témoin qui se prévaloit de la faute d'un seul , pour faire chasser tous les autres Freres , & leur faire perdre un établissement qui subsistoit depuis plusieurs années avec bénédiction. S'il est étonnant que M. De La Salle n'ait point chassé de sa Communauté un homme qui méritoit tant de l'être , lorsqu'il fut chassé de Guise , il est encore plus étonnant qu'il l'ait reçu dans sa Maison après en être sorti , & après avoir été chassé de l'Ecole de S. Roch qu'il avoit scandalisée , & dont il avoit causé l'entiere destruction.

Le libertin rentré demeura ce qu'il étoit & placé à S. Yon , pour avoir soin des Pensionnaires , il deshonora encore une fois son emploi par des pratiques honteuses , lesquelles étant venues à la connoissance de Monsieur le Grand-Vicaire de Rouën , il donna ordre de le chasser de la Societé ; ce que les Freres exécutèrent avec grande joie l'an 1710. dans l'absence de M. De La Salle qui étoit allé faire ses visites.

L'impudent comptant sur la charité sans mesure du S. Instituteur , lui presenta à son retour une Requête pour rentrer ; mais la Requête renvoyée par le saint Homme qui ne vouloit plus rien décider , ni se mêler du gouvernement , à l'Assemblée des Freres qui se tenoit pour lui substituer un Supérieur , fut universellement rejetée.

Le malheureux accablé de misères , ne sachant où donner de la tête , se retira dans un Village près de Chartres , pour y tenir l'Ecole ; & y mourut en 1720. abandonné de tout le monde , privé des Sacremens , & livré au boureau de sa conscience , comme les Freres de la même Ville l'ont sçu de la bouche de son parent.

La fin d'un jeune homme de Champagne qui quitta l'Institut , ne fut pas plus heureuse. La Providence le conduisit chez les Freres de la maniere qui suit. Un zelé Provençal qui s'apelloit Frere Chrétien , étant revenu de Canada , où son ardente charité l'avoit porté pour s'y consacrer à l'instruction des Sauvages , dans l'emploi de Maître d'Ecole ; en étant , dis-je , revenu , dans le dessein de faire une recrue de jeunes gens généreux & de bonne volonté , prêts à passer les Mers , & à aller sur ses traces tenir des Ecoles charitables , sur une terre qui dévore assez souvent ses Habitans , & où l'on court risque de trouver la couronne du martire , trouva le jeune homme dont nous parlons qui se donna à lui avec huit autres. Le Frere Chrétien dans le dessein de les affermir en leur résolution de le suivre en Canada , pour y exercer l'emploi de Maîtres d'Ecoles charitables , les mit tous neuf en retraite dans la maison des Freres du Faubourg S. Germain. Il les y laissa même quelque tems , afin de leur donner moyen de faire l'apprentissage de l'emploi auquel il les destinoit ; c'étoit pour eux un grand avantage de s'instruire sous des Maîtres habiles , pour ne pas se trouver neufs dans le métier qu'ils alloient exercer au delà des Mers.

Le jeune homme dont nous parlons , natif de Champagne , âgé de 22. ans

ou environ , pendant le séjour qu'il fit chez les Freres , fut si touché des exemples de vertu qu'il y vit , qu'il demanda une place parmi eux , & l'obtint en 1721. il fut envoyé à S. Yon , où il fit son Noviciat avec édification ; de-là il fut rapellé à Paris pour y tenir les Ecoles ; emploi pour lequel il n'eut presque pas besoin d'apprentissage , car la nature & l'éducation sembloient l'avoir formé pour le remplir. Fils unique d'un Notaire , il avoit été élevé dans la maison Paternelle , parmi les Contrats & les écritures , & en étoit sorti parfait Ecrivain , avantage de toutes les qualitez de corps & d'esprit qu'on peut desirer dans la vocation de ces Freres : il étoit né ; ce semble , pour en porter l'habit , & en faire les fonctions. Il s'en acquita en perfection la premiere année ; mais son zèle épuisé au bout de ce tems , le dégoût se forma , la négligence dans les exercices suivit , & ce qui fit , selon les apparences , son malheur , il cacha son état & ses tentations au Frere Directeur. Le démon ayant réussi une fois à fermer son cœur à l'égard de ses Supérieurs , eut bon marché de lui. Ce ne fut pourtant pas d'abord par l'attrait du plaisir , ou d'une vie plus libre qu'il l'attaqua ; ce fut , au contraire , par le plan d'une vie plus solitaire & plus austère. Pour favoriser son dessein , le jeune homme fit des liaisons au-dehors , par le secours des Ecoliers ; il laissa même une fois son Ecole vuide , pour aller postuler chez les Chartreux. Le Frere Directeur s'en étant aperçu , lui dit , qu'il avoit tort de se dérober à ses yeux , pour solliciter l'entrée chez ces Religieux , puisqu'il n'avoit garde d'y mettre obstacle si Dieu l'appelloit , & si on lui ouvroit les portes de cette sainte Maison. Cette ouverture de cœur de la part du Frere Directeur , rouvrit le sien. Là-dessus , ils convinrent d'aller ensemble aux Chartreux , pour parler au Pere Vicairé , qui quelque tems après fut élu Prieur à Paris , & tient encore aujourd'hui cette place à Rouen.

Le Postulant entré dans la chambre de Dom Vicairé , introduisit aussi le Frere Directeur , & le força malgré lui & sa répugnance , d'être present à la visite qui se termina enfin à un refus. En effet , le Pere Vicairé plein d'estime pour l'Institut de M. De La Salle , n'oublia rien pour en inspirer au jeune Champenois , & le retenir dans cette sainte Vocation ; rien de plus touchant que ce que lui dit là-dessus ce bon Pere , mais son Postulant n'en fut point touché.

Voyant la porte des Chartreux fermée pour lui , il ne desespéra pas de se faire ouvrir celle de Septsons : dans ce dessein il revint à S. Yon reprendre ses habits , & il prit sa route vers ce célèbre Monastère , où il ne resta pas. Errant ensuite au gré de son caprice , il trouva du côté de la Provence une place de Secrétaire chez une personne de grand mérite , à qui il raconta ses aventures en témoignant un grand regret d'être sorti d'une sainte Communauté où il étoit à Paris ; celui-ci touché de son malheur , lui conseilla de faire tout son possible pour le réparer , en tentant de rentrer pour le salut de son ame , dans le saint état qu'il avoit si imprudemment quitté.

Le jeune Champenois docile à ce sage conseil , le suivit , & écrivit à Marseille au Frere Supérieur , pour le supplier de lui rendre dans l'Institut une place qu'il ne méritoit plus. Celui-ci lui ayant fait une réponse favorable & lui ayant mandé de venir faire une Ecole , il rentra une seconde fois dans le lieu de saint , mais il n'y put rester qu'une année. Loin de changer de cœur & de conduite , il se déranger avec plus de licence & moins de scrupule.

Lors-qu'il étoit dans une si funeste disposition , il aprit la mort de son pere. Cette nouvelle le détermina à quitter encore une fois le saint état qu'il avoit

embrassé. De retour en son pays, il se maria, & il exerça la charge de son pere jusqu'à l'année 1728. ou 1729. mais pour son malheur, car ayant fait de fausses signatures, sur le bruit qu'on le recherchoit, il s'enfuit à Paris pour se dérober aux poursuites des Parties interessées; mais il y fut pris & condamné à être pendu à la Grève: terme fatal où le conduisit l'illusion d'un état plus parfait, châtement visible d'une sainte vocation trahie & méprisée, malheur qui tira naissance d'un cœur fermé à ses Supérieurs.

Nous pouvons rapporter ici la fin defastreufe d'un Frere Servant, qui pendant plusieurs années a fait l'office de Jardinier à S. Yon, & que M. le Premier Préfident de Pontcarré le Pere, qui venoit souvent en cette maison pour prendre l'air, aimoit à cause de sa simplicité & de sa piété.

Il étoit fort vigoureux & d'un grand travail, & rendit de grands services manuels depuis l'année 1707. qu'il fut reçu jusqu'à son évafion. Fervent, régulier, mortifié, homme d'oraifon pendant huit à neuf ans, il couroit à grands pas dans la voye de la fainteté, & il y seroit parvenu, si la malice du tentateur ne l'en eût détourné par l'idée d'une plus grande perfection.

Son esprit faisi de cette illusion, il donna en s'écoutant trop, & trop peu ses Supérieurs, dans le fanatisme le plus grossier & le plus outré. Les Grenades, les saints François de Sales, les Rodriguez, les Pere Saint-Jure, & autres semblables Auteurs d'une Doctrine si pure, si sûre, si solide, & si univerfellement aprouvée dans l'Eglise, ne contenoient à son avis, que l'alphabet de la vie spirituelle, que les premiers élémens de la vertu. Où croyoit-il donc en trouver la mouelle & la substance? dans Malaval, & dans d'autres Livres de Quiétistes condamnez.

Cette fauffée idée de spiritualité, en trompant son esprit, flâta son cœur de préfomption & de la bonne opinion de lui-même; enyvré de son mérite prétendu, des graces de distinction dont il s'imaginait être favorisé, & de l'état de perfection où il se plaçoit, ses Freres, ses Supérieurs, M. De La Salle lui-même, qu'il ne regardoit que comme gens d'une vertu commune, peu éclairés dans les voyes de Dieu, & incapables de conduire un homme tel que lui, tomboient sous son mépris. Il en faisoit peu de cas, aussi-bien que de leurs avis.

Cet homme élevé, à ce qu'il s'imaginait, au comble de la perfection, n'avoit garde de prendre conseil. Je ne fçai s'il croyoit qu'il y eût sur terre un homme capable de lui en donner. Ceux qui se hazardoient à lui en inspirer pour le ramener en son bon sens, n'attiroient que son indignation & des regards méprisans. Choqué, & comme scandalisé de ce qu'ils osoient offrir leurs lumieres à un homme illuminé & guidé par l'esprit de Dieu même, il témoignoit avoir pitié de leur préfomption, & honoroit en lui-même une vertu qu'ils n'honoroient pas aff. z.

En regardant ainsi de haut en bas ses Freres, il ne voyoit rien en eux & en leur état, que de petit. L'enslure de cœur le rendant critique, il fit hautement des plaintes de ce que la vie des Freres n'étoit pas plus austère, ni leurs oraisons plus longues. Cette folle idée le porta à des jeûnes outrez; il ne mangeoit presque point, ce qui acheva de lui rendre le cerveau creux, & d'en faire le jouet du démon.

La maison des Chartreux pres de Rouën, étant proche de celle de S. Yon, ce voisinage inspira à notre fanatique l'idée d'y entrer. Il voulut donc postuler chez les Chartreux, & on le lui permit; mais il en perdit le desir & le goût

d'abord qu'on lui eut dit , qu'il y trouveroit moins de tems à consacrer à l'Oraison , qu'il n'en avoit à S. Yon. Il donnoit au démon trop beau jeu , pour que ce malin esprit n'en profitât pas. Le tentateur l'ayant amené si proche du précipice qu'il lui cachoit , ne manqua pas pour l'y précipiter , de lui suggérer l'éloignement des Sacremens.

Le nouveau Stilite au-dessus des pratiques communes , au-dessus des devoirs ordinaires de Religion , au-dessus des exercices réglés de Communauté vivant au gré de ses idées , ne venoit plus au Refectoire , n'approchoit plus des Sacremens , & ne suivoit plus la Communauté. Persuadé que l'Oraison lui tenoit lieu de tout , & que le contemplatif ne doit pas se distraire de son union à Dieu , par un assujettissement aux loix communes qui gênent l'esprit de Dieu , il se retiroit jour & nuit dans la tour du jardin , pour y continuer son prétendu commerce avec Dieu.

Monsieur De La Salle & les Frères voyoient avec douleur ce fanatique courir après des fantômes de perfection , tandis qu'il en abandonnoit la vérité , tandis même qu'il se précipitoit vers sa perte ; mais ils ne pouvoient l'empêcher ; ni eux , ni d'autres personnes qu'on apella pour guérir cet esprit blessé , ne purent rien gagner sur un homme que l'esprit d'orgueil avoit aveuglé , & qu'il jouoit.

A quoi aboutit donc le système d'une vie si parfaite ? à sauter la nuit par-dessus les murs. C'est ce que fit ce faux illuminé peu après la mort de M. De La Salle. Que devint-il ? après avoir erré çà & là pendant quelque-tems ; il se donna chez des Religieuses pour être leur jardinier , & y mourut l'année étant à peine écoulée sous les mains des Chirurgiens , tandis qu'ils lui coupoient les jambes. Il les avoit laissés geler de froid pendant la rigueur de l'Hyver , & avoit négligé les remèdes qui pouvoient les guérir. Cette négligence causa la gangrène , & rendit le mal incurable ; ce fut donc nécessité pour lui sauver la vie , de lui couper les jambes , mais il ne put soutenir une si cruelle opération. Il faut convenir que ce pauvre abusé mérite nos larmes plus que tout autre. Il avoit commencé en Saint , & il auroit fini en Saint , s'il eût pu se conserver dans une basse opinion de lui-même , dans une obéissance aveugle , & dans une confiance filiale fondée sur une vive foi à l'égard de ses Supérieurs.

Ce qui est arrivé à un jeune homme natif de Grenoble , est un autre exemple de la justice divine. Après avoir fait son noviciat à S. Yon , il fut envoyé tenir une École à Troies. Des-lors il ne montra pas grande ferveur ; car au lieu de bénir Dieu de la fatigue du voyage , il se laissa aller au murmure. Revenu à S. Yon après avoir tenu les Ecoles à Troies jusqu'en 1728. pour y faire les vœux de trois ans , sa mission le plaça dans la Maison des Freres de Laon.

La tentation assez ordinaire dans les néophytes de l'Institut , dont le démon se sert pour porter les foibles à la desertion de leur état par des esperances de fortune , ou d'un sort plus heureux dans le monde , je parle de la passion de devenir habile écrivain , entama son dérangement , & le disposa à la desertion. Il demanda du tems pour s'exercer à l'écriture ; mais le Frere Directeur qui pénétra le motif de sa demande , n'eut garde de l'accorder. La peine que le jeune homme conçut de ce refus , lui rendit si odieuse la maison des Freres , qu'il s'enfuit. Mais dépourvu d'argent , & ne sachant ou donner de la tête , il alla de porte en porte chez la plupart des Chanoines chercher par le recit de ses peines imaginaires , & des contes de sa façon , à leur faire compassion & à se pro-

curer quelques secours. Il n'obtint qu'en partie ce qu'il vouloit ; car ces charitables Chanoines , au lieu de lui prêter la main pour s'en aller , le ramenèrent , quoique avec assez de peine à sa Communauté , & pour le satisfaire , ils engagèrent le Frere Directeur à condescendre à ses delirs qui étoient de s'exercer à l'écriture.

Voilà le premier degré que le Dauphinois se fit pour descendre à sa perte. Il ne tarda pas long-tems à en mettre d'autres. Quoiqu'il eût un rare talent pour les Ecoles , on ne pouvoit compter sur lui , parce que son irrégularité & son dérangement faisoient demander aux Freres Directeurs son changement , ou qu'il le demandoit lui-même , s'ennuyant par-tout ; ainsi il erroit d'Ecole en Ecole , ne pouvant se plaire dans aucune , & les Supérieurs ne pouvant l'y fixer. L'expérience l'apprend , qui ne contente pas Dieu , devient aussi mécontent de soi-même , & mécontente ensuite ceux avec qui il a à vivre. De plus , le mécontentement dans l'état ne manque guère de conduire à la desertion , cela est naturel ; & sans une espèce de miracle , cela ne peut guère arriver autrement dans les maisons où la sortie est encore libre.

Ainsi le jeune homme en se promenant de maison en maison , promenoit ses inquiétudes & un desir secret de sortir. Ce desir ainsi commencé , voulut éclore de tems en tems ; mais il fut arrêté , tantôt par les lettres du Frere Supérieur , tantôt par les remontrances d'un sage Séculier. Celui-ci ayant la confiance du Dauphinois qui lui monroit les lettres du Frere Supérieur , charmé de ce qu'il y lut , mit en œuvre & les expressions touchantes , & les raisons fortes qui y étoient pour retenir dans sa vocation celui qui la vouloit quitter. Il alla même jusqu'à lui dire en presence de deux autres Freres , qu'il périroit infailliblement , s'il ne suivoit pas des avis si sages donnez par la bouche de Dieu même. Si le jeune homme fit alors quelque effort pour les suivre , il n'en fit ni assez , ni assez constamment : la vie qu'il menoit chez les Freres , étoit si différente de celle après laquelle il soupiroit , qu'il ne pouvoit la supporter long-tems. Il avoit en horreur la pauvreté & la mortification , & même toutes les vertus. Je ne puis , disoit-il , garder une pauvreté si grande , ni faire tant d'oraison. J'ai le corps tout brisé quand j'en fors. Le Chapelet sur tout lui étoit insupportable. Sensuel & ami de son corps , il ne pouvoit souffrir le moindre froid sans éclater en plaintes. Comme la sensualité n'a pas de quoi se satisfaire à la table des Freres , il n'en sortoit jamais sans murmurer ; desorte qu'il semble que c'étoit de lui dont vouloit parler le Prophète , quand il dit : *Ces gens-là ne manquent pas de murmurer , si on manque de contenter leur sensualité.* Il étoit par conséquent grand tems pour lui & pour la Société , qu'il laissât sa place à un autre , & qu'il abandonnât un Institut dont il n'avoit jamais bien pris , ou dont il avoit perdu l'esprit par ses infidélitez.

Il le fit à Dijon en 1731. après avoir obtenu du Frere Directeur , qui ne connoissoit pas l'homme , une attestation de vie & de mœurs , & l'argent nécessaire pour faire le voyage de Grenoble ; mais au lieu de faire route vers cette Ville , il prit le chemin de Troyes qu'il concertoit secrettement depuis long-tems. Il y arriva dépouillé par les voleurs. Le stratagème qu'il inventa pour réparer sa mauvaise fortune , fut d'aller chez tous les bienfaiteurs des Freres qu'il connoissoit , & chez les Ecoliers à qui il avoit servi de Maître , faire compassion & implorer la charité ; il le fit avec tant de succès , qu'il amassa une somme de 150. liv. qui lui servit , par le conseil & la protection d'une personne attachée à la

nouvelle Doctrinè , à s'établir & à tenir Ecole dans la Ville à la face des Freres , après en avoir obtenu la permission à l'Evêché. Ce fut pour lui un triomphe , mais il fut bien court. Son établissement si heureux en-aparence , lui procura un mariage selon les mêmes aparences encore plus heureux , mais en effet très-malheureux.

Ce mariage se fit à Troyes avec une fille , qui en lui apôrtant 900. liv. pour dot , lui apôrtait le caractère , les mœurs , & l'humeur d'une fille qui avoit perdu son honneur , & qui avoit eu deux enfans. Ce fut , ce semble , la justice divine qui permit cette alliance pour punir deux coupables l'un par l'autre ; à peine le Sacrement fut-il célébré , que la femme saisie de dégoût & d'aversion pour celui qu'elle venoit d'épouser , s'enfuit pour faire divorce avec lui , en emportant toute l'argenterie du Cuisinier , qui aparemment préparoit le repas des nôces. Le mari qui avoit perdu sa femme aussi-tôt qu'elle s'étoit donnée à lui , fit tant de recherches & même au son de la Trompette , qu'il la retrouva & l'amena chez lui ; mais il ne la garda que peu de jours , tremblant & si saisi de la peur de mourir de la main de sa nouvelle épouse , qu'il fit coucher chez lui un garçon Chaudronnier. Ainsi en croyant avoir mis chez lui sa femme dans une espèce de prison , il s'y trouva lui-même : mais la captivité réciproque ne dura que douze jours ; car la femme ayant fait un paquet de toutes ses hardes & de tout ce qui put tomber sous sa main , le quitta pour la seconde fois ; disant pour raison , que son mari étoit possédé du diable , & qu'elle ne pouvoit demeurer avec lui. Et pour mettre entre lui & elle un éloignement suffisant pour lui ôter toute esperance de la revoir , elle s'enfuit à Paris ; mais là , changeant d'idée , elle conçut le dessein de s'en défaire en le faisant renfermer par le crédit de personnes puissantes qu'elle avoit servies. Ainsi elle lui écrivit pour l'engager à la venir trouver : or c'eût ce qu'il n'eut garde de faire , persuadé qu'elle ne cherchoit qu'à lui jouer un mauvais tour.

La justice divine ne borna pas-là le châtimement à l'égard d'un homme qui avoit tant abusé de ses graces. Tous ses Ecoliers le quittèrent , & pour comble d'infortune , ceux qui avoient travaillé à le débaucher , l'ayant engagé à jouer aux cartes , il y perdit en une nuit quarante écus. Alors au desespoir de son sort , comme si la misere ne fut pas venue l'accueillir assez-tôt , il courut au-devant d'elle , en donnant pour quatre-vingt écus , tout ce que sa femme lui avoit apporté qui étoit de la valeur de 900. liv. Honteux ensuite & de sa conduite & de ses infortunes , il fit une éclipse , & ne parut plus , laissant tout le monde dans l'admiration de la vengeance de Dieu sur ce malheureux.

Je ne finirois pas , si je voulois rapôrtier la fin malheureuse de quantité d'autres , qui ont lâchement abandonné la Société des Freres des Ecoles Chrétiennes : pas un seul presque qui ait trouvé dans le monde ce qu'ils y étoient allez chercher. Ils croyoient y trouver une vie plus libre , ou un sort plus heureux , & ils n'y ont trouvé que la misere & les chaînes d'une femme chargée d'enfans ; malheureuse elle-même , & propre à les rendre plus malheureux.

Si on a fait attention sur la conduite de ceux dont on vient de dépeindre les malheurs , on trouvera que leur desertion a eu un de ces deux principes , l'abus des graces , le desir d'une vie plus douce. L'abus des graces a conduit à leur perte quelques-uns de ceux dont nous venons de parler , & un grand nombre d'autres dont nous ne parlons pas. Comment ? pas à pas , par degrez , insensiblement,

blement. Le premier degré de leur chute a été le relâchement ; le second , le mépris des petites choses ; le troisième , l'infidélité aux règles ; le quatrième , le défaut de candeur & d'ouverture de cœur aux Freres Directeurs & Supérieurs ; le cinquième , l'indocilité à se laisser conduire , qui venoit du manque de foi à regarder Jesus-Christ en ses Supérieurs. Le sixième , l'éloignement des Sacremens & le dégoût des exercices de piété. Quand le démon a mené pas à pas un Frere jusques-là , il a bon marché de lui , il lui fait faire une course rapide dans l'impiété , dans le dégoût de sa vocation ; & achève ensuite sa perte par des scandales réitérez dans la maison de Dieu , qui aboutissent tôt ou tard à la desertion , qui enfin est presque infailliblement suivie d'une extrême misere & de l'abandon de Dieu.

L'autre principe de la chute de plusieurs , est le desir d'une vie plus douce & plus heureuse dans le siècle. L'esprit malin attaque par cette tentation deux sortes de gens bien différens. Les premiers sont les jeunes gens que l'Esprit saint pousse de bonne heure dans une heureuse retraite pour mettre à l'abri leur innocence , ou du moins pour y préserver leurs ames de la corruption du siècle , tandis qu'elles ne sont point encore en proye aux vices & aux passions. Ceux-là , quand ils commencent à se relâcher , deviennent peu à peu susceptibles des attraits du monde qu'ils ont si heureusement quitté. Comme ils n'en ont ni connoissance , ni expérience , ils se l'imaginent tout autre qu'il n'est. L'idée de ce bonheur imaginaire qu'ils ont perdu en le quittant , les fait gémir de n'y pouvoir plus prendre part. Ce regret les dégoute ensuite de leur sainte vocation , & leur apprend à soupirer après le siècle que le démon leur represente , comme une espece de Paradis terrestre. Le tentateur les élevant alors en esprit sur une haute montagne , semble leur montrer comme à Jesus-Christ les Royaumes de la terre , leur gloire , leurs richesses & leur félicité , & leur dit : Je vous en ferai part , si vous voulez quitter votre état , & me suivre dans les régions des plaisirs.

Le cœur d'un jeune homme étant une fois ouvert à ce desir , il ne pense plus qu'aux moyens de le remplir. Ce moyen lui paroit être entre ses mains ; il est habile Maître d'Ecole , habile Maître Ecrivain. Il n'a qu'à sortir de l'Institut , il trouvera par tout où il voudra s'établir , une foule d'Ecoliers qui lui payeront argent comptant des services qu'il rend gratuitement dans les Ecoles charitables ; son talent en lui faisant de la réputation , le mettant à son aise , le mettra en état de trouver un mariage avantageux : voilà ce que le démon ne manque pas de lui répéter.

Dans l'idée de cet échange d'une vie pauvre , mortifiée , retirée , avec une vie douce & heureuse , s'il ne sçait pas encore parfaitement écrire , il s'attache à l'apprendre , néglige tous les autres exercices pour se livrer à celui là ; extorque par des importunités réitérées la permission d'y employer des tems consacrez aux choses saintes , ou l'apprend , si on la lui refuse , ou murmure , se plaint , se chagrine , s'il ne peut se satisfaire sur cet article.

Enfin est-il devenu ce qu'il desiroit , habile Maître dans l'écriture , il se hâte de sortir. Il croit trouver à la porte des Freres sa fortune. Il s' imagine déjà mettre le pied dans le jardin d'Eden. Est-il sorti , il n'est pas long-tems à se deshabuser & à reconnoître son erreur. Les miseres qui l'accablent & les malheurs qui l'accablent , lui ouvrent enfin les yeux , mais trop tard , pour voir qu'en courant après le fantôme d'une vie plus heureuse , il a perdu les douceurs véri-

tables du service de Dieu , & n'a trouvé que la réalité des maux de la vie présente.

Les autres qui courent au même malheur par une autre voye , sont ceux qui venus dans l'Institut dans un âge qui leur a donné le tems de faire experience du monde , & d'en contracter les vices & le maudit esprit , ne travaillent pas assez à s'en défaire dans un Noviciat , & ne se donnent pas à Dieu au degré que la sainteté de leur vocation le demande , & que la grace les en sollicite : ou qui après l'avoir fait quelque-tems , s'en laissent & s'ennuyent de se voir obligez à se faire une continuelle violence.

Alors tentez de se mettre plus au large , & de chercher en cette vie le Paradis qu'ils attendoient en l'autre , ils écoutent l'ancien serpent qui ne manque pas de leur dire qu'ils ont un moyen de se délivrer de captivité , & de passer de la pauvreté dans l'aisance , d'un état de pénitence & de mortification dans un état de joye & de plaisir ; que ce moyen est de fortir , de s'établir & de chercher leur fortune au bout de leur plume.

Sont-ils sortis ; celui qui leur avoit montré le monde avec sa gloire & ses plaisirs , les laisse en proye à la misere , & se mocque d'eux , quand il les voit sur le fumier. A peine y en a-t'il quelques-uns de tous ceux-la dont on n'ait vu les uns mandier leur pain , les autres coucher dans un grenier sur de la paille ; plusieurs abandonnez à leur mauvais sort dans une chaumiere où tout manque & où l'on ne voit que les quatre murailles , avec une femme & quatre ou cinq enfans presque tous nuds ; portant ainsi , si je le puis dire , les armes de la Justice Divine , & les marques de l'abandon de Dieu. Malheureux lors qu'après s'être dérangé , ils restoient dans l'Institut , parce que l'idée d'une vie plus douce & le desir de faire fortune dans le monde , leur en rendoit la vie ennuyeuse , dégoûtante , insupportable , & qu'ils avoient perdu l'esprit , la grace , & l'application de leur vocation. Encore plus malheureux après leur sortie , parce que Dieu les laisse en proye à la pauvreté & aux autres miseres de la vie , au milieu d'une famille qui semble à tous momens leur reprocher leur infidélité , & leur montrer la vengeance que Dieu en tire , dans l'état pitoyable où elle est réduite.

Un jeune homme de Paris âgé de 19. ans , s'étant opiniâtré à fortir de l'Institut deux ans après y être entré , malgré les remontrances de ses Superieurs & de sa tante , femme fort vertueuse , crut trouver une vie plus douce en se mariant ; mais il se trompa ; car la femme qu'il prit , conçut un dégoût de lui si furieux & une aversion si grande , qu'elle le quitta au bout de six semaines , sans qu'il ait été jamais possible de les réunir ensemble. C'est lui-même qui en a fait la déclaration à un Frere qu'il rencontra dans les rues de Paris : Payant tiré à l'écart , il lui dit : *Je suis un tel , faites prier pour moi , j'en ai grand besoin , j'ai quitte votre Communauté , je ne suis pas à m'en repentir. J'en fais une terrible pénitence , Dieu m'en punit de la bonne maniere.*

Un autre sorti dans l'esperance que ses parens lui trouveroient fortune , & s'en voyant abandonné & méprisé , perdit l'esprit.

Un novice fils d'un Chirurgien de Paris , au fortir de S. Yon , ayant pris parti dans le service du Roy , se vit condamné aux Galeres en qualité de Detenu. Il y avoit douze ans que le pauvre malheureux exploitoit cette double faute . lorsque M. De La Salle étant allé à Marseille , le saint homme touché de compassion travailla à sa délivrance , & y réussit.

Il n'y a pas long-tems , puisque le fait arriva vers l'année 1730. qu'un jeune

homme de 18. ans , bon Maître d'Ecole , ayant voulu après deux ou trois ans de Communauté retourner au siècle vers la Fête de Pâques , tua un homme le jour de la Fête du Saint Sacrement en tirant un coup de fusil lorsqu'on faisoit la Procession. Ce malheur l'ayant obligé de prendre la fuite , il fut pendu en effigie.

N'en voilà que trop pour montrer les malheurs qui suivent ceux qui abandonnent une si sainte Vocation.

Les exemples funestes dont nous venons de faire un recit abrégé , serviront à affermir les chancelans , à ouvrir les yeux à ceux qui sont tentez sur cet article , à inspirer de la consolation à ceux qui y ont toujours été fermes ; & enfin , à mettre dans le cœur & la bouche de tous , des louanges & des actions de grâces pour remercier la bonté Divine , de les avoir appellez à un si saint état.

F I N.



T A B L E

Vies de quelques Freres de l'Institut des Ecoles Chrétiennes , morts en odeur de Sainteté.

	Page
A vant-propos.	1
<i>Abregé de la Vie du Frere Barthelemi , premier Supérieur Général de la Société des Freres des Ecoles Chrétiennes , après M. De La Salle.</i>	3
CHAP. I. <i>Qui contient l'histoire de la Vie du Frere Barthelemi.</i>	4
CHAP. II. <i>Les vertus du Frere Barthelemi.</i>	29
<i>Frere Paris , dit , Frere Joseph.</i>	69
<i>Frere Jean-Henry.</i>	71
<i>Frere Dominique.</i>	76
<i>Frere Louis.</i>	80
<i>Frere Stanislas.</i>	85
RELATION <i>de plusieurs choses qui n'ont point trouvé place dans l'histoire de la Vie de M. De La Salle , & de ses premiers Disciples , fort instructives & fort touchantes.</i>	96
CHAP. I. <i>Quelques faits particuliers propres à montrer le soin que la divine Providence prend des Ecoles Chrétiennes.</i>	97
CHAP. II. <i>Morts précipitées dont Dieu paroît avoir puni dans l'Institut quelques Freres discoles & irréguliers.</i>	104
CHAP. III. <i>Malheurs qui ont suivi & accablé quelques Freres infidèles à leur Vocation , après l'avoir honteusement abandonnée.</i>	113

Fin de la Table.

APPROBATION.

J' Ai lû cet *Abregé de la Vie de quelques Freres de l'Institut des Ecoles Chrétiennes*, morts en odeur de sainteté ; qui est la suite de la *Vie de Monsieur DE LA SALLE*, que j'ai approuvé par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux : Et je n'ai rien trouvé dans cet *Abregé*, qui ne soit très-édifiant, & qui ne recommande beaucoup la sainteté & la Religion de Monsieur DE LA SALLE, si connu dans le Public par l'Institution des Ecoles Chrétiennes.

En Sorbonne, ce 16. Août 1734.

DE MARCILLY.

Les Exemplaires ont été fournis.



RELATION

De la maniere dont le Corps de feu Monsieur DE LA SALLE , inhumé dans la Paroisse de Saint Sever , Faubourg de Rouen , a été transporté le 16 Juillet 1734. chez les Freres des Ecoles Chrétiennes , dans leur Eglise nouvellement bâtie & dédiée au SAINT ENFANT JESUS.

C ne fut pas sans grande peine , que les Freres virent sortir il y a quinze ans hors de chez eux le Corps de Monsieur DE LA SALLE après sa mort , pour être inhumé dans la Paroisse de Saint Sever. Ce précieux Dépôt leur appartenoit comme à ses Enfans , comme à ses Disciples , & comme à ses Héritiers.

Mais qu'eussent-ils fait pour le garder ? Ils n'avoient alors ni Lettres Patentes , ni Bulles. Ils n'étoient encore ni Religieux , ni autorisés à faire Corps de Communauté. Leur Chapelle étoit si petite & si caduque , qu'il n'y avoit pas d'apparence d'y pouvoir placer avec honneur le Corps du pieux Instituteur.

D'ailleurs , M. le Curé de Saint Sever , qui sçavoit estimer la vertu de M. DE LA SALLE , qu'il regardoit comme son Paroissien , n'étoit pas disposé de se dessaisir de son Corps mort ; il l'enterra donc dans sa Paroisse avec tout l'appareil qu'il pût , au pied de l'Autel d'une de ses Chapelles , & afin de ne point confondre le Corps du pieux Défunt avec d'autres , & rendre à sa Mémoire l'honneur que sa vertu sembloit mériter ; il le fit couvrir d'une Tombe de pierre , où l'Épitaphe qu'il y fit graver , annonçoit celui dont le Corps reposoit en ce lieu.

Dés-lors les Freres doublement affigez de la perte qu'ils venoient de faire de leur vertueux Pere que la mort leur avoit ravi , & de la perte des précieuses dépouilles de son humanité , pensoient à les faire revenir chez eux , & à se remettre en possession d'un Tresor qu'ils croyoient leur appartenir.

Mais comment y réussir ? Il n'y avoit pas même d'apparence. Ils trouvoient trois obstacles à leurs pieux desirs , presqu'insurmontables. La disposition de M. le Curé , qui étoit bien aisé de conserver un si précieux Dépôt dans son Eglise , étoit le premier. Leur pauvreté extrême en étoit un autre encore plus difficile à lever. Leur Etat qui n'étoit alors ni bien formé , ni bien assuré par le défaut de Lettres Patentes du Roi & de Bulles de Rome , en étoit un troisième & plus difficile à vaincre.

Mais l'amour trouve-t-il rien d'impossible ? N'est il pas , selon les termes de l'Écriture , aussi fort que la mort ? Il poussa les Freres à tout tenter pour ravoir le Corps de M. DE LA SALLE , & il leur fit espérer contre toute espérance de s'en mettre en possession. D'ailleurs la parole que le pieux Instituteur avoit donnée peu avant sa mort , qu'en peu la Maison de Saint Yon deviendroit fleurissante , les anima. Pour réussir dans leur dessein , il falloit obtenir du Prince des Lettres Patentes , afin d'assurer leur Etat & obtenir de Rome une Bulle d'Approbation de leurs Regles & de leur Institut.

Ils y travaillèrent , & Dieu favorisa en peu de tems leur desir au-delà de toute

attente. Ces deux premiers obstacles levés, le troisième suffisoit pour faire avorter leurs pieux desseins ; car leur pauvreté ne leur permettoit pas d'entreprendre le Bâtiment d'une Eglise. Cependant, pleins de confiance en la divine Providence, dont leur saint Instituteur avoit reçu des secours miraculeux tant de fois pendant sa Vie, ils en formèrent le dessein à la sollicitation du Frere Timothee leur Supérieur.

L'entreprise exécutée en peu de tems (avec un succès qui n'étonne pas moins les Freres eux-mêmes, que les Habitans de la Ville de Rouën) & tout disposé pour recevoir les Osseimens de M. DE LA SALLE, le Supérieur des Freres prit les plus justes mesures pour les faire transporter avec honneur de l'Eglise Paroissiale de Saint Sever, dans le Caveau de leur Eglise préparé pour cet effet.

Pour rendre la Cérémonie plus solennelle, après avoir obtenu le consentement de M. le Curé, il falloit engager Monseigneur l'Archevêque à faire lui-même la Cérémonie, ou à envoyer un des Grands-Vicaires la faire en son nom, inviter un grand nombre d'Ecclésiastiques à y assister, & prier les Premiers de la Ville de l'honorer de leur presence.

Le Frere Supérieur eut une pleine satisfaction sur tous ces articles. M. le Curé de S. Sever se prêta de la meilleure grace du monde aux pieux desirs des Freres ; il alla même au-devant de leur demande, en leur offrant de son propre mouvement d'accomplir la promesse qu'il leur avoit faite plusieurs fois de leur rendre le Corps de leur pieux Instituteur, quand ils le voudroient ; Bien plus, les Treasoriers de la Paroisse voulant remuer & mettre obstacle au transport du Corps de M. DE LA SALLE, il les en empêcha, & leur déclara qu'en vain ils voudroient y former opposition ; que s'agissant d'exhumation (Cérémonie purement Ecclésiastique) ils n'avoient nul droit de l'empêcher, sur-tout après le consentement de Monseigneur l'Archevêque & le sien ; qu'enfin, s'ils s'avissoient de s'y opposer, ils s'exposeroient à l'indignation des Puissances, & à la confusion de voir la chose accomplie malgré eux.

En effet, Monseigneur le Premier Président avoit reçu une Lettre de Monseigneur de Pont-Carre son Pere, ci-devant Premier Président du Parlement de Normandie, qui le prioit d'appuyer le desir des Freres, & il y étoit disposé de lui-même.

Monseigneur l'Archevêque à qui les Freres avoient présenté une Requête sur ce sujet, y avoit consenti.

Lors donc qu'il n'y eut plus rien à craindre sur ce sujet, Monseigneur le Premier Président & autres Présidens à Mortier furent suppliés, aussi-bien que Monsieur l'Intendant, Monsieur le Procureur Général, Monsieur le Doyen de la Cathédrale, & autres Personnes de distinction, d'assister à la Cérémonie : ce qu'ils promirent.

Mesieurs les Curés de S. Maclou, de S. Vivien, de S. Godard, de S. Eloy, qui ont des Ecoles des Freres sur leurs Paroisses, furent priés d'y amener leur Clerge : On engagea aussi Mesieurs les Supérieurs des Séminaires de S. Vivien & de S. Nicaise, aussi-bien que plusieurs autres Curés, d'envoyer leurs Ecclésiastiques en Surplus, pour honorer le Convoi.

Tout étant ainsi préparé, & la Cérémonie ayant été assignée au Seizième Juillet après-midi, il fût arrêté d'abord à l'Archevêché, que le Prélat feroit lui-même la levée & le transport du Corps après avoir été exhumé ; mais ce premier dessein fût changé, & il fût réglé que M. l'Abbé Bridel Archidiacre de la Métropole & Grand-Vicaire du Diocèse, feroit la Cérémonie toute entiere, & que Monseigneur l'Archevêque iroit le lendemain

benir l'Eglise des Freres , & y célébrer la Sainte Messe : ce qui a été exécuté en la manière suivante.

On s'est oublié de rapporter, que dès que le Frere Supérieur eût été assuré du succès de son entreprise , il avoit écrit à tous les Freres Directeurs des Maisons des Ecoles dispersées en toute la France , de venir au plutôt à S. Yon , pour être presens au transport du Corps de leur S. Instituteur.

Il ne pouvoit leur donner une plus grande consolation ; car presque tous ont connu M. DE LA SALLE , ont été élevés de ses mains , & plusieurs ont vû les commencemens de l'Institut.

Aussi tous se mirent en chemin aussi-tôt la Lettre reçüe , avec une extrême joye , & accoururent avec une égale promptitude à St Yon : pour honorer de leur presence une Cérémonie qui leur étoit si agréable , & se remplir de l'Esprit de leur Pere auprès de ses Ossemens.

Sur les 3. à 4. heures du soir , fût ouvert le Tombeau de M. DE LA SALLE , en presence de M. l'Abbé Bridel , de M. le Curé de St Sever , revêtus de Surplis & d'Etoles , de M. le Doyen de la Cathédrale , de M. l'Abbé de Chanron Grand-Vicaire , de M. l'Abbé Tériffe Archidiacre & Grand-Vicaire , de M. l'Abbé Doffemont aussi Archidiacre , & autres Chanoines & Curez de la Ville , de Monsieur de Pont-Carré de Vierme , Maître des Requetes à Paris , Frere de Montaigneur le Premier Président : du Fils de M. le Marquis de Cani , de M. le Comte d'Enneval , & d'un nombre d'autres personnes de tous états & de tout âge qu'on n'avoit pas pû empêcher d'entrer dans l'Eglise ; quoique les Portes en fussent fermées & gardées par les gens de la Cinquantaine , & de la Compagnie des Arquebuziers qui avoient eû l'Ordre de Monseigneur le Premier Président , de s'y trouver pour empêcher le Tumulte.

La Tombe qui couvroit le Corps de M. DE LA SALLE étant d'une grosseur énorme , coûta bien du tems & des peines à lever. La Fosse où il étoit Inhumé étant tres-profonde , il ne fallût pas moins de peine ni moins de tems pour le découvrir.

Enfin , après bien du travail on aperçût le Cercueil , & on trouva les Ossemens de Mr DE LA SALLE dans tout leur entier , & dans leur situation naturelle , les Chairs étant entièrement consumées aussi-bien que les vêtemens Sacerdotaux dont son Corps avoit été revêtu , à la réserve de la petite Croix de bois qu'il avoit entre les mains , de la Houpe de son Bonnet carré , & de ses Souliers.

Le moyen dont on s'est servi pour tirer de terre le Corps tel qu'il se trouvoit , & de le placer dans le Cercueil de plomb préparé pour le recevoir , fut de passer des Draps par-dessous le Cercueil dans lequel il étoit renfermé , afin de le soutenir de cette sorte ; on vint à bout de le transporter tout entier dans le nouveau Cercueil de plomb , revêtu d'un autre de bois , dans l'état qu'il a été trouvé : Là étoit Mr Henault Medecin & Mr Jourdain Chirurgien , qui en firent la visite , & rapportèrent qu'il étoit en son entier.

M. l'Abbé Bridel en dressa son Procès Verbal : Un Notaire qu'on avoit appelé fit aussi le sien : ensuite dequoi , on ferma le nouveau Cercueil , & on le mit au milieu du Chœur de la Paroisse , sur un lieu élevé & environné de Luminaires.

Les Freres à l'envie se tairent des morceaux du premier Cercueil ; des Ecclesiastiques & autres personnes presentes en voulurent aussi avoir : Quelqu'uns eurent recours à un reste de la Frange de son Etole , les autres prirent la Houpe

de son Bonnet carré qui étoit entiere , & quelqu'uns gardèrent les Semelles & Empeignes de ses Souliers , qui avoient résisté à la pourriture : rien de tout cela non plus que les Ossemens ne répandit aucune mauvaise odeur.

On retarda le Convoy le plus qu'on pût , parce qu'on attendoit Monseigneur le Premier Président & autres Personnes de distinction , qui vouloient l'honorer de leur présence : mais comme ils tarديوient trop ; on fut obligé de le commencer au chant des Pseaumes : Seize Ecclesiastiques en Surplis & en Etoles , eurent la dévotion de porter les Précieux restes d'un homme qu'ils honorent comme un des plus Grands Serviteurs de Dieu du dernier Siècle.

Quatre autres se firent honneur de porter les quatre coins du Drap , M. l'Abbé Terisse Grand-Vicaire , Archidiacre & Chanoine , & M. l'Abbé Dollémont aussi Archidiacre & Chanoine de l'Eglise Métropolitaine , portoient ceux de derrière , deux autres Chanoines de la même Eglise qui connoissoient particulièrement M. DE LA SALLE , portoient ceux de devant ; Ils étoient précédés de Messieurs les Curez de St Sever , de St Maclou , de St Eloy , de St Vivien , de St Godard , de St Sauveur , de St Martin du Pont , de St Vigor , & autres , qui avoient amené leurs Ecclesiastiques. Ceux des deux Séminaires , St Vivien & St Nicaise , & d'autres étant joints aux premiers , formèrent tous un Clergé si nombreux , que quoique l'Eglise de St Sever soit assez éloignée de celle des Freres , les premiers y arrivèrent lorsque les derniers sortoient de la Paroisse.

En Haye étoient les Gens de la Cinquantaine & les Arquebuziers , pour empêcher le tumulte & écarter le peuple ; on croit que le quart ou un tiers de la Ville de Rouen étoient acourus à la Cérémonie : Les Freres arrivez de Provinces , joints aux autres de la Maison , au nombre de quatre-vingt , vinrent le Cierge en main au-devant du Clergé , pour recevoir les restes Précieux d'un homme , qui pendant près de quarante ans leur a donné un nombre infini d'Exemples des Vertus les plus Heroïques. M. le Doyen de la Cathédrale , M. l'Abbé de Chanron Grand-Vicaire & d'autres Ecclesiastiques de distinction en Manteau long , étoient eux-mêmes suivis d'une multitude inombrable de personnes de tout état & de tout âge. On prétend que le nombre des Ecclesiastiques en Surplis , & qui formoient la Procession , en portant un Cierge en main , passoit celui de trois cens , & que plus de trente milles personnes accompagnoient , précédoient , ou suivoient le Convoy : On y vit aussi des Religieux de tous les Ordres.

Le Corps apporté dans l'Eglise des Freres , en chantant les Pseaumes & les Prières accoutumées en pareille Cérémonie , arriverent Monseigneur le Premier Président , Messieurs d'Enneval & de Courmoullins Présidens à Mortier , avec M. le Procureur Général , Madame la Première Présidente , Madame l'Intendante , & autres Dames de distinction : Monseigneur le Premier Président voulut voir le Corps ; on ouvrit le Cercueil pour le satisfaire , & on le lui montra.

M. l'Abbé Bridel bénit le Caveau où il devoit reposer ; & enfin il l'y plaça sur les neuf heures du soir , après avoir fait souder le Cercueil de plomb.

Le lendemain Monseigneur l'Archevêque de Rouen alla benir l'Eglise des Freres , & y dit la Première Messe.

C'est ainsi que les Freres des Ecoles Chrétiennes ont eu le bonheur de se remettre en possession du Corps Précieux de leur Institutteur , leur bonheur sera parfait s'ils conservent toujours son Esprit.

L E T T R E

DE L'AUTEUR DE LA VIE DE M. DE LA SALLE,
au Frere Supérieur de l'Institut des Freres des Ecoles Chrétiennes.

MON TRES-CHER FRERE,

Je suis surpris des réflexions que quelques-uns de vos Freres font sur la Vie de M. de la Salle, pour en dégoûter, ce semble, les autres. C'est attaquer un Livre qui peut devenir très-utile, & qui est fait pour eux. Vous di-
raï-je que je ne sçavois si je devois en rire ou pleurer, car ces Remarques font voir & leur petitesse d'esprit, & leur peu de vertu; sans doute que le démon cherche à rendre inutile un Ouvrage dont il prévoit & craint le succès pour la sanctification des Freres. Je m'en vais prendre ces Remarques l'une après l'autre.

P R E M I E R E R E M A R Q U E.

Il y a des mots affreux dans ce Livre qui sont ignominieux & injurieux à la Société des Freres.

Cette Remarque, mon très-cher Frere, est elle-même injurieuse & ignominieuse à l'Aprobateur du Livre, à l'Auteur, aux personnes éclairées, à vous-même, & à quelques-uns de vos principaux Freres. 1. Elle est injurieuse à l'Aprobateur du Livre, qui est un Docteur de Sorbonne, si exact & si délicat en ce qui touche la réputation du Prochain, qu'il a effacé tout ce qu'il trouvoit directement ou indirectement intéresser le Prochain, & tout ce qui lui paroissoit un peu trop fort dans les termes. 2. Elle est injurieuse à l'Auteur, puisqu'il n'a travaillé que sur les Memoires que vous & les principaux Freres lui ont fourni, dans lesquels ce qu'on reprend se trouve en termes formels ou équivalens. 3. Elle est injurieuse aux personnes éclairées qui ont vu l'Ouvrage; car quoique le secret que l'on cherchoit dans cette affaire, n'ait pas permis de le montrer à plusieurs personnes, on l'a cependant communiqué à quelques Confidens éclairés, qui ont eu toute la liberté de retrancher tout ce qu'ils ont voulu, ce qu'ils ont fait très-rigoureusement. 4. La Remarque est injurieuse à vous-même, & à quelques-uns de vos principaux Freres à qui l'Ouvrage a été communiqué, qui l'ont lu avec la liberté d'y retrancher ce qu'ils vouloient, & vous sçavez bien que vous avez en effet retranché quelques Articles, & tout ce que vous avez voulu. Cela étant, je demande si des Freres qui se choquent & qui s'aigrissent fort mal-à-propos, comme vous verrez dans la suite, de quelques termes, montrent beaucoup d'humilité, en voulant censurer ce que les personnes éclairées, ce que vous-même & ce que quelques principaux Freres ont approuvé?

II. Quel est le devoir d'un Historien? C'est de rapporter les faits tels qu'ils sont, & de faire parler le monde, comme le monde parle. Or je vous demande, le monde n'a-t-il point dit, & ne dit-il pas encore tous les jours ce qui offense tant ces Freres? Ces termes *Affreux*, pour répéter les expressions de ces Freres, ne sont-ils pas encore tous les jours dans la bouche des gens du siècle contre les Freres, & généralement contre tous les Maîtres & Maîtresses d'Ecoles charitables? Ne les avez-vous pas

entendus vous-même bien des fois, ces termes *Affreux*? Ces Freres ne les ont-ils jamais entendus? Quant à nous, nous n'entendons rien autre chose tous les jours; vous sçavez qu'il n'y a pas encore deux mois qu'un de vos Amis & Protecteur fâché contre vous autres, s'est servi de ces termes *Affreux*.

III. Les Freres en question ont pris un grand travers, en se choquant des prétendus termes *Affreux*, parce que ces termes ne se rapportent point aux Freres, mais aux premiers Maîtres séculiers auxquels M. de la Salle s'est uni, qui tous ont sorti, & dont il n'en est pas resté un seul. Pour vous en convaincre, mon cher Frere, reprenez le Livre, & vous y trouverez que M. de la Salle ne s'étoit point encore dépouillé de son Canoniat ni de son Patrimoine, lorsqu'il voulut s'unir pour la premiere fois à ces Maîtres d'Ecoles que M. Niel avoit choisis. Or je vous demande, ces jeunes Gens séculiers qui ne faisoient cet office comme les autres, que pour avoir de quoi subsister, n'étoient-ils pas de vrais gueux? Le monde & M. de la Salle lui-même les regardoient-ils d'un autre oeil? Mais ces jeunes Gens séculiers étoient-ils alors Freres? Formoient-ils alors une Communauté proprement dite? Enfin en est-il resté un seul dans la société des Freres? Ce que l'on dit donc d'eux, ne regarde nullement les Freres. Voilà par conséquent le travers des Freres censeurs si choquez des termes *Affreux* mis en évidence.

IV. Disons quelque chose de plus fort. Ce que ces Freres critiques reprennent, est ce que M. de la Salle a dit plusieurs fois, & ce qu'il a laillé par écrit dans un Memoire qu'on a trouvé après sa mort. Vous lisez qu'il y dit positivement, parlant de ces jeunes Garçons Maîtres d'Ecoles auxquels la grace le pressoit de s'associer, & pour lesquels il sentoit un fond de répugnance, qui les mettoit au-dessous de son Valer, c'est ce qu'il a confessé en plusieurs rencontres; vous avez encore ce Memoire, vous pouvez le montrer à ces Freres prévenus: Que répliqueront-ils à une patelle autorité?

V. Entrons dans le fond. Ces termes *Affreux* qui choquent tant ces Freres prévenus, choquoient-ils un homme humble & ami de l'humiliation, quand même ils seroient appliquez aux Freres? Peuvent-ils trouver à redire que l'Auteur eût rapporté ce que le monde a dit, & ce que le Démon representoit à M. de la Salle, en voulant le détourner de son entreprise.

VI. Si l'Auteur est si blâmable d'avoir rapporté en Historien ce que le monde disoit, ce que la nature disoit elle-même à M. de la Salle dans l'horreur qu'elle sentoit contre l'état qu'il vouloit embrasser, les Evangélistes sont donc bien blâmables d'avoir rapporté les injures atroces que les Pharisiens & les Juifs disoient à J. Ch. A quoi pensoient-ils de laisser par écrit que ces hommes pervers traitoient J. Ch. de Samaritain, de Magicien, d'Enchan-

reur, de buveur de vin, d'ami de la bonne chere, de perturbateur du repos public, d'homme qui ne faisoit des prodiges que par l'opération de Belzebur ? Pourquoi rapportent-ils que le monde disoit qu'il étoit Fils d'un Charpentier ; qu'il n'avoit jamais appris les lettres ; qu'il étoit un Blasphémateur, & un ennemi de la Loi ? Pourquoi S. Mathieu dit-il de lui-même dans son Histoire Evangélique, qu'il étoit un Publicain, terme *Affreux* chez les Juifs ? Pourquoi les autres Evangélistes rapportent-ils qu'ils étoient des pauvres pécheurs, qu'ils vivoient de ce métier, & qu'ils étoient des gens idiots & ignorans ? Pourquoi font-ils le détail eux-mêmes des fautes & des défauts de rusticité, de grossièreté & des imperfections des Apôtres ? Pourquoi S. Paul rapporte-t'il de lui-même qu'il a été un Blasphémateur & le Persécuteur de l'Eglise ; que lui & tous les Apôtres étoient la balaiseure, la crasse & le rebut du monde ? Pourquoi l'Ecriture Sainte rapporte-t'elle que Saül & David confessoient qu'ils étoient des dernières familles d'Israël, & comme la lie du Peuple ? Enfin pour tout dire en un mot, pourquoi rapporte-t'elle les crimes de tant d'autres & les fautes des plus grands Saints ? Les saints Apôtres étoient humbles, & ils ne se font point choquer des termes *Affreux* que l'Histoire Evangélique rapporte sur leur compte, les Freres qui sont humbles ne se choquent pas non plus des termes en question, quand il seroit vrai que ces termes les regarderoient, ce qui n'est pourtant pas.

VII. Pourquoi est-ce que les Saints Evangélistes ont rapporté tant de choses humiliantes pour les Apôtres ? C'est que ce rapport contribuoit à la gloire de Dieu, & relevoit l'éclat de l'humilité, de la douceur, de la patience, & des autres vertus de Jesus-Christ. Pourquoi pareillement dans toutes les Vies des Saints, les Historiens ont-ils fait de semblables rapports ? C'étoit pour montrer la sainteté de ceux dont ils écrivoient la vie. Pareillement n'étoit-il pas nécessaire, pour montrer la vertu de M. de la Salle, de rapporter que ceux auxquels il s'alloit unir, étoient regardés par le monde comme des gueux & des misérables, comme ils l'étoient à peu près en effet.

SECONDE PLAINT E.

Avoit-on besoin de mettre dans la Vie de M. de la Salle plusieurs des Régles & Pratiques de l'Institut.

I. S'il ne falloit pas mettre cela dans la Vie de M. de la Salle, qu'est-ce qu'on y auroit mis ? De quoi l'auroit-on composé ? N'est-ce pas tous ces points réunis qui font voir la sainteté & la vertu de l'Instituteur ?

II. L'Auteur de la Vie de M. de la Salle en faisant cela, n'a fait que ce que les Auteurs des Vies ont coutume de faire. Qu'on lise les Vies nouvelles de S. François, de S. Jean de la Croix, l'Histoire des Carmes & Carmelites Déchauffés, la Vie de sainte Thérèse, de S. Pierre d'Alcantara, de M. Vincent de Paul, de Cesar de Bus, de S. Ignace, de S. Xavier, & de cent autres semblables, on trouvera la même chose.

III. Pourquoi écrit-on la Vie des Saints, & sur tout celle des Instituteurs ? C'est pour édifier les Fidèles par le rapport de leurs vertus & de leurs pratiques : c'est pour montrer à leurs Enfants la conduite qu'ils doivent tenir, le terme où ils doivent arriver, la différence qui est encore entr'eux & leurs premiers Peres, & les animer à marcher à grands pas sur leurs traces : c'est pour reprocher aux tièdes leur lâcheté, pour montrer à ceux qui s'égarent le droit chemin dans lequel ils doivent entrer ; enfin pour faire sentir à tous ceux qui sont irréguliers, combien ils

doivent être honteux de ressembler si peu à leurs modèles. Si on ne faisoit pas cela en rapportant la Vie des Saints, on travailleroit en vain. On voit par-la que ceux des Freres qui font pareilles plaintes, ne peuvent pas passer pour gens fervens. S'ils trouvent mauvais qu'on représente dans la vie de l'Instituteur ce qu'ils doivent être, c'est qu'ils craignent que le monde ne connoisse qu'ils ne sont pas ce qu'ils doivent être.

IV. Il faut tout dire, les Freres qui font cette plainte, devroient au contraire être bien aises de ce que l'on a rapporté quelques articles des Régles & des Pratiques qui sont en usage chez eux, puisque ces Régles & ces Pratiques sont les preuves de la perfection de leur Etat, de la vertu des premiers Freres, & de la sainteté de l'Instituteur.

V. Pareille plainte a été faite au sujet de la nouvelle Vie de Marie Alacocque écrite par Monseigneur l'Archevêque de Sens. Quelques Filles de la Visitation ont murmuré de ce que l'on avoit exposé au jour le relâchement du Monastere de la Visitation de Paris, & révélé les défauts de plusieurs Religieuses. Qui sont les Filles qui ont fait ces plaintes ? Les tièdes & les imparfaites ; les vertueuses s'en sont moquées.

VI. Quelles Régles a-t'on rapportées ? Celles qu'il étoit d'une conséquence infinie de faire connoître au Public, & d'inculquer aux Freres. Qu'est-ce qu'on entend tous les jours dans le Public ? Que les Freres quitteront bientôt leur état, qu'ils se cloîtront ; qu'ils aspireront aux Ordres sacrez, &c. Il étoit donc d'une grande conséquence, pour défabuser le Public qui s'opose sous ce prétexte à leurs établissemens dans les Villes, de rapporter les Régles essentielles qui leur défendent l'entrée du Sanctuaire. Si on parle aussi des Régles, des Récréations, & quelques autres qui sont de grande conséquence, c'est pour les inculquer aux Freres, pour leur en montrer la nécessité, les fruits inestimables, & leur faire sentir que l'Institut tombera en ruine, d'abord que le relâchement s'introduira sur ces articles. Rien encore en cela qui ne soit pratiqué par ceux qui ont écrit la Vie des Instituteurs d'Ordres. Enfin peut-on, doit-on cacher des Régles imprimées, approuvées du S. Siège, autorisées par les Patentes ? Qui sont les Réguliers qui ne se font pas un honneur de montrer leurs Régles ? Les Jésuites dira-t'on peut-être. On se trompe, elles sont imprimées, elles se trouvent dans toutes les célèbres Bibliothèques. Si ces sortes d'Ouvrages ne se trouvent pas si communément, c'est que chaque Ordre n'en fait imprimer qu'autant qu'il en a besoin. Du reste, les Régles des Instituts sont si connues, qu'elles se trouvent dans les Livres de leurs plus célèbres Théologiens, qui les ont expliquées, le célèbre Suarez dans les excellents Traitez sur la Religion, & d'autres Jésuites dans des Traitez exprès, font profession d'expliquer leurs Régles les plus importantes. J'ai honte d'en dire davantage, tant ces plaintes me paroissent ridicules & honteuses pour ceux qui les font.

TROISIEME PLAINT E.

A quoi bon de rapporter certains faits & certains dérangemens de quelques Freres, même de ceux qui sont morts chez nous à la fleur de leur âge ? Pourquoi vent-on en regarder comme une punition de Dieu ce qu'on en rapporte ? De tels récits ne sont-ils pas des médisances ?

Cette troisième plainte est encore une marque de petitesse d'esprit & d'ignorance, si elle est bien fondée, toutes les Histoires sacrées & prophanes sont pleines de médisances ; si c'est médisance de rapporter de pareils faits,

pourquoi l'Ecriture raporte-t'elle la chute des Anges & le péché d'Adam ? Pourquoi parle-t'elle du crime de Cain, & de la corruption générale de tous les Habitans de la Terre qui fut punie par le déluge ? Pourquoi apprend-elle les abominations d'une infinité d'autres ? Pourquoi détaille-t'elle l'impieeté de Cham qui se mocqua de son Pere Noé, le dessein ridicule de ceux qui bâtirent la Tour de Babel, l'impureté détestable de Sodome, la révolte de Pharaon contre Dieu ? Pourquoi ensuite l'Ecriture fait-elle un rapport si exact de tous les crimes d'Israël & de ses Rois, des Juifs & de leurs Prêtres depuis la sortie de l'Egypte, jusqu'à la venue de J. Ch. le Livre de la Genèse, des Juges, des Rois, des Paralipomènes, d'Esdras & des Machabées, sont remplis de ces prétendues médisances ? Pourquoi les Evangélistes si saints & si remplis de Dieu, ont-ils entré dans un si grand détail des crimes & de l'hipocrisie des Scribes & des Pharisiens, des Prêtres & des Pontifes, de leur envie & jalousie contre J. C. de leur calomnie & de leurs impostures, & de leur fauteur qui alla jusqu'à le faire mourir ? Pourquoi ces saints Ecrivains rapportent-ils la chute de S. Pierre, la perfidie de Judas, l'incrédulité de S. Thomas, la fuite & lâcheté de tous les autres Apôtres ? Dira-t'on que l'Evangile est plein de médisances ? Les Actes des Apôtres sont écrits sur ce stile, aussi bien que les Lettres de S. Paul, qui ne fait point de difficulté de nommer ceux qui l'ont quitté, & qui ont fait naufrage dans la foi ? Pourquoi est-ce que l'Histoire Ecclésiastique, en nous rapportant les Actes des Martyrs & actions héroïques des Saints, nous nomment plusieurs Chrétiens de ceux qui ont apostasié, les Tirans qui ont persécuté l'Eglise, les Hérétiques & les Hérétiques qui ont combattu la Foi, les mauvais Princes & les mauvais Prélats qui l'ont scandalisé ? Pourquoi nous raporte-t'elle la chute des plus grands hommes, telle que sont Tassien, Origène, Terulien, Osius, Apolinaire, Nestorius, Eutiche, & une infinité d'autres ? Pourquoi S. Luc nous décrit-il l'hipocrisie d'Ananie & de Saphire sa femme, & qu'à son exemple ceux qui ont écrit la Vie des Peres du Desert, nous disent les noms de plusieurs d'entr'eux qui ont fait de lourdes chûtes, & qui ont scandalisé l'Eglise ? Pourquoi est-ce que les Auteurs qui ont écrit les Chroniques de leurs Ordres ont-ils eu soin de rapporter les noms de plusieurs Religieux qui en ont été le scandale, & qui ont diffamé la sainteté de leur profession.

Si on vouloit extraire de tous ces Historiens de pareilles Médisances, on en composeroit plusieurs gros Volumes : contentons-nous d'en rapporter quelques exemples. Pourquoi est-ce que l'Auteur des Chroniques de S. François, & le dernier Auteur de sa Vie imprimée depuis peu, nous rapportent-ils les irrégularitez, les murmures & les relâchemens du Frere Héli arrivé du vivane même de S. François & son Apostasie qui suivit la mort du Saint ? Pourquoi nous nomme-t'il d'autres Enfans de ce S. Patriarche qu'il appelloit des Bâtards de l'Ordre, tel qu'est le malheureux Gardien auquel ce Saint donna sa malédiction, & qui périt misérablement ? Pourquoi rapporte-t'on dans la Vie de S. Pierre d'Alcantara les outrages, les calomnies & les mauvais traitemens que ce Saint a fluyez de la part des Religieux dont il avoit entrepris la réforme ? Pourquoi dans la Vie de S. Jean de la Croix ait-on de pareils récits ? Pourquoi est-ce que l'Histoire des Carmes & Carmelites Déchaussées raporte par noms & surnoms ceux qui après avoir embrassé la Réforme l'ont

quittée, y ont voulu introduire le relâchement, & y ont causé bien du desordre sous les yeux même de sainte Thérèse ?

On ne finiroit pas, si on vouloit réfuter cette plainte par toutes les preuves que présentent les Histoires récentes, soit sacrées, soit prophanes, tout y est plein de médisances, si le récit des faits qu'on traite de médisances dans la Vie de M. de la Salle, est en effet médisance.

Peut-être voudra-t'on répondre que de pareils faits rapportez par les Historiens sacrés & prophanes étoient anciens, lorsqu'ils ont été écrits, & que ceux dont parle la Vie de M. de la Salle sont nouveaux ; mais la réponse est vaine, car dire du mal du prochain, quand on ne le doit pas dire, soit un an, soit cent ans après qu'il est arrivé, est médisance. La plupart des faits criminels dont les Histoires sacrées & prophanes sont remplis à la honte de ceux qui en étoient coupables, étoient de fraîche date, lorsqu'ils ont écrit : la mémoire en étoit encore récente, & ceux dont il y est mal parlé, ou étoient encore vivans, ou étoient morts depuis peu, tout le monde les connoissoit ; ainsi il n'y a point de différence entr'eux, & ceux qui sont rapportez dans la Vie de M. de la Salle. Mais venons au fond, & aprenons à de pauvres Freres ce que c'est que médisances.

La médisance consiste à révéler les fautes cachées & secrètes du prochain, sans nécessité ni utilité, ainsi dire une faute du prochain qui est publique & connue, n'est pas médisance. C'est même bien fait, quand la nécessité & le bien public le demande ; par cette raison il est permis à un Juge de diffamer la réputation d'un homme qui a commis un crime qui intéresse le public : voilà pourquoi les Histoires sacrées & prophanes sont remplies de récits que ces Freres taxent de médisances ; c'est qu'il est de l'intérêt du public de sçavoir les punitions que Dieu en tire, pour apprendre à craindre le péché, le relâchement & l'irrégularité. Ceux qui sont versez dans la lecture de l'Histoire sacrée & Ecclésiastique, sur tout des Ordres & des Instituts, ne manquent pas de remarquer qu'il n'y en a presque aucun qui ne donne des exemples de chûtes dans quelques-uns de ses Membres, tandis qu'ils fournissent un nombre infini d'exemples de vertus héroïques, & qu'on a soin de rapporter le nom de ces scandaleux, & les malheureux qu'ils se sont attirés, tandis qu'on fait le dénombrement de ceux qui se sont sanctifiés. Pourquoi encore une fois faire un récit défavantageux à la réputation de quelques particuliers ? C'est que le bien public le demande, & que l'on est plus touché des desastres & de la perte des membres irréguliers d'une Communauté, que de l'éclat des actions saintes des autres. Quand on lit ces Ecrits, que certains Freres appellent Médisances, avec un cœur bien disposé, qu'arrive-t'il ? 1. On adore les Jugemens de Dieu, & on apprend à trembler. 2. On craint sa propre chute, persuadé de ces paroles de S. Paul : *Que celui qui est debout prenne garde de tomber.* 3. On apprend à se vider de la bonne opinion de soi-même, & à détruire sa présomption, en sentant par l'exemple des gens plus vertueux que nous qui ont tombé, que nous tomberions nous-même, si Dieu ne nous soutenoit. 4. On apprend à se mépriser soi-même, & à ne mépriser personne, & à se persuader qu'on a pas autant de vertu qu'on croyoit avoir. 5. On apprend à veiller sur soi-même, & à craindre comme le S. Homme Job toutes les démarches, & à s'éloigner des écueils où sont tombez les autres. 6. On devient plus fervent. plus

régulier, plus fidèle aux petites choses, plus exact à n'agir que par obéissance, & à découvrir tout son intérieur à les Supérieurs, &c. voyant que les autres ne sont tombez que par défaut d'humilité & de fidélité à ces vertus. Enfin on apprend à veiller & à prier, ainsi que le recom-mando J. Ch. & à recourir à Dieu continuellement pour lui demander la grace de la persévérance. Voilà les biens que produit la lecture de ces faits qu'on appelle *Méditations*. Voilà pourquoi le S. Esprit. . . . dans l'écriture en a rapporté de tant de sortes par les Historiens sacrez. Voilà pourquoy les autres Ecrivains Ecclésiastiques rapportent dans la Vie des Saints, ou dans l'Histoire de leur Institut, ces récits que ces bons Freres appellent *Méditations*: aussi est-il vrai qu'il n'y a rien qui ait tant touché dans la Vie de M. de la Salle, que ces relations des Freres dis-cordes qui se font mal comportez. Ceux & celles qui en ont entendu la lecture, ont ressentit les effets heureux dont nous venons de parler: il y a eû même des Communau-tez où on a été si touché de ces sortes de récits, que les Supérieurs ont été suppliez de les faire lire & relire jusqu'à trois fois.

Vous voyez par-là, mon très-cher Frere, que les plaintes dont vous me parlez de quelques-uns de vos Disciples, sont bien mal fondées, & que leur véritable source est ou l'ignorance, ou un travers d'esprit, ou un fond d'orgueil. Un Frere humble ne s'avisera jamais de faire la premiere plainte; un fervent ne s'avisera pas de faire la seconde; & un homme d'esprit ne parlera pas de la troisième. Je suis avec un profond respect, &c.

*LETTRE DU FRERE SUPERIEUR DE L'INSTITUT
des Freres des Ecoles Chrétiennes, au Frere Directeur de
la Maison de*

JE ne scaurois vous dissimuler, mon très-cher Frere, que ceux qui ont appris votre conduite, ont été scandalisez qu'un simple Frere se soit arrogé l'autorité (ce sont leurs propres termes) d'effacer dans la Vie de M. de la Salle des termes que le Censeur du Livre a prouvez, & que gens éclairéz trouvent bons aussi-bien que moi, & les principaux Freres: Ils ont regardé cette conduite comme un attentat contre nôtre autorité, & une action de très-mauvais exemple. Ces plaintes ont été portées à gens éclairéz & à l'Auteur; les premiers s'en font moquez, & disent qu'il faudroit mettre les termes *Affreux* dont on s'est plaint, dans la Vie de M. de la Salle, s'ils n'y étoient point, & ils sont choquez de ce que quelques-uns des nôtres se font choquez. Ils ont ajouté qu'un peu d'humilité auroit retranché toutes ces vaines réflexions: Les Lettrés dont je vous envoie les Extraits, vont vous faire voir que ceux qui aiment notre Institut, pensent bien différemment que nos Freres critiques, de la Vie de M. de la Salle.

*EXTRAIT D'UNE LETTRE ECRITE PAR
M. GUYART, Chanoine de N. Dame de Laon.*

MONTRÉS-HONORÉ FRERE,

Vous devez être surpris de mon retard à vous remercier de deux Volumes de la Vie de M. de la Salle, mon cher & intime Ami, que vous m'avez envoyez. Je vous dirai bonnement que j'ai été bien aise d'en faire la lecture, avant de répondre aux justes remerciemens que je vous dois, c'est ce que j'ai presque achevé avec beaucoup de satisfaction, tout y est conforme à la vérité: j'ai eû l'avantage de demeurer avec lui, lorsqu'il commençoit à former les premiers Maîtres d'Ecoles dans une maison vis-à-vis la mienne, & même lorsqu'il les attrapa pour demeurer avec lui en habit séculier; & je trouve dans son Histoire, son esprit, son caractère: elle est bien écrite, d'un beau stile rempli de saints exemples & des expressions touchantes, non-seulement pour les Freres, mais pour les personnes qui veulent avancer dans la pratique des vertus chrétiennes; c'est une abondance de graces dans toute la conduite du S. Homme: je le prie tous les jours, & je le regarde comme mon Protecteur auprès de Dieu; je ne doute point que les Anticonstitutionnaires ne critiqueront sa vie, sur l'ordre, les sentimens, les répétitions, prolixité & prétendues minuties, & quelques autres endroits qui ne seront pas de leur goût; c'est le sort des meilleurs Livres, sur tout dans le tems où nous sommes: je la lis avec plaisir, j'y admire tout, & je n'y trouve rien d'inutile. Quant à la dernière Partie, je vous bien que ce sera à l'usage des Freres seulement, ou des personnes qui ne peuvent trop lire ce qu'elles veulent retenir; pour moi je ne m'en lasse point, & après la premiere lecture, j'espere recommencer de nouveau; car tout ce qui est dit me touche. . . Je suis âgé de 80. ans, je ne suis plus en état de rien faire, priez Dieu pour moi. Je suis, &c. A Laon ce 26. Octobre 1734.

*AUTRE LETTRE DE M. DE TRUCHIS,
Chanoine de Notre-Dame de Chartres.*

MONTRÉS-CHER FRERE,

JE suis non-seulement édifié, mais charmé de la Vie de M. de la Salle: le mot que je me suis imaginé pour exprimer mes sentimens, c'est, que c'est un terrible Chrétien, il confond tous les autres. Je ne trouve pas une action qui ne parte d'une vertu sublime: j'en ferai partir un Exemplaire au premier jour pour deux mille lieues d'ici, un en Alsace & en Languedoc. Je suis, &c.

A Chartres ce 29. Septembre 1734.

CAHIERS LASALLIENS

TEXTES, ETUDES, DOCUMENTS :

publiés en collection non périodique;
centrés sur la personne de saint Jean-Baptiste de La Salle, son œuvre écrite
et les origines de la Congrégation des Frères des Ecoles chrétiennes;
préparant la publication de deux ouvrages définitifs : une biographie critique
du saint et le corpus de ses œuvres.

Ont paru :

1 — F. FLAVIEN-MARIE (Michel Sauvage, FSC) : *Les citations néotestamentaires dans les Méditations pour le temps de la retraite*, XLVIII
— 106 pp.

2 — F. MAURICE-AUGUSTE (Alphonse Hermans, FSC) : *Les vœux des Frères des Ecoles chrétiennes avant la bulle de Benoît XIII*.
Première partie : les faits et les textes, 140 pp.

3 — Id. Deuxième partie : Les documents, 96 pp.

7 — J. B. BLAIN : *La vie de Monsieur Jean-Baptiste de La Salle, Instituteur des Frères des Ecoles chrétiennes*.
Reproduction photomécanique de l'édition princeps, Rouen, 1733.
Tome I. 4 ff. — 444 pp. — tables.

8 — Id. Tome II. 502 pp. — tables — 124 pp. — 5 ff.

En préparation :

F. BERNARD : *Conduite admirable de la divine Providence en la personne du vénérable serviteur de Dieu, Jean-Baptiste de la Salle...*
Edition du manuscrit de 1721.

F. E. MAILLEFER : *La vie de M. Jean-Baptiste de La Salle, prêtre, docteur en théologie, ancien chanoine de la cathédrale de Reims, et Instituteur des Frères des Ecoles chrétiennes...*